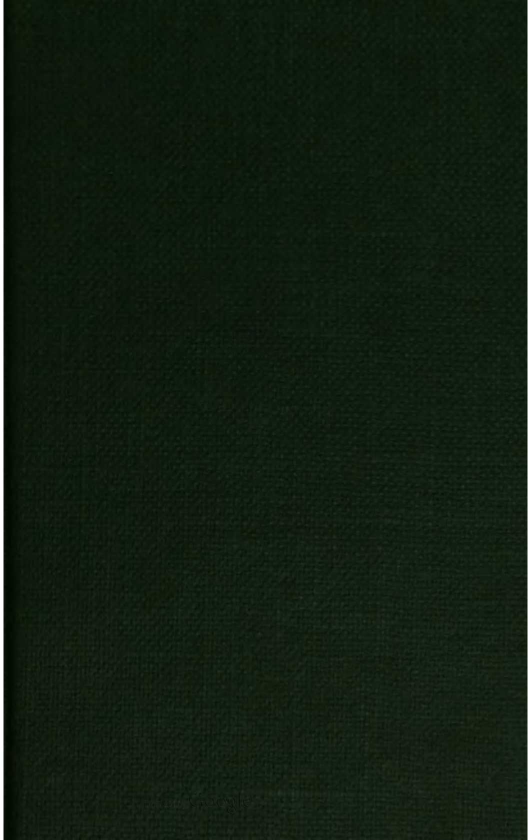



Digitized by Google

OBÉRON,

OU

HUON DE BORDEAUX.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

OBÉRON,

OU

HUON DE BORDEAUX,

POËME DE WIELAND,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR LE BARON D'HOLBACH;

SECONDE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE, ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

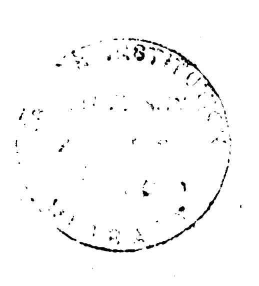
PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,

RUE DES POITEVINS, N° 14.

1825.



NOTE

DE L'ÉDITEUR.

La traduction du Chef-d'œuvre de Wieland que nous publions aujourd'hui, est due à M. le baron d'Holbach, ancien officier de cavalerie, et fils du célèbre écrivain de ce nom; publiée sous le voile de l'anonyme, elle a été entièrement refaite pour notre collection: la Notice et les Notes qui accompagnent le poëme sont de M. Loève-Veimars, jeune écrivain, déja connu par un travail sur les œuvres de Wieland, une traduction de quelques-unes de ses productions, et plusieurs ouvrages littéraires. Resserré dans les bornes que nous avons dû nous prescrire

il a dû lui-même restreindre son travail à un exposé un peu succinct.

Cette édition a été revue soigneusement sur le texte, et comparée, pour l'exactitude des noms, à la chronique qui a fourni à Wieland le sujet de son poëme. L'exécution typographique confiée à M. Firmin Didot, a également été l'objet de notre sollicitude; en un mot, nous nous efforçons de rendre cette collection digne en tout des suffrages du public.

C. L. F. PANCKOUCKE.

NOTICE

SUR WIELAND.

La longue vie de Christophe-Martin Wieland embrasse une grande partie du dernier siècle et le commencement du nôtre; il la consacra toute entière à répandre, dans sa patrie, le goût des lettres; durant plus de soixante ans, des écrits pleins de grace et de verve, s'échappèrent de sa plume féconde.

Il naquit le 5 septembre 1753, à Biberach, petite ville de la Souabe. Sa première jeunesse se passa dans l'école de Klosterbourg, où il se nourrit des principes de la philosophie de Wolff, et

ne put se défendre de cette effervescence d'idées qui rendit la jeunesse de Goëthe et de Schiller si orageuse. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à l'école du docteur Baumer, son parent, qui reconnut en lui une imagination ardente et un esprit élevé. Son père, médiocre avocat, et qui subvenait avec peine aux besoins de sa famille, se soumit à de pénibles sacrifices pour cultiver ces qualités naissantes : comme Bayle, Wieland dut son instruction aux privations que s'imposèrent des parents.

Wieland demeura une année à Erfurth, plongé dans les profondeurs de la philosophie allemande; on l'en arracha pour lui faire étudier la jurisprudence à Tubingen. L'obscurité de la première de ces sciences ne put l'habituer à l'obscurité plus aride encore de la seconde; il se hâta de se dérober au chaos de la

législation germanique, et abandonna sans retour le commerce de Thémis pour se livrer au culte des Muses. Il ne tarda pas à se faire connaître par quelques ouvrages ingénieux et faciles, et à se faire remarquer par la simplicité de ses mœurs et la douceur de son caractère. Le jeune Wieland comptait déja deux hommes célèbres parmi ses amis; il avait su se faire distinguer par Breitinger et Blaueren, et il venait souvent chercher auprès d'eux un refuge contre la gravité des juristes allemands.

Wieland avait envoyé à Bodmer, au Nestor de la littérature allemande, son poëme d'*Hermann*, qu'il venait d'achever; le vieux critique, charmé du talent du jeune poète, l'engagea à venir à Zurich, se fixer auprès de lui. Wieland s'y livra entièrement aux travaux littéraires; il y obtint ses premiers succès. Mais en

Allemagne, dans ce temps, la célébrité ne menait pas à la fortune; Wieland avait déja fixé sur lui l'attention publique; ses ouvrages étaient dans les mains de tous ses compatriotes, et il n'était pas à l'abri des soucis de la pauvreté : c'est alors qu'il vit s'éteindre ses illusions, et, comme il le disait lui-même, qu'il fut contraint de descendre des cieux sur la terre : il retourna dans sa patrie, et alla chercher, au sein de sa famille, un asyle et des moyens d'existence.

Il obtint un emploi obscur dans la chancellerie de la petite république qui l'avait vu naître. Ce fut de la poudre d'un greffe que sortirent *Agathon*, *Musarion*, et des contes brillants de légèreté et d'imagination; et bientôt, cherchant à satisfaire aux besoins de l'esprit humain dans le Nord, et, en même temps trop modeste et trop défiant de ses forces

pour s'ériger en réformateur, le jeune poète fit connaître à la Germanie le grand homme qui avait réformé le goût de l'Angleterre. Ainsi, tandis qu'en France, Voltaire, qui n'eût pas dû redouter les supériorités littéraires, s'efforçait de peindre Shakespeare comme un barbare; un pauvre greffier souabe, en montrant à l'Allemagne tout le génie du tragique anglais, préparait la révolution intellectuelle qui lui valut une littérature nationale et des chefs-d'œuvre originaux.

On aime à suivre un écrivain célèbre dans sa vie privée, à pénétrer à la source de ses inspirations; on veut connaître les impressions qu'il éprouva, les influences successives auxquelles le livra sa destinée; il semble qu'en assistant à sa vie intérieure, en suivant graduellement la route qu'il a suivie, l'on apprécie mieux le génie de ses œuvres et que l'on

s'insinue davantage dans sa pensée : mais celles de Wieland se montrent toujours à nu dans ses écrits; il s'y livre sans réserve à son lecteur; on n'y trouve ni les ménagements craintifs, ni les restrictions de l'amour-propre; il sacrifie tout à sa franchise, quelquefois, il faut l'avouer, jusqu'aux conventions de la décence; et ce défaut-là, car c'en est un assurément, provient encore de ses qualités.

A quoi bon scruter l'existence privée d'un homme qui nous instruit tout d'abord de ce que nous chercherions à y apprendre? La vie paisible d'un écrivain ne peut intéresser qu'autant qu'elle sert à vérifier ses sentiments: celle de Wieland nous le montrerait tel qu'il se montre lui-même, épris, dès sa première jeunesse, du spiritualisme et des libertés publiques; au soir de ses jours, très-sceptique et craignant la licence; cher-

chant à déguiser le sérieux de sa pensée par le plaisant de son expression; un peu raisonneur, un peu moqueur, et, malgré lui, fort enthousiaste; mais surtout plein d'indulgence et de sensibilité. Cette humeur de Wieland devait jeter du désaccord sur ses opinions; on ne saurait nier qu'elles subirent quelques altérations dans le cours de sa vie; mais l'Allemagne ne reconnaît pas moins en lui un de ses citoyens les plus probes et de ses écrivains les plus sincères.

Après quelques années de travaux brillants, on retrouve le greffier de Biberach, honoré de l'amitié de l'empereur Joseph II, revêtu de la dignité de conseiller aulique, et veillant, plutôt en ami qu'en instituteur, à l'éducation du jeune duc de Saxe-Weymar; on le voit admis à la cour la plus brillante de l'Allemagne, s'il est permis de désigner ainsi celle qui

réunissait les hommes les plus célèbres, et qui montrait le goût le plus délicat et les penchants les plus nobles. Wieland contribua par ses écrits et l'élévation de son ame, à y introduire cet heureux mélange de simplicité, d'urbanité et d'élégance, qui firent donner à la petite ville de Weymar, le nom d'*Athènes de la Germanie.*

C'est à Weymar que Wieland composa la plus célèbre de ses compositions poétiques, le poëme d'*Obéron*, que lui suggérèrent les chroniques françaises ou les vieux récits des romanciers du temps de Charlemagne, et que l'on s'accorde, en Allemagne, à regarder comme un poëme épique. Il semble qu'en cela, les Allemands se montrent moins exigeants pour l'épopée que les Français, auxquels ils contestent cependant la gloire d'avoir produit un seul ouvrage de ce genre;

car, à coup sûr, *Obéron* ne passera pas en France pour un poëme épique : mais bien que parmi nous on ne puisse admirer l'éclat de la poésie dont Wieland a enrichi son sujet, on rendra justice à l'esprit, à l'expression gracieuse, aux sentiments vrais, aux tableaux attrayants qu'il a su y répandre.

Rien ne manquait plus à la couronne littéraire de Wieland, enrichie de ce nouveau fleuron; poète, philosophe, érudit, publiciste, traducteur estimé, philologue, écrivain spirituel, ce grand homme séxagénaire n'était pas encore rassasié de tant de gloires, et ne se relâchait aucunement de ses travaux : il est même à remarquer que les productions de sa vieillesse (1), sont justement

(1) Aristippe, Ménandre et Glicérion, Cratès et Hipparquie.

celles qui ont excité, en Allemagne et en France, le plus d'admiration.

Wieland, l'un des écrivains les plus considérés de son pays, et surnommé le Voltaire de l'Allemagne, était devenu l'objet continuel de l'attention publique. L'anniversaire de sa naissance était une solennité littéraire dans toute la Saxe; et son grand âge, et les nombreux travaux dont il fatiguait ses vieux jours, attiraient la sollicitude de tous les hommes instruits de l'Europe. Sa mort, qui arriva le 12 janvier 1813, sembla un coup funeste porté aux muses nationales, et l'on vit le Grand-Duc et sa famille, la légation française, les notables, des députations des universités et des corps savants se presser autour de son cercueil, sur lequel on avait déposé la décoration de la légion d'honneur et l'ordre russe de Sainte-Anne, que Napoléon et

l'empereur Alexandre lui avaient conférés à leur entrevue d'Erfurth. L'éloge funèbre de Wieland fut prononcé par Goëthe, auquel il était réservé d'acquérir d'aussi longues années et autant de gloire.

Wieland qui se plaça au premier rang des écrivains de l'Europe, s'était mis à la tête de la littérature de son pays par la double influence qu'il exerça au moyen de sa prodigieuse érudition et de la variété de ses talents poétiques. Une femme de beaucoup d'esprit a dit qu'il y avait en lui un poète allemand et un philosophe français qui se fâchaient alternativement l'un contre l'autre : on aurait tort d'adopter toutes les opinions suggérées à Mme de Staël par un Allemand célèbre (1); mais celle-ci, du moins, semble

(1) M. Schlegel.

dictée par un rare talent d'appréciation. C'est en effet le choc de ces deux penchants inconciliables qui explique la singulière inégalité qui règne dans les pensées et dans le style de Wieland, et la disparité de ses écrits; toute sa carrière confirme cette observation, qui pourrait servir de titre à la nomenclature de ses œuvres; on cesserait de s'étonner d'y voir figurer, dans une même page, des poésies religieuses marquées au coin de Milton et de Klopstock, des traductions plus que libres de Lucien, et des contes plus voluptueux que ceux de Boccace, de La Fontaine et de Crébillon : c'est aussi de la sorte qu'on parvient à se rendre compte du goût marqué qu'eut Wieland pour nos écrivains, et de ses tentatives pour introduire en Allemagne la littérature française du dix-huitième siècle. Wieland avait senti qu'une révo-

lution dans les idées de ses concitoyens était devenue inévitable ; il méconnut celle qui convenait au génie germanique, et, après avoir vainement essayé de remplacer la littérature latine-allemande par le goût français, il n'eut pas le courage de revenir sur ses pas et de faire d'autres tentatives. La réforme eut lieu cependant ; il en fut même l'auteur, mais d'une manière accidentelle. Shakespeare, que la traduction de Wieland avait naturalisé dans la Germanie, y fit naître cette école un peu bizarre, dont Schiller et Goëthe sont encore aujourd'hui les modèles. Quant à Wieland, il est le premier et le plus spirituel des écrivains allemands qui n'ont pas créé ; comme Fontenelle était, au dire de Voltaire, le premier parmi les savants qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Le donne, i Cavalier, l'arme, gli amori,
Le Cortesie, l'audaci imprese io canto.

ARIOST.

OBÉRON.

CHANT PREMIER.

Encore une fois, sellez-moi l'Hippogriffe, ô Muses, je veux m'élever dans les régions romantiques. Quel délire poétique a de nouveau saisi mes sens! Quel génie ceint mon front du magique bandeau, et dissipe le brouillard qui voilait à mes yeux les merveilles du temps passé? Dans la mêlée, je vois briller la bonne épée du chevalier et le fer étincelant des mécréants : je vois la victoire passer alternativement d'un parti dans l'autre. En vain le vieux soudan rugit de colère, en vain s'élèvent des milliers de lances menaçantes; le cor d'ivoire a retenti, et tout-à-coup la fureur de la danse s'est emparée de tous; ils s'agitent jusqu'à en perdre et l'haleine et les sens.

Triomphe, chevalier, triomphe, la belle est conquise. Que tardez-vous? partez! les vents ar-

rondissent les voiles : allez à Rome faire couronner vos nœuds par le saint pontife. Gardez-vous seulement de cueillir, avant le temps, un fruit bien doux, il est vrai, mais qui vous est encore interdit. Patience ! le vent le plus favorable seconde votre fuite : deux jours encore, et votre nef atteindra les côtes dorées de l'Hespérie. Oh ! fidèle Gérasme, sauve, sauve-les, s'il est possible. — Mais, hélas ! il est trop tard ! ces ames enivrées n'entendent pas même le tonnerre. Infortunés ! où vous entraîne un seul instant d'oubli ? L'amour peut-il jeter dans des égarements si funestes ? Voyez comme ils sont balottés par les flots ! leurs bras sont enlacés, heureux encore par l'espoir de périr unis l'un à l'autre. Ah ! ne vous en flattez pas ! trop irrité contre vous, Obéron vous refuse la mort, dernière et misérable consolation. Destinés à des tourments plus terribles, je les vois nus, sans secours, errer sur une aride plage : une caverne est leur demeure ; leur lit, une poignée de roseaux desséchés ; leur nourriture, des mûres, fruits agrestes parsemés sur la bruyère. Dans leurs besoins pressants, ils n'aperçoivent, dans le lointain, la fumée d'aucune cabane, pas un être secourable ; l'univers entier a conspiré leur perte.

Le courroux du génie n'est pas encore assouvi, leur misère n'est pas encore au comble; ils souffrent, il est vrai, mais ils souffrent ensemble. Qu'ils soient arrachés l'un à l'autre, comme deux vaisseaux amis que sépare l'impitoyable orage, et que les autans poussent vers deux ports différents. Cette infortune leur manquait encore. O toi qui fus naguère leur bon génie, leur ami! dis-moi si les fautes que l'amour fait commettre méritent de telles rigueurs! Malheur à vous! je vois des larmes briller dans ses yeux : attendez-vous à tout ce qu'il y a de plus épouvantable : Obéron pleure! Mais, ô Muse, où t'égare ton vol rapide? Regarde, tes auditeurs sont troublés, interdits, et les prodiges que tu vois sont pour eux des mystères. Viens, abaisse tes ailes, et daigne nous tromper.

J'essaierai de dire les prouesses d'un paladin, qu'un serment fit aller à Babylone [1]. Sa mission était extrêmement périlleuse, même au temps de Charlemagne; dans le nôtre, nul chevalier ne s'exposerait à pareil danger au prix de la plus brillante renommée. « Mon fils, lui dit le saint prélat « romain, aux pieds duquel, confessant ses fau- « tes, il versait de pieuses larmes, l'aventure que « tu vas entreprendre sera couronnée du suc-

« cès : mais avant tout, à ton arrivée à Joppé,
« crois-moi, va visiter le saint tombeau. »

Le chevalier se prosterne, baise humblement sa pantoufle sacrée, jure d'obéir à ses avis, et part plein de confiance.

L'entreprise à laquelle l'empereur l'avait condamné était difficile; mais, avec l'aide de Dieu et de saint Christophe, il espère la mettre glorieusement à fin. Il débarque à Joppé, un bâton de pélerin dans sa main, prend la route du saint tombeau, et sent redoubler son courage et sa foi. Il vole de là vers Bagdad, et se croit sans cesse au moment d'y arriver; mais il lui faut franchir auparavant plus d'une montagne escarpée, plus d'un désert, plus d'une épaisse forêt; et malheureusement, la langue du pays lui était aussi inconnue que l'était, dans ces lieux, celle des bords de la Garonne. Est-ce là le chemin de Bagdad, demande-t-il à tous les passants? Hélas! la douce langue d'*oc* est inconnue dans ce pays sauvage. Conduit un jour au milieu d'une forêt, il y erre long-temps poursuivi par l'orage, obligé souvent de se frayer, avec son épée, un passage au travers d'épaisses broussailles. Il s'élance sur une colline pour observer les objets qui l'environnent. Malheur a toi,

pauvre chevalier! il ne voit que des bois. Plus il regarde, et plus leur étendue semble s'accroître. Cet effet naturel lui paraît un prodige. Que va-t-il devenir, lorsque la nuit le surprendra dans ces lieux sauvages? Pas une étoile ne perce la voûte de la forêt. Il conduit, du mieux qu'il peut, son cheval par la bride, et se heurte à chaque pas la tête contre un arbre. Le voile épais et sombre dont les cieux sont couverts, ce bois inconnu, ces rugissements qui, pour la première fois, frappent ses oreilles, répétés par les rochers d'alentour, rendus encore plus terribles par le silence de la nuit, lui rappellent qu'il est au vieux pays des miracles, et le font trembler pour la première fois. Un frisson glacé a parcouru ses sens; mais rien ne peut éteindre l'audace qui le conduit à Babylone. Il jette le fourreau de son glaive, descend de son coursier timide, et gravit un sentier pratiqué dans le roc. Bientôt il aperçoit, dans le lointain, une brillante lumière: son courage se ranime. Partagé entre le doute et l'espoir de rencontrer un homme dans ces lieux déserts, il s'avance vers cette clarté qui s'éteint, se ranime et s'éteint tour à tour. Tout-à-coup, au milieu des rochers, une caverne présente sa vaste gueule;

des feux pétillants, des fantômes, figures bizarres, voltigent dans les airs, traversent les noirs espaces, et s'évanouissent en teintes chatoyantes. Le chevalier, frappé d'un sentiment de crainte, mêlé de quelque plaisir, s'arrête et contemple étonné.

Cependant un cri sort du fond de cet abîme, et tout-à-coup paraît aux yeux du jeune guerrier un homme d'une stature grossière, couvert d'un manteł, dépouille des animaux sauvages: une barbe touffue, déja mêlée de noir et de gris, descend sur sa large poitrine: un cèdre presque entier se balance sans effort dans sa main vigoureuse. Le chevalier, que rien n'effraie, lui adresse dans sa langue paternelle, la seule qui lui soit familière, quelques mots qui décèlent ses soucis. Qu'entends-je! s'écrie, plein de joie, le vieil hôte des forêts: ô doux accents des bords de la Garonne! déja seize fois le soleil a parcouru le cercle des étoiles, depuis que je suis privé d'entendre ces sons chéris. Salut, noble chevalier, soyez le bien venu sur les rochers du Liban. Venez, le repos vous appelle; puissent les mets que prépare la simple nature, vous satisfaire. Le soleil mûrit mes repas, et dans cette grotte coule, nuit et jour, une boisson qui ne rend pas la démarche vacillante.

Le héros, que cet accueil comble de joie, suit son compatriote avec confiance, et remet dans ses mains, son casque et son armure. En voyant sa blonde chevelure flotter en longs anneaux, l'homme des bois demeure pétrifié, comme si la baguette du sage Alquif eût touché sa tête. Voilà, s'écrie-t-il enfin, voilà son front, ses yeux, voilà sa bouche et ses cheveux. De qui donc? demanda le chevalier. — Seigneur, pardonnez au souvenir de meilleurs temps, temps hélas! bien doux, et bien amers. Sa tête se couvrait aussi de boucles ondoyantes, oui voilà son image; l'âge avait seulement plus profondément gravé ses traits. Vous êtes de mon pays, si j'en crois votre langage, et peut-être n'est-ce pas sans cause que vous ressemblez à ce bon maître que, loin de mes foyers, je pleure depuis seize ans dans ces forêts sauvages. Lui survivre fut mon destin; cette main a fermé ses paupières, ces yeux ont versé des larmes sur sa tombe, et maintenant je le revois en vous : quel prodige ! — Le hasard se joue souvent de nous, dit le chevalier, en nous nourrissant de chimères. — Mais, hélas! reprit le vieillard, l'attrait que je sens pour vous n'est pas une chimère. Récompensez le zèle de Gérasme en lui faisant connaître le nom de vos pères. — Mon

nom est Huon, fils et héritier du brave Sévin, qui fut duc de Guyenne. [2] — Oh! mon cœur ne me trompait donc pas, dit le vieillard en tombant à ses pieds; ah! soyez mille fois le bien venu dans ces lieux déserts et inhospitaliers, fils du plus pieux, du plus vaillant des chevaliers, du maître qu'à la fleur des ans j'ai suivi au milieu des dangers. Vous folâtriez encore à l'âge le plus tendre, lorsque nous fîmes vœu de visiter le saint tombeau. Qui pouvait alors espérer de vous voir après dix-huit ans, de vous embrasser dans les solitudes du Liban? C'est à tort que le pélerin qui, dans la nuit, voit disparaître la dernière étoile, se désespère : mais pardonnez, seigneur, la joie qui m'entraîne; j'aurais dû d'abord vous demander quel vent impétueux vous a poussé dans ces climats?

Sire Huon, fatigué du voyage, prend place sur un banc de mousse placé près du foyer, le vieillard s'assied à ses côtés, et quand un rayon de miel, quelques dattes sèches, une onde fraîche et pure eurent réparé ses forces épuisées, il commença le récit de ses aventures à son hôte, affamé de ses traits, et cherchant sans cesse à se rappeler son ancien maître. Il lui dit avec le diffus enthousiasme de l'aimable jeunesse, comment sa mère l'avait

fait élever à la cour (seul lieu propre à l'éducation d'un prince); comment il s'instruisit dans les devoirs de la chevalerie; avec quelle rapidité s'étaient évanouis les doux rêves de l'enfance; comment, dès qu'un léger duvet eut couvert ses joues, il fut appelé à Bordeaux et investi de son duché, sur les marches du palais; et comment deux années entières se passèrent rapidement dans les festins, dans les plaisirs de la chasse, et dans les tournois, jusqu'à ce qu'enfin Amory, l'ennemi de sa maison, l'eut méchamment et en secret noirci auprès de l'empereur, dont son père avait dédaigné le patronage; puis comment Charles, sous les apparences de l'amitié, l'attira à sa cour, pour recevoir son hommage; comment le baron de Hautefeuille et Charlot, second fils de Charles, le plus méchant petit prince de la chrétienté, formèrent le projet de le faire mourir, tandis qu'il se rendait à la cour; et comment ils lui dressèrent des embûches.

Mon frère Gérard, son faucon sur le poing, voyageait avec nous. Cet enfant plein d'ardeur s'écarte à notre insu, dans sa joyeuse ignorance. Il déchaperonne son oiseau, et le suit des yeux; nous, sans défiance, nous suivions tranquillement notre chemin, quand soudain des cris plaintifs se font en-

tendre. Nous accourons; mon frère, renversé de son cheval, gisait couvert de sang sur la poussière. Un page couvert de livrées étrangères se disposait à le frapper. Enflammé de colère, je m'écrie : « Barbare! que t'a fait cet enfant pour l'attaquer si traîtreusement? Fuis, ou ce glaive saura te punir. — « Ah c'est toi! me répondit-il, c'est toi que cherche « ma vengeance, je brûle de m'abreuver de ton « sang. Apprends à me connaître, je suis le fils de « Thiéry, le duc des Ardennes. Ton père Sévin, « puisse l'enfer s'ouvrir sous ses pas! ton père, « dans une passe d'armes, a par artifice vaincu le « mien, et ce n'est que la fuite qui l'a soustrait à sa « fureur; mais moi, j'ai fait serment de le punir. »

A ces mots, il s'élance sur moi qui, mal en garde contre ce félon, portais négligemment ma lance. Mon bras gauche, enveloppé à la hâte dans mon manteau, para heureusement le coup qu'il allait me porter, et du pommeau de mon épée, je l'étendis sans vie à mes pieds. Il tomba pour ne plus se relever, et bientôt la forêt se remplit d'hommes armés; mais cette troupe semblait s'inquiéter peu de la mort de ce traître. Tandis que j'étanchais le sang de mon frère, ils se tinrent éloignés et en silence; et dès que nous disparûmes à

leurs yeux, ils placèrent le cadavre sur un cheval, et le conduisirent au palais de l'empereur.

Ignorant sous quel aspect mon action lui serait présentée, je continuai ma route sans m'inquiéter de l'avenir. Nous arrivâmes. Mon vieil oncle, l'abbé de Cluny [3], un homme d'une haute sagesse, nous promit un bon accueil. Mais au moment du banquet royal, Hautefeuille s'arrête devant le palais avec le corps de Charlot. Douze jeunes garçons, couverts de crêpes noirs, le portent au haut du portique: à ce spectacle chacun reste immobile. Le cortége s'avance, les portes s'ouvrent, et les douze spectres déposent au milieu de la salle une civière couverte de linges souillés de sang. L'empereur lui-même pâlit, nos cheveux se hérissent: je crois être frappé de la foudre. Cependant, Amory paraît, soulève le voile sanglant... « Vois, dit-il à « Charles, vois ton fils, et devant toi est le téméraire qui vient de plonger dans le deuil et l'Empire et son roi. Le destin a voulu que mes pas « fussent trop lents. Ton fils, trop confiant, a vu « trancher ses jours dans une forêt, par un assassinat, et non au champ d'honneur, par la main « d'un chevalier, comme doit périr un héros. »

Quels que fussent les chagrins que donnait à son

vieux père ce méchant prince, il n'était pas moins son fils, son sang. Charles resta plein de stupeur, puis tout-à-coup se précipitant sur le cadavre, il s'écria du ton le plus douloureux: O mon fils, mon fils! Son désespoir, cet accent paternel déchirèrent tellement mon cœur, que dans cet affreux moment j'aurais donné ma vie pour racheter la sienne. « Seigneur, m'écriai-je, daignez m'écouter: « mon crime fut involontaire: il s'est fait passer « pour le fils du duc des Ardennes, il a frappé cet « enfant qui n'avait point provoqué sa colère, il a « cherché par ses discours à ternir l'honneur de « mon père, et il s'est élancé sur moi comme un « meurtrier. Seigneur, je vous le demande, quel « homme fût demeuré insensible à tant d'outra- « ges?» — Charles s'arrachant du cadavre de son fils, lança sur moi des regards furieux, saisit le fer des mains d'un de ses gardes, et m'eût immolé, si les princes qui l'entouraient, n'eussent arrêté sa rage. Aussitôt l'ordre des chevaliers s'agite, et l'éclat de cent glaives étincelants semble réveiller dans tous les cœurs la soif du sang. Les voûtes royales retentissent de cris affreux, elles en sont ébranlées. Meurtre! trahison! s'écrie-t-on de toutes parts. On s'irrite, on se heurte, on menace. L'abbé

de Cluny, que la robe de saint Benoît met à l'abri de tout outrage, oppose son scapulaire sacré à nos glaives. « Respectez en moi, s'écrie-t-il d'une voix « forte, le Saint dont je suis un des enfants. Au « nom du Dieu que je sers, je vous commande la « paix. » — Son air, et le ton dont il prononça ces mots, auraient fait rentrer dans le devoir des païens mêmes. Le tumulte s'apaise, le calme renaît, les poignards et les épées rentrent dans les fourreaux. Alors l'abbé fait à l'empereur le récit exact de l'événement. La persuasion était sur ses lèvres; mais hélas! le corps de son fils est là et crie vengeance. « Voyez ce cadavre, s'écrie le malheu- « reux père, et prononcez la sentence à l'assassin « de mon fils, prononcez-la pour moi. Oui, mon « fils, son sang apaisera tes mânes irrités! qu'il « meure, et que son corps serve de pâture aux « bêtes sauvages. » A ces mots, la colère s'empare de tous mes sens. — « Non, je ne suis point un « assassin, m'écriai-je d'une voix de tonnerre; la « justice ne préside jamais aux arrêts de celui « qui prononce dans sa propre cause. Amory, « mon accusateur, est un traître, seigneur; je suis « venu de plein gré dans ces lieux, j'y suis venu « libre, et je veux au péril de ma vie prouver à

« cet homme perfide qu'il est un fourbe, un im-
« posteur, et qu'il le sera aussi long-temps que
« son souffle impur empoisonnera les airs. Le
« malheur dont vous gémissez est son ouvrage,
« c'est lui qui en a ourdi la trame. Comme lui je
« compte des princes parmi mes aïeux, je suis
« pair du royaume, j'en réclame les droits, l'em-
« pereur ne peut me les refuser! voilà mon gant!
« qu'il ose le relever, et que le ciel dans sa jus-
« tice, décide contre lequel de nous deux la voix
« de ce sang doit tonner dans les enfers; je dois
« mon courage à mon innocence, seigneur, la
« foudre vengeresse ne peut m'effrayer. »

Les princes de l'Empire se rangent de mon côté; chacun d'eux voit dans mon arrêt ses droits attaqués. Ils murmurent comme la mer, quand la tempête gronde au loin. Ils pressent, ils conjurent, ils font parler les lois, mais en vain! rien ne peut émouvoir le père, dont les yeux sont fixés sur le corps sanglant de son fils: il est sourd aux prières de Hautefeuille lui-même, qui regarde une victoire à remporter sur moi comme un jeu facile. « Souffrez, dit-il, seigneur, que je
« punisse ce téméraire; dans ce combat j'aurai
« pour soutien le devoir et la justice. »—« Ah! m'é-

« criai-je, enflammé de honte et de colère, tu veux « railler, perfide! tremble, la foudre du Dieu ven« geur ne sommeille pas toujours. » — « Mon glaive, « lâche assassin, reprit Hautefeuille, va tomber sur « ta tête à coups redoublés. » Cependant Charles, que mon courroux irrite de plus en plus, ordonne à sa garde de me saisir. Cet ordre violent excite de nouveau l'indignation de l'assemblée; le fer brille, il est prêt à défendre les droits de la chevalerie. Qu'on l'arrête, dit encore une fois l'empereur; mais les chevaliers m'entourent; la fureur se peint sur son visage; en vain le saint ministre menace des censures de l'Église, sa voix se perd dans la foule. Le destin de l'Empire semble ne tenir qu'à un fil. Les vieux conseillers se jettent aux genoux du prince; ils le conjurent d'avoir égard aux priviléges des chevaliers; plus ils l'implorent, et plus il est inflexible; enfin, le duc Naymes, qui, dans le cours de sa vie, a souvent aidé Charles de ses conseils, lui parle en secret, et, se tournant vers nous, il annonce que l'empereur consent au combat.

A ces mots, le tumulte cessa, et les chevaliers se retirèrent. L'empereur fixa le combat à huit jours; sa colère semblait plus tranquille, et son

regard moins sévère; mais ce n'était qu'en apparence. Mon orgueilleux adversaire, bien qu'au fond de son ame une voix secrète ébranlât son courage, se fiait sur la vigueur de son bras : il avait déja brisé des forêts de lances; jamais ennemi ne l'avait fait trembler; il se plaisait surtout dans les combats à outrance : toutefois sa fierté et sa force de géant le trahirent dans cette occasion. Il arrive, le jour de la justice; le peuple s'assemble. Couvert d'un bouclier brillant, encouragé par des regards bienveillants, je parais devant la barrière; mon accusateur y était déja. Le vieux Charles, entouré de ses pairs, était placé sur un balcon : il semblait altéré de mon sang, et jetait sur Amory des regards d'intelligence : on partage le soleil [4]. Les juges prennent leurs places. Mon adversaire attend avec impatience, que la trompette donne le signal : elle sonne, et nous nous précipitons l'un sur l'autre avec tant de violence, que nos coursiers faiblissent; nous quittons à la hâte les étriers, et, dans un clin d'œil, l'épée brille dans nos mains. Amory me surpassait en vigueur, en colère, en expérience. Mon innocence me soutenait; elle rendait ma force égale à mon courage. Le combat

fut long-temps douteux. Le sang du traître coulait de plus d'une blessure; j'étais encore plein de forces. En voyant sa cuirasse rougie de son sang, une fureur nouvelle s'empare du farouche Amory : il s'élance sur moi, tel qu'un ouragan qui renverse et dévaste tout sur son passage. L'acier frappe l'acier : je résiste avec peine ; je cède enfin, mais sans perdre de terrain : un coup digne de Roland épuise ma vigueur, je pâlis; mon adversaire, déja sûr de la victoire, saisit des deux mains sa redoutable épée ; il veut d'un seul coup terminer le combat ; j'évite ce coup terrible, et, sans lui laisser le temps de reprendre l'équilibre, je le frappe si rudement au défaut de l'armet et de la cuirasse, qu'un bruit sourd en retentit dans les oreilles du traître; sa main affaiblie abandonne la poignée de son épée; l'orgueilleux tombe à mes pieds, je me jette sur lui: Confesse ton crime, lui dis-je; si la vie a encore quelque prix à tes yeux, confesse sur l'heure..... Tiens, malheureux, s'écrie Amory, en rassemblant toutes ses forces pour me frapper, tiens, prends ceci, et suis-moi dans les enfers! Le coup, porté d'une main peu sûre, ne fit qu'effleurer mon bras; mais, dans mon aveugle colère, j'ou-

blie qu'Hautefeuille a besoin encore d'un reste de vie, pour apprendre à Charles la vérité, je lui plonge ma large épée dans la gorge. L'ame du perfide s'échappe en flots de sang. Absous par le trépas de mon accusateur, j'étais là debout devant l'assemblée : la voix du héraut proclame ma victoire; un cri de joie retentit dans les airs. Les chevaliers s'empressent d'étancher le sang qui coule au travers de mon armure, et me conduisent vers l'empereur. Charles, contenant encore sa colère, demande si ce nouveau meurtre rendra son fils à la vie, si mon innocence a été reconnue, si Hautefeuille en mourant s'est rétracté. « Que Huon, dit-il, soit à jamais banni « de notre empire, et que tous ses états soient « réunis à la couronne! »

Cet arrêt était sévère; sévère était la bouche qui le prononçait; et, pour en arrêter l'effet, nous ne pouvions qu'implorer sa clémence. Pairs et chevaliers, nous nous prosternâmes au pied du trône; nous fléchîmes le genou, et déja l'espoir de l'attendrir nous abandonnait, quand enfin il rompit le silence, et dit : « Princes et chevaliers, « puisque vous l'exigez, eh bien, j'y consens; « mais écoutez la condition que je mets à cette

«grace : elle est irrévocable. » A ces mots, inclinant vers moi son sceptre, « Je te pardonne, « me dit-il ; mais il faut à l'instant sortir de mes « états, et n'y rentrer qu'après avoir exécuté de « point en point ma volonté souveraine, sinon, « ta mort est inévitable. Pars pour Babylone ; et « à l'heure solennelle où, dans toute sa pompe, « le calife se livre, avec les émirs, aux plaisirs de « la table, entre et abats la tête de celui qui sied « à sa gauche, que son sang rejaillisse au milieu « du banquet ; vole ensuite auprès de l'héritière « de son trône, placée à la droite de son père, et » embrasse-la publiquement trois fois comme « ton épouse. Et lorsque le calife, étonné de tant « d'audace, demeurera sans voix, élance-toi sur « le dossier du sopha d'or sur lequel il repose à « la manière des Orientaux, demande lui quatre « de ses dents, et une poignée de sa barbe grise. « Voilà le présent qui mettra le sceau à notre » réconciliation. » — L'empereur cessa de parler. Il est inutile de peindre notre surprise : chacun regardait un tel ordre comme un arrêt de mort. Un murmure sourd se fit entendre dans la salle. « Par saint Georges ! s'écria un chevalier qui, « dans la rude carrière des Tristan et des Lance-

» lot, avait mis à fin plus d'une aventure, je ne « suis pas homme à trembler : là où l'on expose « sa tête, j'expose aussi la mienne; mais le sire « de Gauvin, quelle que fût son ardeur, n'aurait « pas entrepris ce pélerinage prescrit à Huon par « notre maître. »

Que te dirai-je? Il était évident que Charles en voulait à mes jours. Soit désespoir, soit témérité, soit qu'un secret pressentiment échauffât mon courage, je m'avançai et dis avec assurance : « Ce que vous m'ordonnez, sire, ne peut abattre « ma valeur. Je suis Français! impossible ou non, « je l'entreprends. Soyez en tous témoins. » C'est en vertu de cette promesse que tu me vois dans ces lieux, bon Gérasme, résolu d'aller à Babylone : si tu m'aides à sortir de ces montagnes, compte sur ma gratitude, sinon, j'en chercherai seul l'issue. — Mon bon sire, répondit l'homme des rochers, vous me tirez du sein de la tombe pour me donner une nouvelle vie.... et des larmes de tendresse descendaient lentement le long de sa longue barbe. — Je jure ici, et j'en donne pour gage cette main desséchée qui n'est pas sans vigueur, je jure de vivre et de mourir avec vous, digne fils de mon maître. L'œuvre que l'empe-

reur vous impose est difficile sans doute, mais elle mène à la gloire : je serai votre guide, et je vous assisterai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Le jeune prince, touché de tant de loyauté, embrasse cordialement le vieillard ; puis ils se jettent sur un lit de feuilles desséchées. Dès que le jour paraît, le paladin, plein d'ardeur, se revêt de son armure. Le bon Gérasme le précède, un bourdon à la main.

CHANT II.

Nos guerriers franchirent en trois jours le Liban, tantôt à la clarté du soleil, tantôt à la lueur des étoiles, se reposant sur un gazon touffu, à l'ombre des cèdres antiques, dès qu'ils se sentaient accablés par les rayons brûlants du midi. Là, divers oiseaux étalaient à leurs yeux les riches couleurs de leur plumage, charmaient leurs oreilles par des chants mélodieux, et partageaient leur frugal repas. Au quatrième jour, ils aperçurent, sur une hauteur voisine, un groupe de cavaliers. — Ce sont des Arabes, dit Gérasme, il serait prudent de s'écarter de la route de ce peuple grossier. Je les connais : ce sont des hôtes incommodes. — A quoi songes-tu? reprit le fils de Sévin : quand as-tu ouï dire que des Francs prennent la fuite? — Les enfants du désert, attirés par l'éclat du casque de Huon, que les rayons du soleil transforment à

leurs yeux en autant d'escarboucles et de rubis, accourent, avec impétuosité, armés de sabres, d'arcs et de flèches. Un homme à cheval, un homme à pied, leur semblent à peine des ennemis dignes d'être attaqués; bientôt ils connurent leur erreur. Couvert de son bouclier, le jeune héros s'élance au milieu d'eux; et d'un terrible coup de lance, il renverse celui qui paraissait être leur chef : des flots de sang s'échappent de sa bouche et de ses narines. Pour venger sa mort, la horde armée de sabres et de javelots se précipite sur son vainqueur; mais Gérasme, qui le couvre de tout son corps, abat un de ces audacieux. Huon attaque les autres avec tant d'ardeur, qu'il a bientôt fait vider les arçons à un second, puis à un troisième : à chaque coup vole une tête ou un bras chargé de son sabre. Le vieillard ne se sert pas avec moins de succès de sa lourde massue. Les païens, épouvantés, invoquent leur Mahom, et celui qui peut encore se soustraire à la mort, fuit à toute bride. La terre est jonchée de cadavres mutilés, d'hommes et de chevaux. Dès que le nouvel écuyer eut fait choix, dans le butin, du cheval le plus vigoureux et de la meilleure épée, le héros pressa les flancs poudreux de son coursier haletant, et dirigea sa marche

rapide vers des vallons qui, du pied de la montagne, déroulaient à ses yeux leur vaste étendue.

Il entre dans un pays bien cultivé, coupé en divers endroits par des ruisseaux : les campagnes sont couvertes de troupeaux, et les prairies émaillées de fleurs. De paisibles cabanes éparses parmi les palmiers, servent d'asyle aux habitants basanés de ces climats, qui se livrent gaiement aux travaux de la journée, et se croient riches au sein de l'indigence; quand la faim et la fatigue les appellent sous un ombrage frais, ils partagent de bon cœur avec le pélerin leur champêtre repas. Accablé par les rayons brûlants du soleil, le chevalier s'arrête en ces lieux : une bergère lui présente du pain, des fruits, du lait. Il s'étend sur le gazon, et ces bonnes gens, à demi effrayés, examinent à la dérobée cet étranger bardé de fer; mais son air et ses regards les rassurent bientôt. Déja les enfants osent jouer avec sa chevelure; leur confiance plaît au brave guerrier; il devient enfant avec eux, et se mêle à leurs jeux innocents. Ah! qu'il serait heureux, se dit-il, d'habiter ces cabanes! Vain souhait : son destin l'appelle ailleurs. Le soleil est sur son déclin. En quittant ces bons pasteurs, le cœur de Huon est attendri. Pour les remercier de

leur bon accueil, il jette une poignée d'or dans le sein d'une bergère; mais ces heureux mortels ne connoissaient pas l'or : c'était sans le desir et sans l'espoir d'un salaire qu'ils exerçaient l'hospitalité; le chevalier fut obligé de reprendre ses dons.

Ils voyagent encore, et arrivent, aux approches de la nuit, à l'entrée d'une forêt. Ami, dit le paladin, l'impatience sera mon partage jusqu'au moment où j'aurai rempli mon serment. Enseigne-moi le chemin le plus court pour aller à Bagdad : il me semble que je suis en route depuis quatre ans entiers. Le chemin le plus court traverse cette forêt, répond Gérasme; mais je ne vous conseille pas de vous y engager : on en conte d'étranges choses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ceux qui s'y sont hasardés n'en sont jamais revenus. Vous souriez? croyez-moi, seigneur, un méchant génie habite cette forêt; elle abonde en renards, en cerfs, en chevreuils, qui ont été des hommes comme nous. Le ciel sait dans quelle espèce de bêtes sauvages nous allons être transformés. — Que ce chemin conduise à Babylone, reprit le fils de Sévin, c'est tout ce qu'il me faut; le reste n'est pas fait pour m'effrayer. —Souffrez, seigneur, que je vous conjure à genoux, au nom

du ciel que j'implore, de renoncer à cette entreprise : la résistance et la fuite sont également inutiles contre ce mauvais génie. En prenant une autre route, vous arriverez cinq ou six jours plus tard, et vous n'arriverez, hélas! que trop tôt à Bagdad. — As-tu peur, dit le chevalier, reste en ces lieux; j'irai seul : j'y suis résolu. — Non pas, s'il vous plaît, s'écrie Gérasme : la mort a toujours quelque chose d'amer; mais un lâche seul abandonne son maître : puisque vous y êtes déterminé, je vous suis sans hésiter. Que Dieu et Notre-Dame d'Acqs [5] daignent nous protéger! — Partons, dit Huon, et il s'enfonce dans le bois. Le vieillard l'accompagne en frissonnant. Ils avaient à peine fait quelques pas à la faible clarté du crépuscule, qu'ils voient bondir à droite et à gauche des groupes de cerfs et de chevreuils qui s'avancent vers eux : leurs regards compatissants, leurs yeux remplis de larmes semblent les inviter à rebrousser chemin; ils semblent dire : Fuyez, malheureux! C'est du moins ce que, dans l'obscurité, crut remarquer Gérasme. Vous le voyez, dit-il à voix basse; m'en croirez-vous une autre fois? Vous ai-je trompé? Ces animaux qui, par pitié, s'opposent à notre passage, sont des hommes

comme je vous l'ai dit, et, si vous allez plus avant, vous aurez bientôt à lutter contre le génie. Ne soyez pas si téméraire, et, dédaignant les conseils d'un ami, n'allez pas vous précipiter dans un abîme de maux. Eh quoi! vieillard, dit le héros, je vais à Bagdad pour demander humblement au calife une poignée de sa barbe et quatre de ses dents, et tu veux que je me laisse effrayer aux apparences d'un danger incertain? Qu'as-tu fait de ta raison? qui sait? ce génie est peut-être le meilleur de mes amis. Quant à ces animaux, ils ne me paraissent nullement redoutables; tu vas voir comme, en un moment, je vais les disperser. Il dit et fond sur eux; bientôt tout cède et se dissipe, ainsi qu'une vapeur légère.

Sire Huon et son guide continuent quelque temps leur route sans parler et sans inquiétudes. Le jour avait disparu, et la sombre nuit versait ses pavots: tout dans l'univers était plongé dans un profond sommeil, et le silence régnait sur la vaste étendue des bois. Le bon vieillard ne put se contenir plus long-temps. — Pardonnez, seigneur, dit-il, si je trouble vos rêveries; c'est un de mes défauts, il faut l'avouer, mais j'aime à parler dans l'obscurité; c'est une habitude de

mon enfance. Au silence qui règne en ces lieux, on dirait que le grand Pan est mort [6]; et sans le bruit que font les pieds de nos chevaux, on entendrait, je crois, la taupe creuser sa demeure souterraine. Vous doutez peut-être de mon courage? cependant, les qualités que nous possédons étant toutes des dons de la nature, je puis dire, sans passer pour un fanfaron, ce qu'ont vu beaucoup de gens qui vivent encore. Au milieu du cliquetis des armes, à la guerre, dans les tournois, homme contre homme, fussent-ils même deux ou trois ensemble, je suis prêt, parce qu'alors on peut se fier à la vigueur de son bras. En un mot, un ennemi a-t-il de la chair et du sang, je suis son homme; mais, je l'avoue, je ne puis entrer à minuit dans un cimetière sans que mon chapeau ne tremble quelque peu sur ma tête, et je n'oserais regarder en face un génie. Vous savez qu'à l'heure où le coq chante, entre onze heures et minuit, tous ces êtres qui errent dans l'obscurité ne sont que des spectres, des revenants : on dirait qu'ils sont amenés sur les ailes des vents. Mais le lutin qui habite en ces lieux est un esprit d'une nature particulière : il tient ici cour plénière, il boit, mange, il est fait

tout comme nous, et se promène en plein jour. — Tu fais de ton mieux, répond le fils de Sévin, pour exciter ma curiosité. On parle beaucoup d'esprits; on débite tant de mensonges à leur sujet, que des hommes de notre sorte ne savent qu'en penser. Il vint une fois à notre cour un homme profondément savant : le curé l'appelait un manichéen; il jurait qu'il n'existait pas d'esprits, et traitait fort mal les visionnaires. Ils disputaient souvent sur cette matière auprès d'un pot de vin; et quand le dernier verre commençait à se vider, ils mêlaient, dans leur conversation, tant de latin, qu'à peine j'en pouvais comprendre un mot. Fort bien ! me disais-je à moi-même, vous raisonnez très-savamment; mais on ne sait bien que ce qu'on apprend par expérience. Je voudrais bien qu'un jour un esprit m'apprît lui-même tous ces mystères.

Ainsi parlant, nos voyageurs arrivèrent à une étoile formée de tant de routes tortueuses, qu'en s'y engageant il était presque impossible de ne pas s'égarer. La lune était alors au milieu de son cours; sa lumière trompeuse et le clair-obscur qu'elle répand sur les objets, les confondaient et abusaient l'œil qui cherchait une issue. — Sei-

gneur, dit Gérasme, voyez ce labyrinthe ; le seul moyen d'en sortir, c'est de nous confier à la fortune. Ce conseil, meilleur que ne le pense plus d'un sage, conduisit bientôt nos paladins vers une vaste enceinte, où aboutissaient toutes les routes de la forêt. Bientôt ils aperçoivent, dans le lointain, un superbe château, dont les tours s'élevaient majestueusement dans les airs. Huon, immobile et muet, le considère avec des yeux où se peignent tour à tour le plaisir et l'effroi; il croit qu'un vain songe l'abuse. Tout à coup les portes s'ouvrent, et un char s'élance; un enfant en tenait les rênes. — Il vient à nous, mon cher maître! s'écrie Gérasme épouvanté: en disant ces mots, il saisit la bride du cheval de Huon, et l'attirant à lui: Nous sommes perdus; fuyez, fuyez, vous dis-je, voilà le nain! — Il est si beau! dit le chevalier. — Eh tant pis! fuyez, quand il le serait dix fois plus encore, fuyez, sinon c'en est fait de nous! Le chevalier fait de vains efforts pour s'arrêter: le vieillard qui galope en avant l'entraîne dans sa course rapide; il le force à franchir les troncs renversés, les pierres, les buissons, les fossés. Ils sont poursuivis, dans leur fuite, par l'orage, la pluie, la

foudre et les éclairs. La nuit la plus effroyable absorbe la clarté de la lune ; autour d'eux ils n'entendent que le sifflement des vents, le bruit des arbres qui s'entre-choquent : on eût dit que la forêt entière se brisait en éclats ; tous les éléments en courroux sont déchaînés. Cependant, au milieu de cette tempête, on entend, par intervalle, les sons aimables et doux de la voix du génie. « Tu me fuis, Huon, prends confiance en « moi, retourne sur tes pas. » — Si vous y consentez, vous êtes perdu, seigneur, lui crie Gérasme, partons, partons, bouchez-vous les oreilles et ne répondez rien. Ses intentions ne sont pas pures. — Accablés par l'orage, inondés par la pluie, ils franchissent de nouveau les broussailles, et parcourent les chemins battus; mais les murs d'un cloître suspendent bientôt leur fuite précipitée.

Ce jour était celui de la fête de sainte Claire, patronne des vierges de ce couvent. Non loin de là était une habitation de disciples bien nourris de saint Antoine. Les deux ordres procédaient, en bons voisins, à une procession commune. Ils étaient déja près de leur sainte demeure, quand l'orage les assaillit. Les croix, les bannières, les

scapulaires deviennent bientôt les jouets des vents; la pluie tombe à flots dans les replis des voiles : on veut en vain conserver l'ordre de la marche; la piété fuit devant la tempête; tout se disperse, et offre aux regards un désordre grotesque et des figures bizarres. Là se traîne dans des flots de fange une nonne élégante ; ici, un moine glisse en courant, et n'évite le contact d'un groupe de jeunes sœurs qu'aux dépens d'une vieille abbesse qu'il renverse en fuyant. Enfin, l'orage ayant épuisé sa fureur, la troupe inondée et flétrie entre sous le péristyle du monastère.

Le tumulte et la confusion régnaient encore parmi les moines, les portes étaient ouvertes ; Gérasme se précipite au milieu d'eux : une fois sur cette terre consacrée, il se croit aussi en sûreté que dans le ciel même. Huon le suit : il se disposait à proférer quelques excuses; mais à l'instant le nain paraît. Tout à coup les nuages se dissipent, le ciel s'éclaircit, l'atmosphère devient plus légère, et le sol se remontre verdoyant. Le nain se tient au milieu de la foule, beau comme l'est à l'aurore un ange nouvellement créé. Il s'appuie sur une branche de lis; un cor d'ivoire pend à son cou. Malgré sa beauté, une

terreur inconnue s'empare de tous les esprits; car on voit régner sur son front une gravité sombre, une froide colère. Il approche son cor de ses lèvres, en tire des sons enchanteurs : aussitôt le vieillard est saisi d'un vertige; il ne peut résister au démon de la danse; il s'empare d'une nonne édentée, qu'un même désir enflamme : il saute et bondit comme un jeune bélier; il la fait tourner avec tant de rapidité, que ses voiles et ses vêtements s'élèvent dans les airs, aux ris de toute l'assistance. Cette rage gagne bientôt toute la gent cloîtrée : chaque moine prend la main d'une nonne, et commence un ballet tel que les chrétiens n'en virent jamais. Frères, sœurs, tous oublient et règle et discipline : une bacchanale de faunes et de driades serait moins vive, moins légère. Le chevalier, seul exempt de cette contagion, rit de tout son cœur, en voyant cette danse bizarre. Le beau nain, cependant, s'approche du guerrier. — Pourquoi me fuis-tu, duc de Guyenne? lui dit-il en langage franc. Ne crains rien, reprend le génie, celui dont la lumière du jour n'alarme pas la conscience, est un frère pour moi. Je t'aime depuis ton enfance, et les biens que je te destine, je ne les ai accordés

à aucun mortel. Quand le devoir et l'honneur t'appellent, tu ne t'informes pas des dangers; ton cœur est pur, ta vie sans tache, ton courage éprouvé : tu as confiance en toi-même, compte sur ma protection; car ma puissance vengeresse ne frappe jamais que des ames criminelles. Si les habitants de ce cloître n'étaient pas une engeance hypocrite; si leurs regards modestes, leur ton doux et humble ne cachaient pas une conscience coupable, les sons de ce cor n'auraient pas soulevé leurs pieds. Gérasme lui-même, devait expier ses discours téméraires. Ces malheureux ne dansent nullement par joyeuse envie, ils y sont forcés. Cependant la fureur de la danse redouble encore : les pauvres reclus s'agitent avec une telle rapidité, qu'ils sont prêts à se dissoudre comme la neige au souffle des zéphyrs; leur cœur frappe à coups redoublés dans leur poitrine. Plein d'humanité, le chevalier ne peut supporter plus long-temps ce pénible spectacle : il tremble pour leurs jours, et implore la clémence du génie. Celui-ci agite sa baguette; l'enchantement cesse aussitôt. Les épais enfants de saint Antoine demeurent pétrifiés, et les Clairettes, pâles comme si elles sortaient de la tombe, se hâtent de ré-

parer le désordre que la danse a mis dans leurs voiles. Le seul Gérasme, trop âgé pour un tel exercice, tombe privé de forces, et sent son cœur prêt à défaillir. Ah! monseigneur, s'écrie-t-il en respirant à peine, que vous ai-je dit? — C'en est assez, ami Gérasme, répond le génie : je te connais pour un brave guerrier; mais ton cœur et ta tête t'égarent quelquefois. Pourquoi me calomnier avec tant d'acharnement? Avoir une barbe grise, et le jugement si jeune! Prends en patience le léger châtiment que je viens de t'infliger. Quant à vous, sortez, et faites, ainsi que vos sœurs, pénitence de vos fautes.

Tout le peuple monacal se retire plein de confusion. Eh quoi! vieillard, dit le beau nain à Gérasme, verrai-je encore sur ton front ténébreux les indices du soupçon? ta probité te sert d'excuse auprès d'Obéron; approche, ami, bannis toute crainte, et pour réparer tes forces, prends cette coupe et la vide d'un trait. En disant ces mots, le roi de féerie lui présente une coupe d'or d'un travail précieux. Le vieillard qui se soutient à peine, demeure tout interdit en la voyant vide. Eh quoi, de la défiance encore! s'écrie le nain; allons, courage; approche cette

coupe de tes lèvres, et bois sans hésiter. Le bon homme obéit, et tout à coup il voit le vase se remplir de vin de Langon. Il le vide d'un trait, et bientôt une chaleur bienfaisante, une nouvelle vie se répandent dans toutes ses veines. Il se sent aussi frais, aussi vigoureux qu'il le fut dans ses plus belles années, lorsqu'il fit avec son premier maître le pélerinage du sépulcre sacré. Plein de respect et d'assurance, il s'écrie, en se jetant aux pieds du beau nain; c'est maintenant que ma foi devient inébranlable.

Le génie cependant, la gravité sur le front, adresse en ces termes la parole au chevalier. Je sais pourquoi Charles t'envoie à Babylone. Tu vois les dangers auxquels il t'expose, sa colère en veut à tes jours; mais graces à mes soins tu termineras heureusement une entreprise commencée avec valeur et confiance. Reçois ce cor de mes mains. Approche-le de tes lèvres, fais sortir de ses flancs des sons doux et mélodieux, et bientôt, si dix mille hommes armés de lances et d'épées menacent tes jours, tu les verras danser sans relâche, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue; fais-le résonner plus fort, c'est un appel, et je vole à ton secours quand je serais à mille fois

mille lieues loin de toi. Mais il ne faut avoir recours à cet appel que dans le plus pressant besoin. Prends aussi cette coupe : elle se remplit de vin chaque fois qu'un honnête homme la porte à ses lèvres ; jamais pour lui la source de son nectar ne tarit ; mais elle se vide à l'instant, et devient brûlante dans les mains d'un perfide.

Huon accepte avec reconnaissance ces gages miraculeux. A peine l'aurore a-t-elle paré l'orient de ses voiles de pourpre que, plein d'une noble impatience, il prie Obéron de guider ses pas. Va, dit le génie, en lui montrant la route, et puissé-je ne jamais voir le cœur de Huon se déshonorer par une faiblesse! Je ne me défie sans doute ni de ton cœur ni de ton courage ; mais hélas ! tu es un enfant d'Adam, pétri d'un faible limon et aveugle pour l'avenir ! un plaisir bien court est souvent la source de peines bien longues ! n'oublie jamais cet avis d'Obéron. En disant ces mots, quelques larmes s'échappent de ses beaux yeux d'azur. Le chevalier voulait lui jurer une fidélité, une obéissance sans bornes ; mais le génie des bois avait déja disparu, ne laissant après lui qu'un doux parfum de lis. Le chevalier demeure immobile et muet. Il passe sa main sur

ses yeux et sur son front : tel un homme, au sortir d'un beau rêve, cherche à s'assurer si l'image qui vient d'enchanter ses sens est réelle ou n'est qu'une vaine illusion de la nuit. Mais si son esprit eût pu former des doutes, la coupe et le cor suspendus à ses épaules par une chaîne d'or, les eussent bientôt dissipés. Le vieillard rajeuni regarde cette coupe comme l'œuvre la plus rare sortie des mains des fées. Seigneur, dit-il, en lui présentant l'étrier, vidons encore cette coupe en l'honneur de cet honnête nain. Son vin est digne des dieux.

Fortifiés par ce breuvage, ils marchèrent tout le jour et par monts et par vaux, selon les rits de la chevalerie; ne se livrant aux douceurs du repos que sous les arbres, et seulement durant une partie de la nuit. Ils voyagèrent de la sorte durant quatre jours sans nulle aventure, le chevalier se croyant déja aux murs de Babylone, et son fidèle écuyer heureux de cheminer auprès du fils de Sévin.

CHANT III.

Il était jour; à peine arraché aux douceurs du sommeil, Huon, assis près de son écuyer, lui parlait en ces termes:

« Bon Gérasme, j'ignore quels seront tes sentiments secrets sur le récit que je vais te faire. Mais tu me vois, et, graces au ciel! je puis le dire, je jouis de toute ma raison et de toute la force de la jeunesse. Jusqu'à ce moment, mon cœur fut inaccessible aux traits de l'amour: cependant mille beautés ornaient la cour de ma mère, et les occasions s'offraient en foule au jeune homme enclin à la volupté. Tantôt on jouait aux gages, tantôt c'était une jarretière à dénouer; mais le plus joli pied du monde n'aurait pu troubler mon repos, quand même c'eût été celui de la belle Geneviève. La vue de ces beaux seins, de ces ap-

pas, qu'aucun voile ne couvrait, aurait pu faire naître en moi mille désirs. Mais l'habitude produit sur nous les effets de Méduse; elle nous rend insensibles, même pour la plus belle. Hélas! à quoi m'a servi mon indifférence? Mon heure est venue, le destin a voulu que j'aimasse en songe pour la première fois.

« Oui, Gérasme, enfin je l'ai vue, celle qui devait triompher de moi; je l'ai vue, et, sans balancer, je lui ai donné mon cœur. Ce n'est qu'un songe, dis-tu? Non, mon ami, non, un vain fantôme ne laisse point après lui des traces aussi profondes! Traite-moi d'insensé, si tu le veux : je te le répète, elle vit; je l'ai eue en ma puissance: il faut que je la retrouve. Oh! si tu l'avais vu comme moi, cet ange adorable! Si je savais peindre, je te la représenterais telle qu'elle parut à mes yeux, et elle enflammerait ton vieux cœur. Ah! que ne donnerais-je pas pour posséder quelque chose qui lui ait appartenu, ne fût-ce que le bouquet qui reçoit ses soupirs! Elle est dans la fleur de la plus brillante jeunesse... Sa taille est divine: un sourire enchanteur règne sur son visage, et chacun de ses traits, qu'accompagne un air de majesté, éveille et contient à la fois le désir. Fi-

gure-toi tant d'appas, et tu auras à peine l'ombre de sa beauté. Doucement attiré par ses regards, j'ai senti cette femme céleste, qui semblait cependant n'avoir que la forme aérienne d'un ange, je l'ai sentie appuyer son sein contre mon sein, j'ai senti son cœur battre contre mon cœur... Ah! comment ai-je pu survivre à mon ravissement! Eh bien, parle! C'était un rêve! Ah! que ma vie passée est vide et morte, si je la compare à ce rêve!

« Non, Gérasme, ce n'est point une vaine illusion: un secret sentiment me dit qu'elle existe, et qu'elle a été créée pour moi. Obéron l'a peut-être offerte à ma vue!... Ah! si c'est une chimère, ne cherche pas à me désabuser; elle est si douce! Mais non; un si beau songe n'est point une erreur: ah! si c'en est une, la vérité ne sera plus qu'un vain mensonge. »

Le vieillard secoue sa tête fertile en doutes, avec le dépit d'un homme qui ne peut réfuter ce qu'il ne saurait croire. — Dis-moi donc ce que tu penses, Gérasme. — Voilà justement ce qui m'embarrasse, répond l'indifférent écuyer: j'aurais bien quelques objections à vous faire; mais elles ne serviraient qu'à vous affliger. Continuons, me disais-

je à moi-même, notre route vers Bagdad; votre serment vous y oblige : peut-être le charme se dissipera; peut-être aussi le nain vous fera-t-il trouver l'objet de ce songe. Au reste, mon cher maître, si l'espérance est un bien pour vous, espérez; la santé ne peut qu'y gagner.

Tandis que Gérasme parlait, le chevalier, la tête baissée, cherchait, dans son cerveau malade d'amour, un autre aspect à ses pensées. Ah! s'écria-t-il, ne cherche pas à me tromper par de vaines consolations! L'orage qui l'arrache de mon sein ne me laisse que trop entrevoir la destinée qui m'attend. Oui, je la vois encore, au milieu des flots, tendre vers moi ses bras : mon sang se glace encore en y songeant! il me semblait que j'étais attaché à la terre par une chaîne invisible, et dans l'impuissance de la sauver.— C'était un rêve, reprit Gérasme : à quoi bon se tourmenter, sans nécessité, par de noirs pressentiments? Un rêve n'est jamais qu'un rêve. Le mieux, croyez-moi, c'est de n'en prendre que ce qui nous convient. Qu'un génie bienfaisant vous montre, pendant votre sommeil, celle qui doit un jour régner en souveraine sur votre cœur, je lui en sais bon gré, il est permis d'en croire quelque chose; mais laissons-

là ce torrent, ces chaînes aux pieds et aux mains, dont on vous a présenté l'image. Je vous le répète, toutes ces apparitions ne sont que de vains fantômes, que la nuit fait éclore dans notre cerveau; mais le réveil les dissipe et chasse la terreur de nos ames. Croyez-moi, n'y pensez plus, et tenez-vous-en aux promesses du nain. Allons, courage; j'ai un certain pressentiment que nous trouverons cette belle dame à Bagdad.

Ranimé par ces mots, le chevalier se lève aussi dispos que s'il n'avait pas fait un mauvais songe: il s'élance sur son coursier qui s'offre à lui hennissant aux premiers rayons de l'aurore, et suit avec son écuyer les rives de l'Euphrate; ils traversent le plus beau pays de la nature; des bosquets de palmiers les garantissent de l'ardeur du soleil. Mais ils gardent le silence : aucun des deux n'est tenté de le rompre, et cependant mille objets divers pouvaient fournir à la conversation : d'autres soins alors les occupaient profondément. L'air pur, une matinée agréable et fraîche, le chant des oiseaux, le doux murmure de l'onde, éveillent leur imagination. Dans ce miroir magique, le chevalier ne voit que l'image de celle qu'il adore: il la peint sur son bouclier brillant; il vole sur ses traces; il

franchit le Taurus escarpé; il va la demander jusque dans le tombeau du redoutable Merlin; il combat les dragons et les monstres qui veillent à l'entrée du château où elle languit; l'enfer même ne peut enchaîner sa valeur.

Tandis que, jouet d'une félicité imaginaire, il presse contre son sein la fiancée qu'avec tant de peine il vient d'enlever à ses gardiens, le vieillard, enchanté du spectacle que lui offrent les rives de l'Euphrate, se transporte, en pensée, sur celles de la Garonne, où, dans son enfance, il cueillit le premier bouquet. « Non, se dit-il à lui-même, le soleil n'est nulle part aussi beau que dans les lieux où je l'ai vu pour la première fois; nulle part les prairies ne sont aussi riantes et la verdure n'est aussi fraîche. Humble demeure où j'ai reçu le jour, où j'ai senti les premières douleurs et les premiers plaisirs, quelque obscure et inconnue que tu sois, tu seras éternellement chère à mon cœur : en quelque lieu que je me trouve, mes soupirs iront vers toi; et je regarderais le paradis même comme un lieu d'exil. Ah! que du moins mes pressentiments ne me trompent pas, que mes restes puissent reposer un jour parmi ceux de mes pères, dans le sein de ma patrie! »

En rêvant de la sorte, l'espace qui les sépare de Bagdad s'abrège insensiblement. Les rayons ardents du midi les forcent de chercher un abri dans un bois voisin. Assis mollement sur un épais lit de mousse, au pied d'un vieil arbre touffu, la coupe d'Obéron apaise la soif qui les dévore. Prêts à la vider pour la troisième fois, un épouvantable cri retentit à leurs oreilles. Ils se lèvent : le chevalier prend ses armes, et vole à l'endroit d'où ces cris lamentables se font entendre. Il voit un Sarrasin à cheval, attaqué par un lion énorme. Déja son courage et ses forces s'épuisent : son bras, affaibli, n'est plus armé que par le désespoir; déja son coursier, les flancs déchirés, chancelle et tombe inondé dans son sang : dans l'excès de la douleur, il a brisé son mors. Le lion, en courroux, s'élance sur son adversaire : de ses yeux partent des traits de flamme. Cependant Huon le frappe dans le flanc : ce coup redouble la colère du roi des animaux; il frappe à son tour de sa griffe redoutable : le sang du chevalier jaillit de mille parts; et sans la vertu magique des dons d'Obéron, le lion en eût fait sa pâture. Le guerrier voit sa mort écrite dans les regards du monstre, il rassemble ses forces, et, d'un bras nerveux, il lui

plonge sa courte épée dans la crinière. En vain le lion agite sa queue pour en frapper son ennemi, qui, d'un saut léger, l'esquive; en vain il menace encore de sa griffe terrible: un coup de Gérasme l'étend sur la poussière.

Le Sarrasin, qu'à la richesse de son turban, sur lequel brillaient les pierres les plus précieuses, on pouvait regarder comme un homme d'importance, semblait encore rempli d'effroi; la sueur découlait de son front. Les deux guerriers, le soutenant doucement, le conduisent, à pas lents, sous les arbres. Pour ranimer ses forces, on lui présente la coupe dorée, et le vieillard lui dit en langue arabe: « Convenez, seigneur, que vous devez rendre graces au dieu des chrétiens. » Le païen, les yeux obliques, prend la coupe; à peine l'a-t-il portée à ses lèvres, que le vin tarit, et que le vase, vengeur des crimes que l'on médite, devient brûlant dans sa main: il le jette loin de lui avec des cris de rage: il tempête, il trépigne, il profère d'affreux blasphèmes. Sire Huon, indigné, tire son épée bénite, pour... convertir ce païen; mais le méchant, se regardant déja comme vaincu, ne jugea pas à propos de faire résistance. Tel que l'autruche poursuivie par le chasseur, il court

dans le champ voisin où paissent les deux chevaux, s'élance sur celui de Huon, et, pressé par la peur, s'enfuit aussi rapidement que s'il eût été monté sur les ailes des vents précurseurs des tempêtes.

L'aventure était triste, sans doute; on trouva, pour quelques bezants, dans le bourg voisin, une mule un peu diaphane, il est vrai, mais qui semblait renfermer assez de vie pour la mener jusqu'à Bagdad. Le bon vieillard, juché sur son échine, semblait ramper aux pieds de son maître. Nos deux guerriers suivent de leur mieux le chemin du port tant désiré. Le char du soleil allait franchir les limites du ciel, quand tout-à-coup, dans le lointain, s'offre à leurs yeux la ville royale, couronnée de tours sans nombre, et éclairée par les derniers rayons du couchant. Elle est située dans une prairie délicieuse, que, d'un côté, l'Euphrate orgueilleux, et de l'autre le Tigre non moins fier, couvrent d'une verdure continuelle.

A l'aspect de ce théâtre, sur lequel son serment, et, bien plus encore que les ordres de Charles, le courage héréditaire de ses aïeux, l'obligent d'entreprendre une action téméraire, et dont une mort terrible semble devoir être le prix, le chevalier éprouve un singulier mélange de terreur et

de ravissement : son ame est en proie à mille pressentiments secrets ; un frisson extraordinaire fait trembler tout son corps. Le danger était grand, sans doute : plus on en approchait, et plus il devait le paraître. Il voit le faîte doré du palais du calife ; les temples des dieux n'offrent pas un aspect plus magnifique, plus imposant. Il voit ce trône redoutable qui fait trembler l'Asie entière. « Et toi, se dit-il à lui-même, que vas-tu faire ? » Il hésite ; mais ce courage que donne la foi, et qui l'a déja conduit si loin, le ranime : il croit entendre une voix lui promettre en secret que dans ces murs il va trouver la beauté qu'il adore. « Allons, Gérasme, dit-il, tendons toutes nos voiles ; je touche enfin au but de mes longs voyages. Arrivons à Bagdad ; il le faut avant que la nuit soit plus sombre. Que l'éperon donne à nos coursiers une nouvelle ardeur. » L'écuyer compatissant épanche sur la langue de sa monture quelques gouttes de la coupe d'Obéron. « Bois, lui dit-il, bon et fidèle animal, bois ; ce n'est pas pour tes pareils que cette coupe doit tarir. » Il avait raison. A peine cette liqueur magique a pénétré la langue desséchée du mulet, qu'un torrent de feu vital parcourt rapidement ses membres et ses veines.

Il prend une vigueur nouvelle : sa vitesse est égale à celle des lévriers du nord, et, avant la fin du jour, nos guerriers sont dans Babylone.

Guidés par la faible lueur du crépuscule, ils erraient au hasard dans les premières rues de cette cité immense, tels que des étrangers qui s'abandonnent au destin. Une bonne vieille à cheveux gris, aux joues ridées, s'offrit à leur vue. Bonne mère, lui dit Gérasme, daignez nous indiquer un gite. La vieille s'arrête, s'appuie sur son bâton, et lève sa tête vacillante pour les regarder. « Seigneur étranger, dit-elle, il y a encore assez loin d'ici au prochain *karwan-séraï*, mais si la fatigue vous accable, et si vous savez vous contenter de peu, venez dans ma cabane; je puis vous offrir du lait et du pain, quelques poignées de paille fraîche pour vous coucher, et de l'herbe pour vos chevaux : vous vous reposerez tranquillement, et demain vous irez plus loin. »

Huon la suit, charmé de son humeur hospitalière. Il n'est pas d'asile qui ne soit agréable quand la bienfaisance et la bonne foi veillent à la porte. Cette nouvelle Baucis se hâte de préparer leur couche : elle y répand du serpolet et des fleurs d'oranger, que lui fournit son petit jardin. Puis

elle apporte une jatte d'un lait bien épais et couvert d'écume; elle y joint une corbeille de pêches succulentes et de figues fraîchement cueillies, en se plaignant que les cédrats lui ont manqué cette année. Le prince croit de sa vie n'avoir soupé avec autant de plaisir. La bonne vieille supplée, par son babil familier, à ce qui manque au festin. « Ces seigneurs, dit-elle, viennent jouir du spectacle d'une grande fête. — Comment? — Eh quoi! vous l'ignorez? Il n'est question d'autre chose dans tout Bagdad. On marie demain la fille de notre souverain. — Sa fille! et quel est son époux? — Le prince des Druses, un neveu du sultan. C'est un seigneur puissant, riche, beau; en un mot, c'est un prince que tout le monde regarde comme digne de posséder la belle Rézia : cependant, soit dit entre nous au moins, il n'est pas de monstre, de dragon qu'elle ne préférât. Cela est bizarre, reprit le paladin, et vous aurez de la peine à nous le faire croire. — Ce n'est pas sans raison que je le dis. Il est certain que la princesse, avant ses fiançailles, a eu commerce avec un esprit. Il y a long-temps que je le sais. J'ai bien promis, à la vérité, de n'en rien dire, mais si cependant

vous voulez être discrets, je vais tout vous apprendre.

« Vous êtes sans doute surpris qu'une pauvre femme telle que moi soit informée de particularités qu'on a soin de tenir cachées même aux princes de la famille ? Sachez donc que la nourrice de la belle Rézia est ma fille, et qu'elle a tout crédit auprès d'elle : il y a cependant déja plus de seize ans que Fatmé lui a donné son lait. Vous voyez maintenant d'où je tiens tout ce qui se passe. On sait que depuis long-temps le calife, fier de la beauté de sa fille, l'admet souvent à sa table, et, dans des fêtes magnifiques, offre à ses regards les plus beaux hommes de l'empire. Tout le monde sait aussi qu'aucun encore n'a trouvé grace à ses yeux ; elle semble les voir plutôt avec mépris qu'avec cet embarras si naturel aux jeunes filles : on a cru remarquer cependant une sorte de préférence pour Babekan (c'est le nom du prince que le sultan a choisi pour gendre). Ce n'est pas que son cœur battît plus fort à sa vue ; mais elle l'évitait avec moins d'affectation qu'un autre : c'est tout ce que le prince en a pu obtenir; en la voyant toujours insensible, on a pensé que l'amour serait le fruit du mariage ; mais depuis

peu, tout a changé : Rézia supporte à peine l'aspect du pauvre Babekan ; son cœur se soulève quand on lui parle de mariage, et, ce qui vous paraîtra incroyable, c'est qu'un rêve en est la cause. Un rêve ? s'écrie Huon tout en feu. Un rêve ? s'écrie Gérasme : voilà une singulière aventure ! Elle rêva, reprit la vieille, que, sous la forme d'une biche, elle était poursuivie dans un lieu sauvage par Babekan. Une meute nombreuse la poursuivait ; l'effroi dans l'ame, elle se précipite du sommet d'une montagne, et déja plus d'espoir de salut, quand un nain d'une beauté admirable, porté sur un char traîné par de jeunes lions, s'avance vers elle avec la promptitude de l'éclair. Le nain avait dans sa main une branche de lis en fleurs ; à ses côtés était assis un jeune étranger, couvert d'une armure de chevalier, d'une beauté angélique. Ses yeux bleus, ses longs cheveux blonds, tout dit que ce n'est point en Asie qu'il a pris naissance : mais en quelque lieu qu'il ait reçu le jour, un seul regard la rend sensible. Le char s'arrête, le nain la touche de sa baguette, et tout à coup elle se dépouille de sa forme de biche. Le chevalier l'invite à monter dans son char ; la belle Rézia cède, et se place,

en rougissant, entre le nain et l'homme auquel elle a donné son cœur. Vainement l'amour et la pudeur combattent encore dans son sein. Le char roule rapidement sur le penchant de la colline; une pierre le heurte, Rézia s'éveille. Le songe s'évanouit, mais non pas l'image du jeune homme aux longs cheveux blonds. Cette image, la source des tourments les plus doux, est nuit et jour présente à sa pensée, et, depuis ce moment, le prince des Druses lui est devenu odieux : elle ne peut sans colère et le voir et l'entendre. On a tout fait pour en découvrir la cause; peine inutile : elle est restée muette, inébranlable. Sa nourrice seule, dont je vous ai dit que j'étais la mère, a trouvé moyen de lui arracher ce secret qui la dévore. Mais vous savez si de bons raisonnements peuvent guérir un mal qui nous plaît. La pauvre Rézia, entièrement livrée au sien, aurait bien voulu le voir caressé par Fatmé.

« Cependant ce jour, cause de tant de terreur, approchait, et Babekan ne négligea rien pour mériter l'estime de sa dédaigneuse maîtresse; mais tous ses efforts furent vains. On savait qu'elle estimait les hommes vaillants, et le prince n'avait pas encore fait parler de lui. Forçons, se dit-il à lui-

même, oui, par quelque action éclatante, forçons cette insensible à nous admirer. Depuis long-temps un lion monstrueux répand l'effroi dans toute la contrée; en plein jour il se jette dans les bourgs, les villages; il y met effrontément en pièces hommes et bestiaux: on dit qu'il a les ailes d'un dragon, les serres d'un griffon, et les dards d'un hérisson. Sa grandeur est celle d'un éléphant; et quand il respire, il semble qu'un ouragan dévaste le pays. De mémoire d'homme on n'a pas vu un pareil animal; aussi sa tête a-t-elle été mise à un grand prix; mais, comme chacun s'estime encore plus haut, personne n'a osé tenter l'aventure. Le seul Babekan, qui regarde cette entreprise hardie comme un moyen assuré de vaincre l'orgueil de Rézia, entre avec grand fracas chez le sultan, et demande la permission de combattre le monstre. On la lui accorde, non sans peine; et ce matin, avant le jour, il est parti sur son meilleur coursier. On ignore, jusqu'à présent, l'issue du combat: tout ce que l'on sait, c'est qu'il est revenu sur un cheval étranger, sans bruit, sans éclat, et sans la peau du lion: on ajoute que, rentré dans son palais, il s'est jeté sur sa couche. Cependant les apprêts de la noce se font avec une pompe extraordinaire:

demain est le jour irrévocablement fixé pour la célébration, et, la nuit prochaine, Rézia se trouvera dans les bras odieux de Babekan. » « Non! s'écrie vivement Huon, avant qu'un tel malheur arrive, la nature entière suspendra sa marche! Croyez-moi, le chevalier et le nain seront aussi du festin. »

La vieille que ce discours étonne le considère alors avec plus d'attention. Les yeux bleus de l'étranger, ses longs cheveux blonds, son armure, la manière étrange dont il s'exprime en arabe, sa beauté qui jamais n'eut d'égale à ses yeux, les paroles fougueuses qui viennent de lui échapper, tant de conformités lui paraissent surnaturelles. Qui est-il? d'où vient-il? quelle raison l'amène dans ces climats? et cent questions de cette espèce, qui sont déja sur ses lèvres, font disparaître le sérieux du guerrier. Il feint une grande fatigue et s'étend sur sa litière; la vieille lui souhaite une bonne nuit et d'agréables songes. Elle se retire à pas courts mais pressés, et ferme la porte derrière elle. Cette porte était vermoulue, et les ans l'avaient chargée d'outrages. La décrépite hôtesse, tourmentée d'une insatiable curiosité, se tapit derrière la porte, place son oreille auprès d'une des ouvertures, et respi-

rant à peine, écoute la bouche béante. Les étrangers parlaient haut et avec feu à ce qu'il lui semblait, elle entendait bien tous les mots, mais hélas ! ils n'avaient aucun sens pour une vieille de Babylone. Ce qui la consolait, c'est que souvent le nom de Rézia frappait très-distinctement son oreille. — Comme mon destin s'accomplit miraculeusement! s'écriait Huon. Oui, Obéron a dit la vérité. *L'homme est faible, l'avenir n'est pour lui qu'une nuit profonde.* Charles croit m'avoir envoyé à une mort certaine, ma perte est le but qu'il se propose, et il n'a fait que suivre sans s'en douter la volonté du destin. Le beau nain étend sa baguette de lis, et me conduit en songe vers la source de mon bonheur. — Mais que cette jeune femme, répond Gérasme, qui en rêve vous a enflammé, soit précisément la fille du sultan que Charles vous destine pour épouse; que tout s'arrange de manière qu'elle s'enflamme aussi pour vous, en dormant; en vérité, on en croirait à peine à ses yeux! — Et cependant, dit Huon, tout cela n'est pas un jeu de notre vieille hôtesse; le destin seul a formé ce nœud. Comment se dénouera-t-il?— En le tranchant net, réplique Gérasme: et dois-je exprimer franchement mon avis? je n'abattrais pas la tête

du jeune homme assis à la gauche du calife, je laisserais à celui-ci ses dents, et je ne m'occuperais que de la princesse. Songez, seigneur, à ce début : abattre une tête en sa présence, demander ensuite au sultan quatre de ses dents et une poignée de sa barbe, puis embrasser sous ses yeux sa fille unique ! Parbleu, rien de plus insensé, et le destin ne veut pas que nous manquions si grossièrement notre but. Heureusement Obéron a pourvu au plus important. C'est d'enlever la princesse à son triste futur ; et n'en doutez pas, la belle Rézia nous secondera dès que la vieille l'aura informée qu'il y a là de blonds cheveux. Je pense en outre qu'il faudrait tenir à l'entrée des jardins du sérail deux coursiers bien frais pour assurer notre fuite. — Mons Gérasme, répond le chevalier, vous oubliez, ce me semble, que j'ai promis sur mon honneur à Charles d'exécuter ponctuellement ses ordres, et je n'omettrai rien, mon bon ami, dussé-je succomber. Eh bien ! espérons, dit l'écuyer, que, si la nécessité l'exige, le beau nain nous tirera d'affaire.

Durant cet entretien le vieillard s'endormit ; mais Huon ne put de toute la nuit jouir des douceurs du sommeil, son cœur en proie à mille

pressentiments, à mille pensées diverses, était ballotté comme une nacelle au milieu des vagues. Près du port, il s'en croit éloigné! il ne lui faut qu'un moment, mais ce moment est une éternité pour lui.

CHANT IV.

Et toi aussi, belle Rézia, le sommeil fuit loin de ta couche. Au milieu des rochers et des écueils sans nombre dont tu crois te voir environnée, tu redoutes les premiers rayons de l'aurore. Tu n'envisages qu'avec horreur ce jour où l'hymen va t'appeler à l'autel.

Elle s'agite long-temps sur sa couche; elle soupire. Ce tourment intérieur engourdit enfin ses sens; sa tête se penche sur son sein; elle s'assoupit; et pour soutenir son courage, Obéron élève devant elle un nouveau songe. Par un beau clair de lune, elle se croit assise sous un bosquet dans les jardins du harem; elle y est plongée dans une rêverie amoureuse; une douce mélancolie, un désir à-la-fois inquiet et agréable soulève son sein; ses yeux se remplissent de larmes, son jeune amant

l'occupe, mais hélas! sans espoir. Poussée par son trouble, elle se lève, elle parcourt à pas précipités, et d'un regard curieux, les allées et les parterres; hors d'haleine, elle entre dans tous les bosquets, dans toutes les grottes; ses regards, tour-à-tour tendres et farouches, semblent chercher dans tous les objets l'image qu'elle adore. Souvent elle s'arrête, son cœur bat, elle observe, elle écoute, mais hélas! ce n'est qu'une ombre déplacée par le vent, une feuille chassée par le zéphyr. Enfin, dans un endroit mieux éclairé par l'astre de la nuit, elle croit... ô félicité!... n'est-ce point encore une ombre qui trompe ses yeux qui ne demandent qu'à être trompés?... elle croit voir celui qu'elle cherche : elle le voit, elle est vue : ses regards brûlants rencontrent ses regards. Ivre de joie, elle vole à lui, puis s'arrête incertaine; l'amour veut l'entraîner, la pudeur la retient; il s'élance les bras ouverts, elle veut fuir et ne peut le faire : cependant, elle parvient, non sans peine, à se cacher derrière un arbre, et c'est au milieu de cette douce inquiétude que se dissipe ce beau rêve. Oh! que n'est-il en son pouvoir de le rappeler!

Déja le soleil avait parcouru le tiers de son

cours, et la nuit régnait encore dans l'ame de Ré-zia; tant elle éprouvait de plaisir à prolonger ce doux songe. Fatmé, qu'un si long sommeil étonne, s'approche enfin de son lit doré, tire les rideaux de soie, et voit, avec surprise, une douce joie briller sur le visage de sa maîtresse. — Chère Fatmé, je l'ai revu, oui, je l'ai revu!.... Est-il possible? dit la nourrice, en jetant autour d'elle quelques regards inquiets. Que tu es simple! dit en riant la princesse; je croyais m'être assez clairement expliquée. Je l'ai vu en rêve, il est vrai; mais il est, j'en suis sûre, près de ces lieux: oui, mon cœur me dit qu'il n'est pas loin. Si tu m'aimes, ne cherche pas à me désabuser... — Je me tais... — Et qu'a donc mon espoir de si téméraire? Pourquoi refuserais-je de m'y livrer?... La nourrice soupire et garde le silence. Quel être surpasse l'amour en puissance? C'est lui qui me protége; il me sauvera sans doute; j'ignore comment, il est vrai. Tu te tais, tu soupires? ah! ma bonne nourrice, je n'entends que trop bien ton silence! tu n'espères rien en faveur de ma flamme? hélas! si je me livre à l'espérance, c'est qu'elle est mon unique consolation! L'heure fatale approche, j'entends déja le bruit de mes chaînes, et mon malheur est certain.

Un miracle, Fatmé, peut seul me sauver... sinon, voilà mon sauveur. En disant ces mots, elle tire avec feu, un poignard de son sein... C'est, dit-elle, à ce fer que je dois le courage qui m'anime; c'est lui qui m'élève au-dessus de moi-même! Armée de ce glaive, j'espère tout du destin... A cette vue, la nourrice recule, tremble, pâlit. Ah! si c'est là son seul espoir, Dieu tout-puissant, prends pitié de cette infortunée, s'écrie-t-elle. Puis pleurant, elle gémit, et la prend dans ses bras. La princesse, de sa main, lui ferme la bouche, et ensevelit le poignard dans son sein. Tu sais, dit-elle, que dans ce vaste univers, rien ne m'est plus odieux que ce prince des Druses. Puisse le poison le plus cruel couler dans mes veines avant que je tombe en sa puissance! Si mon amant ne vient pas pour lui ravir sa proie, quelle autre ressource me reste que ce poignard vengeur?

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'on entendit frapper à la porte secrète qui conduisait de l'appartement de Rézia dans celui de Fatmé. La nourrice y court, et revient bientôt haletante, le visage rayonnant et la voix altérée par la joie. Réjouissez-vous, princesse, s'écrie-t-elle, il est trouvé, le chevalier! A ces mots, Rézia, hors d'elle-même,

se précipite de son lit, dans un simple appareil, qui, tel qu'un léger nuage, voile à peine son beau sein, et sautant au cou de Fatmé: Il est trouvé! dit-elle: où? en quel lieu est-il? O mon rêve, tu ne m'as donc pas trompée! La nourrice, dans sa joie, songe à peine à jeter à la hâte une robe sur sa maîtresse à demi nue et tout occupée de son bonheur. La vieille est appelée: on lui demande le récit de son histoire: elle le commence dès l'arrivée du chevalier, sans négliger la moindre circonstance, sans omettre un mot, un trait échappé à son hôte... C'est lui! c'est lui! s'écrie Fatmé, c'est lui-même! tout s'accorde... On interroge de nouveau la vieille: on lui fait répéter jusqu'à trois et quatre fois sa narration. On l'oblige à le dépeindre encore: il faut qu'elle redise la longueur de ses blonds cheveux, la grandeur de ses beaux yeux bleus. On a toujours cent choses à lui demander, qui, dans la chaleur du récit, lui sont sans doute échappées.

Tandis qu'elle parle avec autant de volubilité que si vingt ans de moins chargeaient sa tête, l'édifice de la coiffure de Rézia s'élève sous les doigts de Fatmé. Des perles, plus brillantes que la rosée du matin, sont entrelacées avec ses cheveux noirs:

ses oreilles, son cou et sa ceinture, sont ornés de pierres précieuses dont l'œil soutient à peine l'éclat. Ainsi parut la fille du sultan, égale en beauté à l'astre du jour, au milieu des nymphes de sa suite, revêtues elles-mêmes de leurs plus riches ornements : elle est, pour tous les yeux, un objet d'amour et d'admiration, et cependant Rézia seule semble ignorer que près d'elle la clarté lumineuse des étoiles doit disparaître. Le feu qui pétille dans ses regards, cette inquiétude et ce desir secret qui agitent ses lèvres, ce pourpre qui, plus que jamais, colore ses joues, plongent toutes les jeunes filles dans l'étonnement. Est-ce là, se disent-elles, est-ce là cette fiancée rebelle qui, encore hier, frémissait d'horreur à l'approche de ce jour?

Cependant les visirs et les émirs, parés de leurs habits de fêtes, se rassemblent dans la plus belle salle du palais. Le festin royal est dressé : les portes d'or s'ouvrent au son des trompettes ; et, précédé d'une foule innombrables d'esclaves de tous les pays, on voit paraître le calife avec sa barbe grise. Il est suivi, en grande pompe, de son gendre futur, du prince des Druses, le visage encore un peu pâle. On voit bientôt s'ouvrir la porte d'ivoire du harem, et Rézia s'avance, plus

belle que les houris de Mahomet. Un voile, semblable à un nuage d'un gris argentin, tempère l'éclat éblouissant de sa figure angélique, et cependant, à son approche, une lumière céleste semble remplir aussitôt toute la salle. En contemplant de si touchants attraits, le cœur du prince s'élève et s'affaisse tour-à-tour : il cherche dans ses yeux ce qu'il brûle d'y voir; mais il n'y rencontre qu'un regard glacé. Cependant la vanité, cette éternelle trompeuse, persuade à cet insensé que la froideur de Rézia n'est qu'un jeu, qu'une feinte; il se dit à lui-même qu'une nuit suffit pour effacer des monceaux de neige. Sans nous arrêter à décrire comment, après la prière de l'iman, on se mit à table au bruit des timbales et des clairons, comment le calife fit placer sa fille à sa droite et son gendre à sa gauche, et mille autres choses, revenons, il en est temps, à notre paladin.

On se rappelle qu'échauffé par son impatience, par ses pressentiments, il avait passé la nuit sur son lit de paille aussi peu tranquillement qu'un matelot balancé sur la hune pendant la tempête. Cependant l'aurore paraît à peine, qu'une vapeur de pavots et de lis se répand sur les yeux

du guerrier : il s'assoupit, et déja le soleil est au milieu de son cours qu'il dort encore. Pendant son sommeil, Gérasme va se promener aux environs du palais pour en observer la position et préparer le plan de l'enlèvement. De son côté, la bonne vieille, auprès de son foyer, apprête le dîner, en murmurant un peu de ce que son hôte repose si long-temps. Puis elle se tapit derrière la porte, pour l'épier encore. Il venait de s'éveiller. Frais comme le Printemps, quand il se dispose à danser avec les Graces, le beau guerrier soulève à demi son corps. Quel objet frappe ses yeux ? Un caftan, tel qu'en portent les principaux émirs dans les fêtes solennelles. Étendu sur un siége, il offre à ses regards un fond brillant d'or, brodé en perles précieuses : auprès il voit un turban aussi blanc que la neige, une ceinture de diamants soutient un sabre si riche, que les regards en sont éblouis. Il trouve tout ce qui doit compléter sa parure : les bottines de cuir doré, et l'aigrette majestueuse qui doit s'élever sur sa coiffure. Le bon chevalier croit rêver encore. D'où lui vient un vêtement si magnifique ? La vieille demeure immobile d'étonnement. C'est un enchantement, s'écrie-t-elle, sinon j'en saurais

quelque chose! Gérasme voit, à n'en pouvoir douter, le nain dans cette aventure. Huon est de son avis; il pense que ce vêtement lui fraiera, au milieu des païens, un chemin jusqu'à la salle du festin. Il a bientôt endossé le costume d'un noble musulman. Mais que ferons-nous, dit l'hôtesse, de ce turban? nous faudra-t-il couper ces beaux cheveux blonds? — Non, pour le monde entier je n'y voudrais consentir! — Ne vous fâchez pas! il les renferme, et semblait fait pour vous.

Ce n'est pas la coutume des génies de faire les choses à demi. Un coursier, richement harnaché, se trouvait à la porte. Deux icoglans beaux, bien faits et vêtus d'étoffes d'argent, en tiennent les rênes d'or. Le chevalier s'élance, les pages courent légèrement devant lui, et le conduisent, par un chemin détourné et des prairies émaillées de fleurs, sur les bords de l'Euphrate, en face du palais du calife. Il a déja franchi la première cour, dans la seconde il met pied à terre et entre dans la troisième. Partout on le prend pour un convive du rang le plus élevé, partout la garde s'ouvre pour lui faire passage: il marche fièrement et s'avance vers la porte d'ébène. Douze maures de taille gigantesque, l'épée

5.

nue à la main, en défendent l'entrée à tous les profanes; mais à l'aspect majestueux du chevalier, ils baissent subitement la pointe de leurs glaives, et se prosternent du plus loin qu'ils le voient. Les battants s'ouvrent en gémissant sur leurs gonds; le héros les entend se refermer derrière lui, et son cœur bat avec violence. Une longue galerie, ornée de colonnes et bordée de jardins, le conduit encore à une porte d'airain doré; c'était celle d'un péristyle rempli d'esclaves de toutes les nations et de toutes les couleurs, infortunés toujours languissants quoiqu'à la source des plaisirs. Dès qu'un homme couvert des marques d'un émir s'offre à leurs regards caves, le sentiment de leur néant les leur fait baisser, ils croisent les mains sur la poitrine, à peine ont-ils la hardiesse de le regarder lorsqu'il s'est éloigné.

Déja retentit dans la salle du festin le son bruyant des tambours, des cymbales, des voix et des instruments. Déja la tête du sultan est appesantie par les vapeurs du vin, déja les convives épanchent plus librement leur joie. Rézia seule ne partage point l'ivresse qui brille dans les yeux de son époux; les siens étaient baissés; lorsque Huon entra avec une noble liberté. Il approche

de la table, et tous les regards étonnés sont bientôt dirigés vers lui. Rézia demeure tout entière à ses pensées; le calife lui-même, occupé en ce moment à vider une coupe, achève sans trouble son sacrifice. Le seul Babekan, qu'aucun bon génie n'avertit de sa chute prochaine, tourne sa tête orgueilleuse. Le héros reconnaît aussitôt l'homme qui, la veille, a eu la hardiesse d'outrager le Dieu des chrétiens; il est assis à la gauche du sultan, et semble offrir son cou au châtiment. Le riche sabre sort du fourreau avec la rapidité de la foudre, la tête du païen vole dans les airs, son sang s'élance en bouillonnant, et inonde la table et celui qui est assis à ses côtés.

Quand, dans la main de Persée, la redoutable tête de la Gorgone va, par son seul aspect, ôter la vie à la multitude en courroux, la colère et la soif du sang se déchaînent dans le sein des barbares; mais Persée secoue à peine cette tête ombragée de serpents, que le poignard s'arrête dans leurs mains sanguinaires. Ainsi la joie des convives est suspendue à la vue de cette action audacieuse. Semblables à des spectres, ils quittent tous à la fois leurs siéges, veulent s'armer de leurs glaives; mais engourdis par l'effroi, leurs bras ne

peuvent les tirer du fourreau. Une rage impuissante se peint dans les yeux immobiles du calife : il retombe sans parole sur ses coussins. Le tumulte, qui règne dans la salle, arrache la princesse à sa rêverie. Troublée, elle en cherche autour d'elle la cause. Ses regards se portent vers Huon. Oh ! que devint-il alors qu'il la vit ? C'est elle, s'écria-t-il, c'est elle ! ivre d'amour et de joie, l'acier sanglant échappe à ses mains, son turban roule sur le tapis, et ses cheveux, qui tombent en ondoyant sur ses épaules, le font reconnaître de Rézia. C'est lui, c'est lui ! — Elle n'en peut dire davantage, la pudeur étouffe sa voix dans sa bouche de rose. Oh ! combien son cœur lui battit pour la première fois, alors que plein d'une hardiesse amoureuse à la vue des convives, il s'élança vers elle, la prit dans ses bras, et osa cueillir un baiser sur ses lèvres vermeilles. Le visage de la princesse passe alternativement de la rougeur à la pâleur, l'amour et une colère enfantine se succèdent rapidement dans son ame.

Déja le héros l'avait embrassée deux fois. Mais où trouvera-t-il l'anneau nuptial ? Il en possède un ; celui que lui laissa son père. Il en prisait si

fort la vertu, que rien ne lui semblait l'égaler en valeur ; il le passe au doigt de la princesse, en disant : Je te consacre à ma chère épouse ; puis il dérobe, pour la troisième fois, un baiser sur cette bouche divine qui n'oppose plus qu'une faible résistance. A cette vue, le sultan irrité grince des dents, frappe du pied, il s'écrie : « Quoi ! vous souffrez que cet infidèle ose m'outrager ainsi ! saisissez-le : hésiter c'est me trahir : que son sang impur, répandu goutte à goutte, expie sa criminelle audace. » A ces mots, cent glaives brillent aux yeux de Huon. A peine, avant que la tempête l'assaille de tous côtés, a-t-il le temps de ramasser son sabre : d'un air menaçant il le balance dans les airs.

Cependant Rézia, inspirée par l'amour et alarmée pour son amant, l'enveloppe d'un de ses bras, de son sein lui fait un bouclier, de sa main droite saisit son glaive, et s'écrie d'une voix irritée : Retirez-vous, téméraires ! ce n'est qu'au travers de ce sein que vous arriverez jusqu'à lui. Le désespoir altère les traits de cette femme si belle et si tendre. « Présomptueux ! crie-t-elle aux émirs, n'approchez pas ! O mon père ! ménage ses jours ! Et toi, que le destin m'accorde pour époux, épar-

gne ceux de mon père, épargne mon sang, ma vie..... » Inutiles paroles ! la colère et les menaces du sultan l'emportent ; les païens s'avancent ; le chevalier fait en vain briller son glaive : les accents douloureux de Rézia déchirent son cœur ; elle le retient encore : c'en est fait de lui s'il n'a recours à son cor. Il l'approche de ses lèvres, et de ses flancs tortueux tire des sons doux et harmonieux. Tout-à-coup les épées s'abaissent ; les émirs sont frappés d'un vertige ; ils se prennent par la main et dansent en rond : les cris joyeux de HUSSA retentissent dans la salle : jeunes et vieux, tout est contraint de danser ; la vertu du cor ne leur laisse pas de choix. Interdite à la vue de ce prodige, la seule Rézia reste paisible auprès de Huon : le trouble et la joie se peignent à la fois sur son visage.

Cependant, tout le divan s'agite ; les vieux bachas battent la mesure : l'âge, les dignités, rien n'exempte de cette frénésie. On voit danser l'iman avec le jeune icoglan. Le sultan lui-même ne peut y résister ; et, prenant par la barbe son grand visir, il le force à maintes gambades. Cette insatiable gaîté se répand bientôt dans les salles voisines ; elle gagne d'abord les eunuques, ensuite

les femmes, et puis enfin la garde. Dans ce tumulte magique, le harem recouvre sa liberté. Les bostangis eux-mêmes, encore couverts de leurs tabliers bigarrés de diverses couleurs, se mêlent avec les jeunes nymphes. Rézia, immobile, en croit à peine ses yeux, à peine elle respire. « Quel prodige ! dit-elle, et il arrive dans le moment où seul il pouvait nous sauver ! » Princesse, répond le héros, un bon génie nous protège. Cependant son fidèle Gérasme, suivi de Fatmé, s'avance vers eux, au travers de la troupe dansante. Venez, mon cher maître, dit-il; il n'est pas temps de jouir de ce spectacle. Les chevaux sont prêts, le divan extravague, les portes sont ouvertes et sans gardes, que tardons-nous ? J'ai rencontré, dans mon chemin, Fatmé; elle a tout préparé pour la fuite. Sois tranquille, répond le guerrier; le moment n'est pas venu. Je veux auparavant mettre fin à l'entreprise la plus difficile. A ces mots, Rézia pâlit. Ses yeux inquiets semblent dire : Pourquoi différer quand nous touchons à notre perte ? hâtons-nous ! fuyons avec la rapidité des vents, avant que le vertige qui enchaîne les sens de nos ennemis se dissipe. Mais Huon, inflexible, se contente de jeter sur elle des regards pleins d'a-

mour, et de presser vivement sa main contre son cœur.

Cependant la vertu du cor s'affaiblit par degrés; la tête tourne aux danseurs, leurs jambes fléchissent, et déja dans leurs poitrines épuisées s'amasse un sang épais et noir. Ce plaisir involontaire était pour eux un supplice. Le calife, baigné de sueur, chancelle et tombe sur son ottomane. Chaque instant voit tomber un danseur exténué sur les coussins rebondis qui bordent les parois de la salle. Les émirs, les esclaves sont renversés pêle-mêle près des beautés du sérail: le hasard seul en décide; le même sopha reçoit à la fois et la favorite et le valet d'écurie.

Sire Huon, profitant du silence qui règne dans toute la salle, confie sa princesse au fidèle Gérasme, le place près de la porte, lui recommande la vigilance, et lui donne à tout événement le cor d'ivoire. Puis il s'approche du trône de coussins où repose le calife abattu. La surprise, aux ailes étendues et respirant à peine, plane sur tous les assistants plongés dans un profond silence. Ils s'efforcent d'ouvrir leurs yeux appesantis par le sommeil pour considérer cet étranger qui, après son action téméraire, s'avance lentement vers le

calife, les mains désarmées et d'un air suppliant.

Le chevalier fléchit un genou devant le monarque, et lui adresse ces paroles d'une voix douce, mais avec le regard assuré d'un héros. « L'empereur Charles, dont je suis le vassal, salue le souverain de l'Orient; il te demande..... Pardonne! il m'en coûte de te le dire; mais ma bouche, ainsi que mon bras, est aux ordres de mon prince.... Il te demande quatre de tes dents et une poignée de ta barbe argentée. »

Il se tait et attend tranquillement la réponse du sultan. Mais où trouver des expressions assez énergiques pour peindre la fureur du vieillard, l'air farouche dont ses traits s'animèrent, ses yeux hagards, ses veines enflées par la colère et l'impétuosité avec laquelle il se précipita de son trône? Il promène ses regards autour de lui; il veut parler; il veut maudire, et la rage transforme en écume chacune de ses paroles sur ses lèvres livides. « Esclaves, dit-il enfin, levez-vous : qu'on arrache le cœur à ce monstre! qu'on coupe ses membres les uns après les autres! qu'on fasse couler goutte à goutte son sang infâme! que son corps soit jeté dans les flammes et ses cendres dispersées par les vents! Et son empereur Charles, que Dieu con-

fonde ! oser me faire une pareille demande ! à moi ! dans mon palais ! Quel est ce Charles qui m'outrage ? que ne vient-il lui-même, s'il soupire tant après ma barbe et mes dents ? que ne vient-il en personne me les arracher ? » Il faut que cet homme ait perdu le sens, ajoute un vieux kan ; ce ne doit être qu'à la tête de trois cent mille hommes qu'on hasarde une pareille demande.

« Calife de Bagdad, s'écrie le chevalier d'un ton noble et fier, impose le silence, et daigne m'écouter. Il me tarde de m'acquitter de ma parole envers Charles : les ordres du destin sont sévères sans doute ; mais quelle est, sur la terre, la puissance capable de se soustraire à sa volonté souveraine ! Sachons obéir à ses commandements, et souffrir les maux auxquels il nous condamne. Seigneur, je ne suis qu'un mortel comme toi ; mais, malgré ta garde, je saurai tenir ma promesse au péril de ma vie. Toutefois l'honneur me permet encore de te faire une offre : renonce à Mahomet, fais arborer dans Babylone la croix, ce noble symbole des chrétiens ; adopte leur croyance, la seule véritable, et tu auras fait plus que Charles n'exige. Je te tiens quitte du reste, et ma tête tombera avant que qui que ce soit ose

te le proposer. Tu le vois; je suis jeune et je suis seul; mais ce qui vient de se passer doit t'avoir appris que j'ai pour protecteur un être plus puissant que tes nombreux bataillons. Crois-moi, si tu es sage, tu suivras mes avis. »

Tandis que ce jeune héros, égal en force et en beauté au messager des dieux, dédaigne les lances menaçantes dont il est entouré, qu'il affronte les dangers avec tant d'audace et parle d'un ton si mâle, Rézia, dont l'amour et l'admiration colorent les joues, penche tendrement vers lui son beau cou, et attend, en frémissant, l'issue de tant de prodiges.

Sire Huon avait à peine achevé de parler, que le vieux sultan pousse des cris de rage : son esprit est entièrement aliéné. Dans leur zèle insensé, les païens s'élancent de leurs sièges; armés de lances et de poignards, ils se précipitent avec fureur et menaces sur l'ennemi de Mahomet; mais avant qu'ils aient pu l'atteindre, le chevalier arrache une massue des mains de l'un des janissaires. Il frappe tout ce qui l'entoure, et, sans cesser de combattre, gagne insensiblement un des murs de la salle. Un grand plat d'or qu'il enlève de dessus la table, lui tient lieu de bouclier. Déja

le plancher est couvert d'une foule de païens luttant contre la mort. Le bon Gérasme, chargé de veiller sur la princesse, croit voir son ancien maître dans la mêlée : plein de joie, il rassasie ses regards de ce spectacle qui l'enchante; mais tiré bientôt de cette agréable erreur par un cri de Rézia, il voit la fureur des infidèles et le danger du héros. Aussitôt il s'arme du cor et souffle avec tant de force, qu'on le dirait chargé de la résurrection des morts.

A ces accents terribles, tout le palais semble prêt à se briser en éclats. La nuit la plus effroyable succède au jour : on entrevoit dans l'ombre des spectres qui passent avec la rapidité de l'éclair; un tonnerre continu ébranle les fondements de l'édifice; la terreur s'empare des païens; ils chancellent; ils perdent et la vue et l'ouïe; les lances, les épées échappent de leurs mains engourdies; ils s'assemblent par groupes et restent immobiles. Le sultan, étourdi par tant de prodiges, paraît lutter avec la mort. Son bras est sans force, et sa poitrine oppressée; son pouls est languissant et bientôt cesse de battre.

Soudain l'orage s'apaise; un doux parfum se répand dans la salle, et, sur un nuage, l'on voit

paraître Obéron. A son aspect, Rézia pousse un cri de frayeur et de joie : une crainte involontaire et une timide confiance agitent également ses esprits. Les bras croisés sur son sein et la figure animée, elle se tient auprès du jeune homme auquel elle a donné son cœur; et malgré le doux sentiment de son innocence, elle ose à peine lever les yeux sur son sauveur.

« C'en est assez, chevalier, dit le génie; tu as « acquitté ta parole, et je suis content de toi. « Cette beauté doit être ta récompense; mais « avant de quitter ces lieux, que Rézia songe au « parti qu'elle doit prendre; qu'abusée par ses « yeux, elle ne s'expose pas à un tardif et vain « repentir, ni aux regrets qu'entraîne souvent un « choix précipité. Le destin la laisse libre de de« meurer ou de partir. Renoncer à tant de ma« gnificence, abandonner et la cour et le trône « pour lequel elle était née, s'embarquer avec un « homme sur cette vaste mer du monde, sans « savoir quel sera le terme et l'issue du voyage, « vivre pour lui seul, souffrir avec lui les caprices « de la fortune, en supporter les coups.... Ah ! « souvent ces coups partent de la main la plus « chère !.... Avant de braver ces dangers, il doit

« être permis, sans doute, de consulter son cœur. « Rézia, il en est temps encore, si ces hasards « t'effraient, tu peux tromper les vœux de l'a- « mour. Ils ne font que sommeiller, ces hommes « que tu crois enveloppés des ombres de la mort, « un coup de ma baguette suffit pour les rendre « à la vie. Le sultan te pardonnera sans peine le « passé, quelque amer qu'il soit pour lui, et Rézia « se verra de nouveau l'idole de l'Orient. » Ainsi parla le beau nain. Huon, plus pâle que la mort, attend l'arrêt dont le menace Obéron, le cruel Oberon! Trop généreux ou trop fier peut-être pour chercher à séduire par de tendres discours un cœur incertain; plongé dans un chagrin profond qu'il contient à peine, il tient ses yeux fixés sur la terre, et ne permet pas à un seul de ses regards de plaider en sa faveur. Mais Rézia brûle d'un feu que rend plus vif encore le baiser qu'Huon imprima sur ses lèvres. Oh! que ce qu'elle doit quitter lui semble peu de chose! Tout ce qu'elle aime au monde, elle va le posséder en possédant Huon! Elle cache dans ses bras, qu'elle baigne de ses larmes, son visage coloré par l'amour et la pudeur. Tandis que son cœur, vivement ému par la tendresse et le ravissement, cherche à se pres-

ser contre le cœur de son amant, Obéron agite doucement sur eux sa baguette de lis, comme s'il voulait bénir l'union de leurs ames; et une larme qu'il laisse échapper roule sur leurs fronts. « Couple chéri, dit-il, volez sur les ailes de l'a-« mour; mon char vous attend : allez, il vous aura « transporté sur les rives d'Ascalon, avant que la « nuit ait développé ses ombres. »

A peine il a prononcé ces mots, qu'il disparaît. La belle fiancée de Huon semble s'arracher à un rêve flatteur : elle respire avidement le doux parfum qu'il laisse après lui; puis jetant un regard craintif sur son père, qui paraît plongé dans le sommeil de la mort, elle soupire; une douleur cruelle se mêle à la félicité dont son cœur est rempli. Elle s'enveloppe de son voile. Le chevalier, éclairé par l'amour, a vu les larmes qui obscurcissent les beaux yeux de Rézia, et deviné le trouble qui l'agite; il l'entraîne hors de la salle avec une douce violence. « Partons, dit-il, avant que la « nuit nous surprenne, et que le temps ait éveillé « les vengeances que notre protecteur tient encore « enchaînées. Quittons ces lieux avant qu'un nou-« vel ennemi, peut-être, ne mette obstacle à notre « fuite. Chère Rézia! n'en doutez pas, dès que

« nous serons hors d'atteinte, notre bienfaiteur jet-« tera un regard de compassion sur ces êtres as-« soupis. » Il dit, et l'emporte dans ses bras le long des degrés de marbre qui conduisent au char qu'Obéron a préparé pour eux. Jamais mortel n'a porté un plus doux fardeau! Un silence effrayant règne dans tout le palais; c'est celui des tombeaux. Les gardes, couchés çà et là tels que des cadavres, sont ensevelis dans un profond sommeil. Rien ne s'oppose à la fuite des amants. Mais la princesse ne veut pas se confier seule au chevalier, et sa nourrice monte à la hâte dans le char avec Gérasme. Jugez de l'effroi de Fatmé quand elle se sentit transportée dans les airs. Elle ose à peine respirer; elle ne peut comprendre comment ce char, si pesamment chargé, peut s'élever et se soutenir sur ce vaste élément, et rouler sur les nuages aussi facilement qu'un esquif léger vogue sur la surface de l'onde. Mais quand la nuit vint, la peur enfin l'emporta sur la honte, et Fatmé embrasse étroitement Gérasme. Sans doute le bonhomme s'y prêtait de bonne grace; en pareil cas le cœur se met volontiers de la partie : mais il faut dire, à l'honneur de ce brave vieillard, qu'il sut maintenir dans toute sa pureté la flamme qui l'animait.

Il n'en était pas ainsi du jeune couple que l'amour semblait conduire avec les cygnes de sa mère. Que leur char enchanté traverse des routes frayées, qu'il roule ou qu'il nage, que sa course soit lente ou rapide, qu'il soit conduit par le sommet des monts ou par les airs, qu'il mette ou non leurs jours en danger, n'importe; rien ne saurait le distraire. Ils gardent un silence involontaire; mais ils ne se lassent pas de se regarder; ils pressent leurs mains brûlantes contre leurs cœurs ivres d'amour, et dès que le ciel et la terre ont disparu à leurs yeux, les seuls qui soient encore ouverts dans la nature, ils se disent alors: « Ce n'était donc pas un songe? « Non, s'écrient-ils ensemble, ce n'était pas une « vaine illusion! celle qui se montra à moi dans « le sommeil, c'était Rézia elle-même... c'était « Huon! Un Dieu l'a permis sans doute! Tu es à « moi!... qui eût osé l'espérer! réunis si miraculeusement! Jamais, non, jamais nous ne nous « séparerons! » Ils se regardent de nouveau, et pressent encore leurs mains contre leurs cœurs et sur leurs lèvres. En vain la nuit étend sur toute la nature ses ailes chargées de vapeurs; les regards perçants de l'amour savent pénétrer au travers de son obscurité. Leurs yeux brillent d'une lumière

céleste. Pour ces amants il n'est point de nuit : c'est l'Élysée ; c'est le ciel éclatant qui les environne. Cette douce ivresse les plonge insensiblement dans un sommeil enchanté. Leurs paupières succombent, leurs sens se taisent, leurs ames semblent s'être affranchies de leurs corps : elles n'éprouvent qu'une sensation ; mais qu'elle est vaste ! combien ses bornes sont reculées !

CHANT V.

L'Aurore commençait à peine à chasser les ombres de la nuit, et à écarter les nuages des portes de l'orient, lorsque le char attelé de cygnes s'arrêta non loin des bords que baigne la mer d'Ascalon, sous un abri de hauts palmiers. Une légère secousse éveille nos deux couples, il arrache l'un des bras du sommeil, et l'autre de ceux de l'amour.

En voyant, pour la première fois, cette mer sans bornes, éclairée par les premiers rayons du soleil, une terreur mêlée de plaisir fit trembler la fille du sultan. Ses regards surpris parcourent rapidement cette vaste étendue. Une terreur subite s'empare d'elle, alors qu'elle se compare à cette immensité. Ses yeux se couvrent d'un voile épais: où suis-je? s'écrie-t-elle; mais Huon, placé près du char, lui tend les bras et la soutient; il a bientôt

rappelé ses esprits troublés. Bannis toute crainte, lui dit-il, je suis près de toi. Il presse de ses lèvres brûlantes d'amour et de désir son sein que soulèvent de légers soupirs. C'est avec un charme et une félicité inexprimable qu'elle se sent enveloppée par tout ce qu'elle aime. Elle s'abandonne à son amant; de ses bras arrondis elle entoure son corps; le jeune lierre n'est pas plus fortement attaché au tronc qui le soutient. Le guerrier transporte ce doux fardeau sous l'ombrage des palmiers et le pose sur la mousse légère: assis à ses côtés, il préfère ce trône à celui du sultan.

Le bon vieillard et Fatmé accompagnent cet aimable couple, qu'ils ne veulent abandonner qu'à leur dernier soupir. Ils étaient à peine placés l'un auprès de son maître et l'autre aux pieds de sa maîtresse, que le beau nain parut tout-à-coup dans les airs. Au travers d'une douce mélancolie on distingue dans ses regards la bienfaisante amitié. Il tenait dans sa main une petite cassette ornée de pierres resplendissantes. « Ami Huon, dit le gé- « nie, prends ceci de ma main. En le recevant, « Charles verra que tu as exécuté fidèlement ses « ordres, quoiqu'il n'ait pas expressément exigé « ce témoignage. »

Cette cassette renfermait les dents et la moustache du calife. Durant sa léthargie, un esclave invisible d'Obéron s'était mis vite à l'ouvrage, il avait, en un moment, terminé cette affaire; mais il faut l'avouer, il n'était pas trop convenable d'en faire le don en présence de Rézia. « Partez sans « plus tarder, reprit le nain, ne laissez pas au ca- « life le temps de vous poursuivre. Non loin d'ici « vous trouverez un vaisseau qui vous conduira en « moins de sept jours à Lépante : un autre navire « est préparé pour vous transporter à Salerne; de « là vous vous rendrez à Rome avec la prompti- « tude que donnent et l'amour et le désir. Pour « toi, Huon, n'oublie pas mes avis; qu'ils soient « profondément gravés dans ton ame; vivez comme « frère et sœur, jusqu'à ce que le saint pape Syl- « vestre ait consacré vos nœuds en présence de « l'Éternel. Gardez-vous de jouir avant ce temps « d'un plaisir bien doux, sans doute.... Sachez « qu'au moment où vous le tenteriez, Obéron se- « rait séparé de vous pour toujours. »

Il dit et soupire; un chagrin morne se peint dans ses yeux. Il fait approcher les amants, les embrasse; et, tandis que leurs regards sont fixés dans les airs, il disparaît comme une image fan-

tastique. Cependant, l'éclat du jour s'obscurcit, les vents font entendre leurs tristes sifflements au travers des palmiers : la mer et les campagnes, plongées dans un silence effrayant, semblent se résoudre en une vapeur sombre. Une douleur extraordinaire, une crainte inconnue, oppressent le couple chéri ; ils se regardent, la pâleur règne sur leurs visages, la parole expire sur leurs lèvres entr'ouvertes ; ils veulent enlacer leurs bras, un frisson secret les retient. Mais bientôt les nuages se dissipent, les rayons du soleil reparaissent, la nature reprend son aspect riant ; le courage et la joie rentrent dans le cœur des amants. Ils se rendent en hâte au vaisseau ; et, graces aux bontés de leur divin protecteur, ils le trouvent pourvu de tout, et prêt au départ. Un vent favorable enfle les voiles, on lève l'ancre, les matelots poussent des cris de joie. Le navire fend l'onde azurée avec la rapidité d'un oiseau. L'air est pur et serein, et la mer unie comme un lac. Semblable au cygne orgueilleux, le vaisseau vogue majestueusement, et sillonne à peine les flots. Tous ces enfants de l'Océan s'écrient que jamais homme ne fit un pareil voyage. Le chevalier et sa maîtresse restent des heures entières sur le tillac. Après avoir

promené leurs regards sur cette plaine liquide jusqu'aux lieux où l'azur des eaux se confond avec celui du ciel, Huon parle de son pays, de sa beauté, du bonheur de ses habitants; il dit que d'un pôle à l'autre le soleil n'est nulle part aussi bienfaisant que sur les bords riants de la Garonne; son vieux vassal ajoute à ces louanges, car son cœur tressaille toutes les fois qu'il entend parler de sa chère Gascogne. La belle Rézia, immobile, écoute ces discours quelquefois inintelligibles pour elle; mais ce qui ne peut lui échapper, ce qu'elle comprend aisément, quelque nouveau qu'il soit pour elle, c'est le langage des yeux de Huon. Une douce pression de sa main brûlante, un soupir qui lui échappe, un tendre baiser qu'il ravit sur ses joues de roses, un regard surtout qu'humectent les pleurs de l'amour, rien n'est plus propre à attendrir et à convaincre. Souvent, pour éviter les témoins, ils se glissent furtivement dans leur réduit; là ils s'appuient sur la fenêtre, ou cherchent le repos sur un sopha. Jamais, pourtant, ils ne sont entièrement seuls, Fatmé est toujours près d'eux; Huon lui en a imposé la loi. Ces mots terribles du sévère génie, *Gardez-vous de céder à vos désirs!* retentissent

sans cesse à son oreille. *Songez que je serais forcé de vous abandonner pour toujours* ! quel fut le dessein d'Obéron en les prononçant? Une douleur profonde était peinte dans ses yeux qui, de moment en moment, devenaient plus graves et plus nébuleux : ils étaient même baignés de larmes, et sa figure avait perdu son éclat accoutumé.

Ce souvenir remplit de pressentiments l'ame du bon chevalier. Il se défie de lui-même; il craint qu'Obéron ne condamne les plus innocents badinages de l'amour. Cependant sa flamme concentrée le dévore toujours de plus en plus; l'air qu'il respire est un air enchanté, puisque Rézia le partage; elle y mêle son souffle; son image chérie se peint sur tous les objets où s'arrêtent ses regards. Elle-même s'offre à lui dans tout son éclat, à l'aurore, au crépuscule, à la douce clarté de la lune. Hélas! est-il une position dans laquelle sa taille de nymphe ne ravisse ses sens? Le voile qui la cache à des yeux étrangers se découvre dans la solitude, et permet à l'œil timidement hardi d'errer, comme l'abeille, sur son cou et sur son sein. Huon sent le doux péril qu'il court; il s'écrie souvent : O ma bien-aimée! s'il me faut résister jusqu'à Rome à tant d'appas, en-

veloppe-toi du moins de sept voiles, cache chacun de tes attraits sous mille plis divers, laisse tomber sur ces bras d'ivoire ces larges manches jusqu'à l'extrémité de tes doigts; ou plutôt, Obéron, toi qui te dis mon ami, transforme mon cœur, jusqu'au terme de mon voyage, en une pierre insensible.

Dans cette lutte pénible, le chevalier avait formé la ferme résolution de remporter la victoire, mais ses forces étaient sur le point de l'abandonner. Cependant ce combat lui semble digne de son courage; il est déja grand, il est déja beau de le tenter : que serait-ce donc s'il s'en tirait avec gloire? Mais comment résister à un ennemi qui, dans l'assaut même qu'on lui livre, trouve sans cesse de nouvelles forces? N'est-ce pas déja s'avouer vaincu que de se livrer en silence au sentiment que l'on éprouve près de la beauté qu'on aime?

Sire Huon se rappelle heureusement ses devoirs; il sait que les lois de la chevalerie l'obligent à s'occuper de l'instruction de la fille du sultan. Hélas! cette pauvre princesse était encore païenne; elle croyait à Mahomet, sans trop savoir pourquoi. Pressé de l'arracher à cette fa-

tale erreur, le paladin se hâte de lui faire part de son peu de christianisme. Son zèle égalait celui d'un martyr : ferme dans sa foi, mais faible dans sa science, la théologie n'était nullement son fort. Il savait son *Pater* et son *Credo* sans la glose, c'était là toute l'étendue de son savoir, mais le désir ardent qu'il a de convertir sa maîtresse lui tient lieu de lumières. Sire Huon, ennemi par état des disputes de mots, traite cette besogne comme une aventure, et ce qu'il croit, il jure hautement qu'il le prouvera l'épée à la main, sur terre et sur mer, à tout le monde païen. Que la vérité a de force dans la bouche d'un amant! le cœur l'écoute avec joie et dans le silence de la curiosité. L'amour est facile à persuader; un regard, un baiser, pour lui sont des articles de foi. Rézia, sans se perdre dans de vaines questions, croit ce que croit son amant, et bientôt fait, avec grace, le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine. Notre héros, dans sa simplicité, pense qu'il ne faut pas différer à lui administrer l'eau sainte du baptême; elle-même le désire avec ardeur, et c'en est assez pour que son amant s'irrite contre le moindre obstacle. Un jeune passager, de l'ordre de Saint Bazile, grand ennemi des païens, con-

sentit aisément à leur prêter son ministère, moyennant la rétribution d'usage en pareil cas.

Rézia qui, depuis sa conversion, prit le nom d'Amanda, acquit par ce changement, non-seulement le paradis, mais sa beauté parut encore en prendre un nouvel éclat. Quant à Huon, dès ce moment, son bon génie l'abandonna visiblement. Dans sa joie tumultueuse, il ne cessait de serrer sa maîtresse contre son cœur et d'appeler le baiser sur ses lèvres. Vainement son fidèle écuyer l'avertit par des signes; vainement Fatmé les sépare: dans son transport, le paladin oublie le nain, ses avis, et le danger. Rézia même, depuis qu'elle a quitté ce nom, se croit dégagée des liens de la contrainte; elle n'est plus Rézia; elle peut oublier son rang, la cour, sa patrie; en un mot, tout ce qui n'est pas Amanda. Les ressouvenirs qui parfois pesaient sur son cœur, la quittent en prenant ce nouveau nom. Elle est tout-à-fait recréée pour Huon; pour lui elle a sacrifié tout ce qu'elle était; et, par amour pour lui, elle sacrifierait l'univers entier; car dans ses bras elle sent qu'elle n'a rien perdu. Amanda s'est donnée; Amanda ne peut plus vivre que pour l'amour et par l'amour: c'est désormais

le seul bien qu'elle puisse recevoir, le seul bien qu'elle puisse donner.

En voyant ce couple amoureux si bien d'accord, le brave Gérasme s'épouvante; il démêle, dans leurs regards, je ne sais quel désir de cueillir le fruit défendu : il voit qu'un témoin leur devient importun; car dès qu'il détourne la tête, ils s'embrassent avec une vivacité, une ardeur inexprimable, et rougissent quand ses regards se reportent sur eux. Il se retrace sa propre jeunesse; et, dans ce miroir fidèle, il ne voit que trop bien ce qu'ils ne sont plus eux-mêmes en état de voir. Il voit que la jeunesse, privée d'expérience, ressemble à l'insecte ailé qui s'approche imprudemment de la flamme: son éclat le séduit, sa chaleur lui semble douce. Trompé par sa propre innocence, il voltige sans crainte, se rapproche sans cesse, et tout-à-coup, hélas! il y brûle ses ailes....

Le fidèle vieillard se concerte en secret avec Fatmé sur les moyens de contenir, au moins jusqu'à Rome, l'ardeur du chevalier. Il ne veut rien négliger pour les distraire de leur amour. Son imagination lui fournit divers expédients qu'il adopte, qu'il rejette aussitôt. Enfin, il leur pro-

pose d'abréger les ennuis de la traversée, par le récit d'un conte. Il l'avait appris d'un calender de Bassora, dans un voyage qu'il fit chez les peuples de l'Orient, après la mort de son maître, long-temps avant qu'il eût quitté cette mer orageuse du monde. Gérasme, frappé de l'analogie de cette légende avec la situation du jeune chevalier, se hâta de commencer en ces termes :

« Sur les rives du Tessin vivait jadis un gentilhomme assez jeune en sagesse, et cependant « sa barbe et ses cheveux étaient tout-à-fait gris. « La goutte et la paralysie, fruits amers et tardifs « de plaisirs trop souvent répétés, le visitaient « fréquemment ; homme de cour d'ailleurs, galant, bien appris, et renommé par son expé- « rience à la guerre. Heureux célibataire et fidèle « poursuivant d'amour, il se livra long-temps à « ses désirs coupables ; et trottant par monts et « par vaux, il épiait sans cesse les occasions de « s'introduire chez la femme de son voisin. Las « enfin de cette vie vagabonde, il lui prit fantaisie de soumettre sa tête branlante au joug d'un « saint hymen. En homme de goût et de sens rassis, il cherche une compagne faite tout exprès « pour son lit et pour sa table, dont l'humeur

« soit tour-à-tour enjouée et sérieuse. Il la lui faut « pieuse, modeste et novice; sa sûreté en dépend. « De plus, chaste comme Diane, ennemie des vai- « nes frivolités, et jeune surtout. Quant à l'exté- « rieur, il exige qu'elle ait les cheveux et les yeux « noirs comme l'ébène, des joues de roses, un « sein et des bras parfaitement arrondis.

« Des trente-trois qualités dont une belle, dit- « on, doit être pourvue, à peine eût-il permis « qu'une seule manquât à sa femme. Il lui faut au « moins des yeux qui lancent des regards de feu « au travers d'un nuage humide et léger, une main « douce et blanche, des lèvres qui invitent le « plaisir à voler au-devant d'elles, une taille et « des formes qui présentent à la vue les contours « les plus délicats, et offrent sous la main qui les « presse une douce résistance.

« En faisant une si belle acquisition, le bon vieux « sire n'avait oublié qu'une seule chose, c'était les « soixante-cinq ans qui couvraient de neige presque « toute sa tête. Il mit à la vérité, par un pressen- « timent secret, comme condition expresse à son « mariage, que son épouse ne serait animée, vive, « agaçante que pour lui seul, et qu'elle serait de « glace pour les autres. Mais qui pourra consen-

« tir à signer semblable clause? Ce sera Rosette.
« Élevée aux champs, sa beauté, ainsi que la vio-
« lette, venait d'éclore à l'ombre. Vive et légère,
« elle ne vit dans son époux, ou son maître fu-
« tur, que l'homme qui allait la faire grande dame,
« lui donner de riches habits et mille de ces ba-
« gatelles qui ont tant de prix aux yeux des en-
« fants. Rien de plus encore n'avait occupé son
« jeune cœur. On célébra les noces avec pompe.
« Le noble époux, un peu roide et pesant, s'a-
« vance, d'un air de fête, pour prendre la main
« de Rosette, et commence à soupçonner que son
« baptistaire a menti de quelque vingt ans au
« moins. Des milliers de curieux se portent aux
« avenues de l'église, et le long de la haie qu'ils
« forment, on entend ces mots, prononcés à voix
« basse: Oh! le beau couple! ils se ressemblent
« comme janvier et mai!

« Le vieux Gangolfe était, suivant l'usage en
« pareil cas, fier de l'innocence de Rosette. Le
« lendemain, il se pavanait et marchait d'un pas
« bardi; c'était la dernière lueur d'une lampe
« qui s'éteint. Les maux qui d'ordinaire s'associent
« aux amours surannées vinrent en foule s'établir
« chez lui. Plus la beauté de Rosette devenait tou-

« chante, et plus son vieil époux s'affaiblissait. Ce-
« pendant, il redouble de soins, et, pour lui
« prouver sa tendresse, il a recours à d'autres
« moyens. Tout ce qui peut flatter ses goûts, de
« riches vêtements, de superbes dentelles, les bi-
« joux les plus beaux lui sont prodigués chaque
« jour. Le prix ne l'arrête pas: ils plaisent à Ro-
« sette, c'est assez. Pour tout remercîment, il ne
« demande qu'un baiser; en un mot, il joue le
« rôle d'un vieux mari. De son côté, la jeune Ro-
« sette contente de son sort, ne néglige rien pour
« satisfaire le vieillard à sa manière. Elle s'assied
« sur lui dès qu'il le désire, se laisse bercer sur
« ses genoux, lui permet de folâtrer tant qu'il
« peut, se prête, avec complaisance, à ses vaines
« caresses; et si le sommeil vient à le surprendre,
« elle souffre que sa tête appesantie par l'âge re-
« pose sur son sein.

« Ils vécurent ainsi plusieurs années dans l'u-
« nion la plus parfaite, chastes et fidèles comme de
« douces colombes; Rosette constante, et son Gan-
« golfe, plein de confiance. Charmé de son inno-
« cente gaieté, le vieillard oubliait sa goutte et sa
« sciatique; et si, dans le fond de son cœur, cette
« aimable beauté s'affligeait du grand âge de son

« époux, ce n'était pas pour elle, c'était uniquement pour lui. Mais, hélas! une triste infirmité « vint aussi fondre sur la tête grise de Gangolfe, « le doux sens de la vue lui fut ravi pour toujours. « Il ne pourra plus se mirer dans les yeux de Rosette; jamais il ne reverra ce visage charmant « dont un peintre aurait volontiers dérobé les « traits pour embellir les anges et les madones. « Ce pauvre aveugle! que ferait-il, s'il n'avait Rosette? si jour et nuit, attachée à ses côtés, elle « ne s'était fait un devoir facile de lui prêter et « son bras et ses yeux, de lui faire la lecture, d'écrire sous sa dictée, de prévenir ses moindres désirs, de frotter de sa main douce et légère, quand « la goutte le tourmentait, ses genoux et ses pieds? « Rosette, toujours complaisante, toujours attentive, remplit, sans efforts, les devoirs de son « état, et sans murmurer ses fonctions pénibles. « Elle veille sans cesse à ce que son vieillard n'ait « aucun sujet de plainte; et cependant son cœur « est parfois, mais en secret, soulevé par la violence de sa toux. Malgré tant de généreux soins, « le malheur voulut que le plus fâcheux de tous « les caprices vint s'emparer de son Gangolfe « dans son fauteuil de podagre.

« L'ennemi le plus cruel qui s'échappe des en-
« fers pour venir se jouer des mortels infortunés
« s'insinua dans son esprit et y jeta la désolation.
« Vieux, faible, aveugle, comment peut-il se dis-
« simuler que Rosette, bien qu'elle ressemble à
« un ange, n'est cependant qu'une femme? Man-
« quera-t-elle de séducteurs? le monde est peu-
« plé d'yeux toujours ouverts; et les siens, hélas!
« qui, seuls, peuvent éclairer sa conduite, sont
« fermés pour jamais! Si jeune! si belle! et for-
« mée d'éléments inflammables, qui pourra la voir
« et ne pas brûler d'amour? Vit-on jamais un
« teint plus brillant, des yeux plus vifs, des bras
« plus blancs et plus gracieux? Elle est vertueuse,
« il est vrai, elle fuira sans doute; mais si, dans
« sa fuite, elle vient à glisser, sera-ce un prodige?
« Le terrain sur lequel elle marche est un acier
« poli, et celle, hélas! qui tombe une fois, tombe
« pour ne plus se relever; ses vertus mêmes, ses
« manières douces et prévenantes, son caractère
« enjoué, toujours bon, toujours égal, et qui,
« jusqu'alors, la lui avaient rendue si chère, cette
« aimable pudeur avec laquelle elle l'embrassait,
« ces attraits enchanteurs qui se retracent à son
« imagination, ne font qu'accroître ses soupçons,

« et déchirer de plus en plus son cœur déja
« blessé.

« L'esclavage dans lequel, dès ce moment, lan-
« guit cette jeune beauté devient intolérable : sans
« cesse attachée auprès de son époux infirme, elle
« n'ose le quitter ni le jour ni la nuit. Le moindre
« mot prononcé à voix basse excite en lui la dé-
« fiance ou l'effroi ; et durant la nuit entière,
« ses débiles mains se promènent de tous côtés,
« tant il craint qu'elle ne lui échappe. Cette con-
« duite, qu'il appelle de l'amour, offense la douce
« Rosette; elle voit trop bien le mal qui le tour-
« mente, et au lieu d'exhaler d'inutiles plaintes,
« elle médite sur son sort. Vivre auprès d'un sep-
« tuagénaire, accablé d'infirmités, parcourir si
« péniblement le sentier de la vie, être sans cesse
« en butte à son humeur jalouse, lui semble le
« plus rude destin : elle ne peut supporter ce
« qu'elle avait pressenti jusqu'alors. Les marques
« de tendresse de son époux la désolent : son ba-
« dinage l'excède, ses froids baisers la révoltent ;
« ose-t-il plus encore, il y a de quoi en mourir !
« quelle cruauté ! être jeune et belle pour un
« vieillard à qui ses charmes sont inutiles ! Et
« quels sont ses plaisirs ? la danse, les spectacles,

« lui sont interdits : son vieux château est désert ;
« on l'évite avec autant de soin que s'il était ha-
« bité par des esprits. Un grand jardin, entouré
« de murs élevés, est sa seule promenade ; elle n'a,
« pour rêver, qu'un arbre, au pied duquel elle
« s'asseoit, et son vieil aveugle est sans cesse à ses
« côtés.

« Un jeune et noble page, élevé dans le châ-
« teau de Gangolfe, et chargé du soin de son écu-
« rie, lui paraît, pour la première fois mériter
« quelque attention. Depuis long-temps, à la vé-
» rité, il avait osé jeter sur la dame des regards
« languissants, et cherché souvent les moyens de
« lui faire l'aveu de son amoureux martyre. Mais
« Rosette s'était toujours montrée sévère, le jeune
« écuyer s'était vu saisi d'une timide crainte. Main-
« tenant que le chagrin et l'ennui l'assiégent le
« jour, et plus encore la nuit, il lui faut des dis-
« tractions. Elle devient moins réservée : il lui sem-
« ble dur de se priver, dans ses plus beaux jours,
« de toutes les consolations de la vie. Gaultier re-
« prend courage, et ne se lasse pas de s'offrir pour
« consolateur. Il supplie, elle résiste d'abord ;
« mais, insensiblement, il s'établit entre eux une
« intelligence dont les yeux seuls sont les média-

« teurs; car Gangolfe n'était rien moins que « sourd, et, souvent, une oreille sert plus que ne « feraient cent yeux: celles du vieillard sont aux « aguets dès qu'il entend seulement le froissement « d'un pli de la robe de Rosette.

« La contrainte abrège tout le vain cérémonial « de la résistance, et bientôt les deux amants n'ont « plus besoin que d'aviser aux moyens de se rap- « procher. Sans cesse surveillée par son époux, « auquel sa toux ne laisse nul repos, qu'imaginera « Rosette pour favoriser les desseins de Gaultier? « La nécessité aiguise l'esprit; le sien lui présente « mille projets qu'elle adopte et rejette aussitôt; « le meilleur lui laisse entrevoir des difficultés « sans nombre. Comme elle y rêvait en se pro- « menant, un poirier s'offre tout-à-coup à sa vue: « ses branches épaisses sont disposées en éche- « lons; il est situé sur les bords d'une fontaine de « marbre qu'environne une haie de myrte, et près « d'un banc de gazon, sur lequel il répand son « ombre bienfaisante. C'est dans cet agréable lieu « où de légers zéphyrs agitent doucement les verts « rameaux, que, durant les chaleurs de l'été, le « vieillard a coutume de se rendre avec sa jeune « épouse: il y repose une heure ou deux sur son

« sein. Seul il a l'accès et la clef du jardin. On
« enlève subtilement la clef de sa ceinture, au mo-
« ment où il va se jeter sur sa couche, et, tandis
« qu'il récite ses prières, la cire en reçoit une
« empreinte, que, le lendemain, on glisse adroi-
« tement dans la main du page. Quant au reste,
« c'est l'affaire de Gaultier.

« C'était à la fin d'un beau jour d'août : l'air
« était si pur et si bienfaisant, que, ranimé par le
« soleil, le vieil aveugle éprouva le désir d'aller
« faire sa méridienne dans le bosquet des myrtes.
« Viens, ma Rosette, dit le vieillard, viens, con-
« duis-moi dans ce lieu tranquille où, depuis notre
« union, le dieu d'hymen nous a surpris tant de
« fois. Rosette fait un signe, et Gaultier la pré-
« cède. La porte est ouverte et refermée sans bruit:
« en deux bonds, le page arrive à la fontaine; il
« s'élance vers l'arbre, et se place sur la branche
« la plus épaisse et la plus touffue; c'est celle qui
« doit servir de trône à Rosette. Appuyé sur les
« bras de sa femme, le bonhomme s'avance d'un
« pas lent et incertain.

« De tant de choses qui manquaient à-la-fois à
« Gangolfe, la langue était à peu près la seule dont
« il pût encore faire usage. Aussi, pour charmer

« ses ennuis, il entretient Rosette de son amour et « des joies célestes que procure l'état de mariage. « En devisant ainsi, ils arrivent à la fontaine, où « le poirier d'amour étale ses verts rameaux. Là, « Gangolfe, après avoir caressé les joues de sa Ro« sette et répété mille tendres propos, qu'inter« rompaient parfois de violents accès de toux, re« commence un sermon qui, en présence du « poirier, ne pouvait produire qu'un fort mauvais « effet. Assis à l'ombre auprès de son épouse, la « tête appuyée sur son sein, et promenant sans « cesse sa main sur ses beaux bras, il lui disait : « Est-il rien de comparable à l'innocence de nos « goûts, à ce repos, à ce bonheur doux et « tranquille devant lesquels s'évanouissent tous les « plaisirs mondains; à la douceur d'être aimé, « et de sentir qu'on est digne de l'être? en un « mot, est-il sur la terre une félicité semblable à la « tienne, si tu m'aimes? Parle, oh! parle, ma « bien-aimée! — Mais parle avec franchise; car « il est un être là-haut qui nous entend et qu'on « ne peut tromper. Ton pauvre époux aveugle, qui « t'aime si tendrement, ton Gangolfe peut-il se « flatter de remplir ton cœur comme tu remplis « le sien? Si cependant nous en croyons les an-

« ciens, un homme aurait grand tort de livrer son « cœur tout entier à une femme, et de trop comp- « ter sur sa fidélité. Il y a long-temps que du fond « d'un tonneau et du haut d'un trône, ce fou de « Diogène et le sage Salomon ont dit que le cœur « d'une femme n'est pas un bien solide. Cependant, « les femmes seraient-elles plus fourbes encore, « que je n'aurais pas moins de confiance en toi, « le choix de mon cœur, la consolation de ma « vieillesse et la lumière de mes yeux! Oui, tu se- « ras toujours fidèle à tes devoirs, et Gangolfe n'a « rien à craindre d'une épouse qu'il aime si ten- « drement.

« Ces paroles troublent la conscience de Ro- « sette : elle retire avec dépit le beau bras dont « elle entourait la ceinture du vieillard, et lui dit « d'un ton animé : A quel propos ce sermon? quand « l'ai-je mérité? Croirai-je, hélas! que ton cœur « doute un seul instant de ma fidélité? Malheu- « reuse que je suis! et voilà la récompense de mon « amour! Parle! à qui me suis-je donnée? qui a « reçu le premier baiser de l'innocence, les pre- « miers soupirs de ma jeunesse? ah! mon crime « est d'être trop tendre et trop sensible! Un cœur « qui n'a jamais battu que pour lui, excite main-

tenant ses soupçons! Homme orgueilleux! n'es-tu pas content de ta victoire? faut-il être encore l'objet de tes persécutions?

« A ces mots, elle s'arrêta comme si sa voix était étouffée par la violence de sa douleur. Le vieillard sanglotant se jette au cou de cette femme fidèle, et la serrant sur son cœur: Ne pleure pas, ma bien-aimée, lui dit-il, et pardonne une faute dont l'amour seul m'a rendu coupable. Je ne voulais pas t'affliger: qu'un baiser soit le gage de mon pardon. Non, je ne doute point de la fidélité de ma Rosette. Ah! c'est ainsi que vous êtes tous, dit-elle en se dérobant faiblement à ses embrassements: vous nous attirez dans le piége par des propos flatteurs, et dès que vous nous possédez, une jouissance tranquille, loin d'adoucir votre humeur, la rend chagrine et farouche. Malheur aux femmes qui contentent tous vos désirs! La flamme que vous allumez avec tant de soins finit par exciter en vous des soupçons qui vous rongent en secret.

« Le bonhomme, que la douleur vient surprendre fort mal-à-propos, se hâte de donner à cette femme si vertueuse de nouvelles assurances de sa tendresse; il lui jure de bannir

« jusqu'à l'ombre même d'un soupçon. La paix « ainsi conclue, un doux baiser la scelle.

« Le plus profond silence règne bientôt entre nos « deux époux. Mais Rosette soupire; le vieillard « s'inquiète. Ce n'est rien, dit-elle en soupirant « encore; puis elle se tait : il la presse. Soyez « sans inquiétude : c'est une envie, elle passera « peut-être.... — Que dis-tu là, une envie? tu vas « combler de joie mes vieux ans!..... — Elle se « tait et soupire encore. Oh! plût au ciel, reprit « Gangolfe transporté; mais parle, ne va pas te « contraindre; il y aurait du danger et pour toi « et pour le rejeton de notre race. Ah! dit Ro- « sette, si tu voyais ce beau poirier! que son « feuillage est vert! comme il est chargé de fruits! « ses branches plient sous le poids. Que ne donne- « rais-je pas pour un de ses fruits? Ho! je connais « cet arbre, reprit le bon aveugle; c'est, de tout « le canton, le meilleur. Mais que faire? c'est « le temps des moissons, et nos gens sont dis- « persés dans la campagne. L'arbre est élevé; je « suis aveugle et faible; si Gaultier était près de « nous, il est si agile........ Je songe, dit-elle, « que, si vous daigniez me prêter votre appui, j'at- « teindrais à la première branche. De tout mon

cœur, mon enfant, répond Gangolfe; mais s'il t'arrive malheur? si quelque branche vient à se rompre, comment pourrais-je te secourir? Malheureux que je suis! si tu voulais attendre? — Eh! n'ai-je pas dit que je ne pouvais attendre? Mais, je le vois, vous avez honte de satisfaire ce caprice.... Cependant.... personne ne nous voit, nous sommes seuls.....

« Soit tendresse, soit violence, Gangolfe se rend. Il s'appuie contre l'arbre, aide lui-même à sa femme, et du sommet de la tête complaisante de ce vieux fou, Rosette s'élance lestement vers ce siége aérien où l'attend le plaisir.

« Cependant, Obéron et Titania, la reine des fées, étaient assis, balancés sur un nuage presqu'en face du bon Gangolfe. Les génies de leur suite, semblables aux zéphyrs légers, dispersés dans le jardin et les bosquets, se livraient aux douceurs du sommeil, en attendant le lever de la lune. Invisibles à tous les yeux, Obéron et Titania entendirent l'entretien des deux époux, ils furent témoins de cette scène. Elle excita la colère du roi des génies. C'est en ce moment, dit-il à la reine, que l'on sent bien la vérité de cet axiome: Il n'est rien de méchant que, pour se satisfaire,

« une femme n'ait la hardiesse de tenter. Oui, Sa-
« lomon, ta bouche a dit vrai. On trouvera tou-
« jours un homme probe; mais pour rencontrer
« une femme honnête et sage, on fera vainemen
« le tour du monde. Titania, tu vois dans ce
« feuilles une femme infidèle qui se rit de son
« époux aveugle! grace à la nuit qui couvre se
« yeux, elle se croit aussi sûre de l'impunité qu
« dans les gouffres sombres de l'empire de Pluton
« mais j'en jure par mon trône et par mon pou
« voir redoutable, ni sa ruse, ni l'aveuglement de
« son mari ne lui seront d'aucun secours: non, une
« telle perfidie ne sera pas commise impunément
« à la face d'Obéron. Je veux dissiper le nuage
« qui couvre les yeux de Gangolfe, et que ses re
« gards confondent la coupable.

« Quoi! sérieusement, c'est là ton dessein? di
« la reine de féerie d'un ton animé. Eh bien, ser
« ment pour serment, je jure, moi la souveraine
« des génies et ton épouse, que Rosette ne man-
« quera ni de défaites ni d'excuses. Eh quoi! Gan
« golfe n'a-t-il rien à se reprocher? Une liberté
« sans bornes sera-t-elle votre lot, et la patience
« notre partage?

« Sans s'inquiéter de sa colère, Obéron accom

« plit son serment. Touchés par son sceptre, les
« yeux de Gangolfe s'ouvrent à la lumière. Sur-
« pris et transporté de joie, il regarde tout autour
« de lui, il voit, il agite la tête comme frappé
« de vertiges, il voit.... En croira-t-il ses yeux ? Il
« voit sa fidèle Rosette dans les bras d'un homme!
« non, il n'a pas bien vu : le jour dont il a long-
« temps été privé l'éblouit sans doute; et la meil-
« leure des femmes ne peut s'oublier ainsi! il re-
« garde encore, et la même image vient déchirer
« son cœur. Hors de lui, il s'écrie: Ah! perfide si-
« rène, n'as-tu pas honte de violer à mes yeux et
« l'honneur et la foi que tu m'as jurée?

« Troublée, frappée comme par la foudre, Ro-
« sette s'éloigne de son amant, qu'une main invi-
« sible couvre d'un voile magique. Quel prodige
« inattendu, se dit-elle, a si mal-à-propos des-
« sillé la vue de ce vieillard incommode? — Mais
« la reine des génies l'a promis; son esprit vient à
« son secours. Qu'as-tu donc, cher époux? s'é-
« crie-t-elle : quel sujet t'irrite?.... Tu me le de-
« mandes, femme impudique? — Qui? moi! voilà
« donc tes soupçons? Affligée de ton état, et voyant
« l'inefficacité des secours de l'art, j'ai eu recours
« à la puissance de la nécromancie; j'ai consenti

« à lutter avec un esprit revêtu d'une forme hu-
« maine; et voilà ma récompense! cruel! par
« amour pour toi, j'ai livré ce combat où j'ai failli
« perdre la vie ici, et tu m'accuses quand tu me dois
» le premier des biens. Quoi ! s'écrie le vieillard,
« Job lui-même y perdrait sa patience! quoi! ce
« que j'ai vu, tu l'appelles une lutte? Oh! dai-
« gne le ciel me conserver cette vue que par un
« miracle sa main bienfaisante vient de me rendre!
« et toi, femme infidèle, puisses-tu dans les en-
« fers expier une action si infâme, que ma bouche
« n'ose la nommer? — Infortunée Rosette! ah,
« sans doute le charme est incomplet! non, tes yeux
« ne sont pas encore ouverts au jour, et ce que tu
« vois n'est qu'une lueur incertaine; autrement,
« tu n'accablerais pas ta fidèle épouse d'injures
« aussi cruelles. — Oh! plût au ciel, dit Gangolfe,
« que je fusse dans l'erreur! Heureux l'homme
« qui n'est en proie qu'à de simples soupçons!
« mais j'ai vu, oui j'ai vu....— Dieu tout-puissant!
« fut-il jamais une femme plus à plaindre! s'écrie
« la perfide en versant un torrent de larmes. Com-
« ment survivre à ma douleur? mon époux a
« perdu la raison!

« Quel est en effet l'homme sensible qui ne la

« perdrait pas, en dépit de tous ses sens, en
« voyant d'aussi beaux yeux baignés de pleurs,
« un si beau sein gonflé par les soupirs? Le bon
« vieillard n'y peut résister plus long-temps: Calme-
« toi, chère enfant, lui dit-il, j'ai été trop vif, trop
« impétueux; pardonne, et descends dans les bras
« de ton Gangolfe; oui, mes yeux m'ont trompé,
« je ne puis en douter!

« Hé bien, tu l'entends, dit à Titania le prince
« des génies: ce qu'ont vu ses yeux, une larme
« suffit pour l'effacer! voilà ton ouvrage! triom-
« phe maintenant; mais écoute le plus saint des
« serments: je me croyais aimé, et j'y trouvais
« mon bonheur! je le vois, ce n'était qu'une vaine
« illusion! désabusé, je t'en remercie; ne te flatte
« pas de m'aveugler aussi par quelques larmes;
« non, dès ce moment il faut nous séparer; nous
« ne nous rencontrerons plus ni sur les ondes, ni
« dans les plaines de l'air, ni dans ces bocages où
« les rameaux fleuris distillent goutte à goutte leur
« baume odorant. L'air dans lequel tu respires
« m'oppresse. Malheur à ton sexe perfide! mal-
« heur à ces lâches adorateurs qui traînent vos
« fers avilissants! Je vous hais tous également.
« Que l'homme trop facile, qui prend pour de

« l'amour la flamme qui brûle dans votre sein, qui « obéit honteusement au moindre sourire de vo- « tre bouche, qui se fie à vos serments, qui croit « à vos larmes trompeuses; que cet insensé soit la « proie de tous les besoins et de tous les tour- « ments! Oui, je le jure par ce nom terrible aux « génies eux-mêmes, rien ne pourra me faire ab- « jurer cette malédiction, jusqu'à ce que j'aie ren- « contré deux amants fidèles et choisis par le des- » tin, unis par un chaste amour, également « inébranlables dans les revers et les plaisirs, s'a- « dorant toujours alors même qu'ils seraient sé- « parés, et expiant par leur innocence le crime « des infidèles. Je veux que ce couple aima- « ble et pur sacrifie tout à l'amour, qu'il y soit « constant au milieu même des vagues irritées, « qu'il résiste aux coups sévères de la destinée, « qu'au trône il préfère ses serments, au parjure « la mort la plus cruelle...... C'est alors, Titania, « que tu pourras me servir.

« Le génie ouvrit ses vastes ailes et disparut. « Vainement, d'une voix touchante, Titania rap- « pelait son époux fugitif; rien ne put anéantir « le serment que dans son courroux il avait pro- « noncé. Depuis ce temps Obéron a quitté sa

« véritable forme, et, s'il faut en croire la re-« nommée, il choisit tantôt pour retraite une mon-« tagne, tantôt une épaisse forêt, ou bien un val-« lon solitaire; et son seul plaisir est de troubler « les amours et d'affliger les amants. Si sa con-« duite à votre égard a été différente, c'est un « prodige »

Ici finit le récit du vieillard. Huon prit la main de Rézia. « Si pour assurer, dit-il, le repos d'O-« béron et de Titania, il faut deux ames bien « éprises et fidèles à l'amour, l'œuvre du destin « sera bientôt accomplie. Obéron, l'ennemi de l'a-» mour, nous a pris sous sa protection. Quant aux « épreuves, qu'elles viennent, nous sommes prêts « à les subir! » Pour toute réponse, la belle Rézia saisit la main du jeune homme et la presse contre son cœur, en le regardant avec des yeux qu'animent la tendresse. Ah! de quelles expressions pourrait se servir celle qui a tout fait, tout sacrifié pour lui? Bientôt suivit une scène de ravissement, scène muette dans laquelle le bon Gérasme, malgré sa vigilance, crut perdre, en un instant, tout le fruit de son récit. Le chaste voile de l'innocence, il est vrai, cachait encore à ces amants le danger qui les menaçait : plus la source

de leur tendresse était pure, plus elle s'épanchait librement. Jamais on ne vit un jeune couple plus novice en amour : aussi leur destinée est-elle suspendue à un fil. Un seul instant d'oubli, et c'en est fait de leur bonheur.

CHANT VI.

Secondé par les vents et par une mer obéissante aux volontés d'Obéron, le beau couple aborde à Lépante, après sept jours d'une heureuse navigation. Dans ce port, ils trouvent deux bâtiments légers, prêts à mettre à la voile. L'un devait se rendre à Marseille, et l'autre attendait des passagers pour la baie de Naples. Le jeune guerrier, qu'incommode la vigilance et les regards pénétrants du vieillard, saisit, avec empressement, cette occasion de l'éloigner; le destin la lui offre, et il en profite aussitôt. « Ami, lui dit-il, bien des « jours et des ans s'écouleront peut-être avant que « mes pas se portent vers Paris. J'ai promis, tu le « sais, de me rendre avant tout à Rome; c'est un « devoir indispensable : mais il convient aussi que « l'empereur soit informé que j'ai rempli mon ser-

« ment. Comme mon vassal, tu peux me rempla-
« cer; je te confie ce soin. Monte, sans différer,
« sur celui de ces vaisseaux qui doit cingler vers
« Marseille : de là vole promptement à la cour; et,
« pour me réconcilier avec le monarque, remets-
« lui cette cassette, qui renferme et la barbe et les
« dents du sultan : puis tu lui raconteras ce que tu
« as vu, et tu lui diras que, dès que j'aurai reçu
« la bénédiction du pontife, rien ne pourra dé-
« sormais m'empêcher de conduire à ses pieds
« la fille du calife. Adieu, vieil et digne ami! Les
« vents sont favorables, on lève déja les ancres;
« que le bonheur accompagne tes pas! Sitôt que
« ta mission sera remplie, reviens, et cherche-
« moi dans Rome et dans Latran. Qui sait? il
« n'est pas impossible peut-être que nous y arri-
« vions ensemble. »

Le fidèle vieillard, secouant sa tête grise, regarda le prince d'un œil pénétrant. Il ne prendrait que trop volontiers la liberté de gourmander vertement son jeune maître pour la ruse qu'il emploie; cependant il se tait : il se dit bien en lui-même que la cassette pourrait attendre, sans inconvénient, que Huon allât en personne en faire hommage à l'empereur; mais puisque son prince,

son ami, le désire vivement, qu'a-t-il de mieux à faire que de prendre congé et de se préparer à partir? Il baise la main de Rézia : les larmes aux yeux, il embrasse le digne fils de Sévin, dont l'ame est en ce moment émue; ses pleurs coulent le long de la barbe grise du vieillard, qui s'écrie: Seigneur, mon cher maître! Dieu daigne vous protéger, et permettre que je vous revoie bientôt aussi heureux que je le désire!

Le cœur bat au chevalier alors qu'il voit entre son ami et lui s'étendre toujours de plus en plus l'immensité des mers. Qu'ai-je fait? dit-il: où vient de m'entraîner mon ardeur impétueuse? Quel vassal se conduisit jamais aussi dignement avec son maître? avec quelle fidélité il m'a suivi dans les dangers! O regrets trop tardifs! qui m'aidera maintenant de ses conseils? qui me préservera de moi-même à l'avenir? C'est ainsi qu'il gémit en secret, et il se promet et il jure au génie, dont il croit sentir l'émanation diaphane voltiger autour de lui, de soutenir avec honneur le combat qui va s'engager entre son amour et son devoir. Dès ce moment, il évite avec soin Rézia. Les nuits se passent à contempler l'étoile polaire; le jour, il promène au loin ses regards mélanco-

liques sur la vaste mer. Rézia, qui voit ce changement soudain, en est d'autant plus alarmée, qu'elle en ignore la cause. Plus blessée dans sa tendresse que dans son orgueil, elle oppose à tant d'indifférence la douceur et la résignation. Cependant, d'heure en heure, le mal augmente; pour eux, il n'est plus de repos ni le jour ni la nuit.

Un soir, au moment où le brillant Orion se plonge dans le sein de Thétis, le bruit qui régnait dans le vaisseau fait tout-à-coup place au silence. La mer est à peine aussi agitée qu'une prairie sur laquelle se joue Zéphirus. Les matelots sont tous ensevelis dans un profond sommeil, effet du vin dont ils ont égayé leurs loisirs. Le vigilant pilote, le gouvernail en main, est prêt à succomber lui-même. Fatmé est assoupie aux pieds de la princesse. Mais le sommeil fuit les paupières d'Huon et de Rézia! Leurs ames s'enivrent d'amour : ah! quel ravage il porte dans leur sang! et cependant ils ne sont séparés que par un léger voile; pas un seul de leurs soupirs n'est perdu pour eux! Le chevalier, pour qui cette éternelle contrainte est un supplice, soupire avec tant de violence, que sa maîtresse, qui, depuis une heure, luttait contre l'amour et la pudeur, ne peut se refuser

plus long-temps la consolation d'épier la cause de son tourment. Vêtue d'une robe blanche, et semblable à la plus belle des Péris, elle pénètre dans sa retraite. Dans ses yeux pudiques règne la tendre compassion : d'un air timide elle lui tend les bras. Huon, à cet aspect, croit voir les cieux ouverts : son visage, naguère si pâle et si flétri, se couvre d'un feu dévorant; son cœur bat avec vitesse; mais le souvenir des paroles d'Obéron vient encore l'accabler au moment qu'enhardi par sa beauté, il allait la presser contre son cœur. Tout-à-coup, il se dérobe à ses embrassements, s'arrache de son sein, veut fuir, s'arrête, revient, se précipite soudain dans ses bras, puis s'échappe encore. Ses yeux roulent dans leur orbite d'une manière effrayante; on dirait qu'il médite les moyens de terminer promptement le tourment qu'il endure.

Le cœur gonflé de soupirs, Rézia tombe accablée : de ses yeux éteints et languissants d'amour, des larmes s'échappent en abondance sur ses vêtements légers. Huon sent s'affaiblir son mâle courage. Tout terrible qu'est le malheur qui le menace, hors de lui, il la prend dans ses bras; ses lèvres brûlantes savourent à longs traits ce doux

poison qui l'enivre; et son cœur, affranchi des liens de la contrainte, s'abandonne à sa violence. Rézia, maîtrisée par l'amour, n'oppose nulle résistance, et, dans son délire, elle se livre aux caresses de son amant. Elle le presse sur son cœur, elle est pressée sur le sien. La bouche du guerrier cueille cent fois sur ses lèvres un oubli voluptueux : ses désirs deviennent plus audacieux; hélas! c'est l'amour, et non l'hymen, qui couronne leur union!

Soudain le ciel s'obscurcit; l'éclat des étoiles disparaît. Heureux mortels! ils oublient l'univers entier. On entend mugir, dans le lointain, la cohorte impétueuse des vents apportant sur ses ailes les tempêtes.... ils sont sourds à ce bruit effroyable. Obéron, enveloppé d'un sombre courroux, apparaît : ils ne sauraient le voir. Le tonnerre roule encore sa voix menaçante, ils ne l'entendent pas. Cependant un ouragan des plus affreux éclate, précédé d'un fracas épouvantable; l'axe du monde en est ébranlé : du sein des sombres nuages jaillissent des torrents de feu, la mer mugit, les flots couverts d'écume se soulèvent jusqu'aux cieux; le navire ne suit plus qu'une route incertaine : vainement le pilote veut commander aux matelots

assourdis par la tempête; dans tout l'équipage on ne distingue que ces cris : Malheur! malheur à nous! La rage des vents indomptés, l'horizon devenu un gouffre de flammes, les craquements répétés du vaisseau qui, tour-à-tour, s'abîme au fond de la mer et s'élance sur la cime d'une vague qui, bientôt, se dissipe sous lui; ce bruit terrible, fait pour réveiller les morts épouvantés, arrache enfin le couple à son ivresse. Rézia se dégage des bras de son amant, et, presque inanimée, elle s'écrie : Dieu! qu'avons-nous fait! Le coupable reconnaît sa faute : il implore la pitié, le secours de son génie protecteur : il l'implore, du moins pour sa chère Rézia, mais en vain; Obéron est maintenant le vengeur du crime; Obéron est inébranlable dans ses arrêts. Déja le cor et la coupe, ces gages de sa faveur, ont disparu : il entend, mais il n'exauce pas.

Cependant, le capitaine convoque l'équipage, et dit : « Vous voyez le danger qui nous environne; les flots, les vents, les flammes, menacent notre vaisseau de sa ruine : jamais je ne vis pareille furie! Le ciel semble nous condamner tous au trépas, et pour le crime d'un seul, peut-être; peut-être pour le crime d'un audacieux frappé de malédic-

tion, et que cherche parmi nous la foudre du Dieu vengeur, nous allons tous périr. Que le sort demande au ciel la victime qu'il exige : est-il un seul parmi vous que ce moyen épouvante, quand tous sont menacés ? » Chacun se hâte d'approuver ces sages avis. L'aumônier apporte le calice, on y jette les noms : les assistants à genoux l'environnent; il murmure une prière, puis il appelle chacun à l'épreuve fatale. Saisi d'un pressentiment funeste, mais armé d'une résolution courageuse, Huon s'approche, et jette le plus tendre des regards sur Rézia inquiète, décolorée. Il avance une main tremblante et glacée..... ô destin ! ô cruel Obéron ! il montre le billet fatal. La troupe l'observe en silence : il lit, pâlit, et, sans résistance, se soumet à la rigueur du sort. « Je reconnais ton ouvrage, Obéron, dit-il ; je sens ta présence, génie courroucé ! malheur à moi ! tu m'avais prévenu, ton arrêt est mérité. Je n'implore ta bonté que pour ma bien-aimée; elle est innocente ! pardonne-lui ! N'accable que moi seul du poids de ta colère, et je saurai supporter mon infortune.

« O vous ! qui devrez votre salut à mon trépas, accordez du moins quelques pieuses larmes à un infortuné que poursuit le destin jaloux ! Un mo-

ment, enivré du plus doux des poisons, j'oubliai une promesse faite trop légèrement; j'oubliai des avis qui n'ont retenti que trop tard à mes oreilles troublées. Le lot commun de l'humanité, la faiblesse, voilà mon crime: je suis cruellement châtié, mais je ne puis me repentir d'un crime aussi doux! si c'en est un d'aimer, c'est au ciel de m'absoudre.» Il n'est pas un cœur qui ne soit, en ce moment, touché de son infortune; mais ce n'est qu'une pitié passagère; c'est l'éclair qui se montre et disparaît soudain. Sa mort est le gage de leur sûreté, de leur vie à tous. Qui serait, disent-ils, assez téméraire pour résister au ciel et lui disputer sa victime?

La tempête qui, pendant que le chevalier prononçait lui-même l'arrêt de son trépas, paraissait apaisée, recommence avec une fureur nouvelle. Le mât se brise en éclats, le gouvernail est rompu. Que le coupable périsse! s'écrie d'une voix tout l'équipage. D'un pas ferme et résolu, le paladin s'avance. Soudain Rézia, qui naguère paraissait inanimée, maintenant éperdue, se fait jour au travers de la foule: sa chevelure flotte au gré des vents; ses yeux sont sans larmes; de ses bras auxquels l'amour, dans toute sa fureur, prête des

forces, elle enveloppe son amant et l'entraîne avec elle dans les flots. Fatmé, la fidèle Fatmé, au désespoir, veut s'élancer et la suivre : on l'arrête. Elle voit ces amants si tendres, l'un à l'autre attachés, se serrer étroitement : elle les voit ballottés par les flots, et ne luttant plus que faiblement. Mais bientôt elle les perd de vue, et le vaisseau retentit de ses cris douloureux. Qui pourra lui rendre sa souveraine? en la perdant, elle est pour jamais privée de tout ce qu'elle aime.

A peine les vagues irritées ont-elles touché la tête du chevalier, que la tempête s'apaise, la foudre cesse de gronder, et les impétueux fils d'Orcan se dissipent. La mer, tout-à-l'heure soulevée jusqu'aux nues, s'affaisse, devient unie comme un lac tranquille. Conduit par les rameurs, le vaisseau reprend gaiement son voyage; deux jours encore, et l'équipage trouvera le repos dans un port sûr et tranquille.

Mais quel sort vous attend, couple aimable, amants infortunés, ballottés sans espérance sur le vaste Océan? Leurs forces s'épuisent : la pensée, la vue, tout les abandonne; ils n'ont plus que le sentiment de leur amour. Ils nagent, leurs corps ne font qu'un : ils ne se sentent plus eux-mêmes;

mais leurs lèvres sont jointes, ils ne respirent que par leurs baisers. Et tu peux, Obéron, sans les plaindre, voir leur pâleur, leur destruction prochaine! tu le vois, tu pleures, et tu ne te laisses pas attendrir! Non : il détourne son visage, il s'enfuit; c'en est fait!... Calmez vos craintes: l'anneau les empêchera d'être engloutis sous l'onde: ils atteindront le rivage prochain. Celui qui possède ce sceau puissant du grand Salomon, n'a rien à craindre des éléments. Il peut traverser impunément les flammes. Est-il dans un cachot? les serrures et les verrous tombent à sa voix. Veut-il de l'empire du trident être en un clin d'œil transporté à Memphis? l'anneau lui prête des ailes. Il n'est rien que celui qui possède ce talisman, ne puisse entreprendre, exécuter. Il peut, quand il lui plaît, faire changer de place à la lune; il peut, par le jour le plus pur, s'envelopper, en un moment, d'un brouillard impénétrable à l'œil même des génies. Sur la terre, dans les airs, au milieu des ondes et du feu, tous les esprits sont soumis à sa puissante volonté. Il n'est aucun pouvoir capable de l'arracher à celui qui ne l'a point ravi.

Telle est, Rézia, la vertu de l'anneau qui te sauve, et l'homme que les doux liens de l'amour

enchaînent sur ton sein. Ils ignorent par quel prodige ils se retrouvent sur une plage. Le destin, il est vrai, les traite avec rigueur. Cette île n'offre que des ruines et des traces de volcans. L'œil, pour se reposer, ne trouve ni tendre feuillage ni vertes prairies. Cet aspect sauvage ne trouble pas leur félicité. Échapper miraculeusement à la fureur des flots, aborder sains et saufs sur une terre amie, être libres, seuls, et dans les bras l'un de l'autre, voilà le bonheur suprême! il fait disparaître à leurs yeux tous les objets qui les environnent; mais leur position les rappelle bientôt à eux-mêmes. Trempés des ondes amères, comment pourront-ils se soustraire à l'urgente nécessité de quitter leurs vêtements? Le soleil est à son midi, et la rive solitaire. Tandis que sa robe humide est étendue sur ces rochers escarpés, comment Rézia pourra-t-elle échapper à ses rayons ardents? Le sable et les cailloux inégaux déchirent ses pieds délicats; et pas un arbre, pas un buisson ne lui offrent un abri contre tant d'outrages! Aux regards inquiets du jeune homme, une caverne enfin se présente; il y vole, il y porte sa chère Rézia. Il ramasse à la hâte quelques poignées de roseaux et de mousse, lui en fait une

couche, et s'y jette auprès d'elle. Ils se regardent en soupirant, et cherchent dans les yeux l'un de l'autre des consolations contre la nécessité qui les presse en ce moment, et celle qui menace leur avenir.

Amour! doux consolateur de tous les maux des mortels, toi qui enivres de félicité les ames bien unies, quels plaisirs sont comparables à ceux que tu dispenses? Voyez quel horrible changement dans la destinée de ces deux amants! quel passage subit de l'opulence à la misère! Naguère les favoris de la fortune, ils dérobent à peine maintenant leur vie à mille dangers, et leur sort est encore digne d'envie! Le palais le plus éclatant et décoré de toute la pompe de l'Orient, n'offre point à Rézia autant d'attraits que cette grotte sauvage. Pressé sur son sein, Huon se croit immortel, dans ses bras il se croit un dieu. Cette mousse, sur laquelle ils reposent, leur semble le lit le plus riche; elle exhale, à leur gré, un parfum plus suave que celui du jasmin, de la rose et du lis. Oh! pourquoi faut-il qu'elles aient un terme, de si douces illusions! Que leur présentera ce rivage désert, inculte, pour apaiser la faim qui les dévore? Obéron, en courroux, a re-

tiré son bras protecteur; la coupe même a disparu.

L'infatigable Huon gravit les roches couvertes d'algues; il promène au loin ses regards, et ses yeux ne rencontrent partout qu'un amas monotone de granit que ne varient ni vert gazon ni prairies émaillées de fleurs; pas un arbre qui l'invite à cueillir ses fruits dorés! Ce sol ingrat n'offre à la vue qu'un peu de bruyère, que des chardons, et quelques mûres sauvages éparses sur les buissons. Dans son désespoir, il s'écrie : Faudra-t-il retourner vers elle sans secours? elle pour qui seule encore je supporte la vie! Moi, son unique appui, moi dont le cœur ne bat que pour elle, me voir dans la douloureuse impuissance de prolonger son existence d'un seul jour! Suis-je donc destiné à te voir périr à mes yeux? ô la plus belle des femmes! Toi plongée, pour moi seul, dans un tel excès de misère! toi que la nature et la fortune avaient comblée de tant de biens jusqu'au moment où le ciel en courroux te jeta dans mes bras! il ne t'en reste pas assez maintenant pour apaiser ta faim! Puis, il exhale sa douleur, son désespoir, sa rage, par des cris et des hurlements, et tombe bientôt dans un silence morne. Un rayon d'espoir a pé-

nétré son cœur : il repousse ce noir chagrin ; son courage renaît ; il cherche avec un nouveau zèle ; mais il chercha long-temps en vain. Déja le soleil est prêt à plonger son disque d'or dans les flots de l'Océan, quand tout-à-coup le chevalier découvre un fruit ravissant.

A demi couvert par des herbes marines, à demi éclairé par les derniers rayons du jour, il aperçoit son large feuillage, ses admirables contours. Ah ! déja il est amplement récompensé de ses peines ! Il se hâte de s'en saisir, élève vers le ciel ses yeux où brille la joie la plus vive ; et l'ivresse qu'éprouvent ses sens, accélère ses pas.

Cependant Amanda, depuis trois heures mortelles, vit loin de celui qui, maintenant, lui tient lieu de tout. Elle est seule sur ces bords solitaires, où tout éveille ses craintes, où le moindre bruit l'effraie, où le silence même l'épouvante. Pour distraire un si long ennui, elle avait chargé ses bras, inhabitués au travail, de roseaux, de lianes et de ronces aquatiques, pour en former un lit tel que le besoin l'apprête à l'amour. Cette fatigue nouvelle épuise ses forces ; ses genoux se dérobent sous le faix ; elle tombe sur le sable brûlant. Son imagination lui peint des couleurs les plus som-

bres le sort de son cher Huon. Vainement sa raison s'arme contre sa crainte; elle se traîne et parvient, non sans effort, sur la cime d'un rocher; elle regarde de tous côtés, et le dernier rayon du jour lui fait entrevoir son amant : c'est lui ! il revient! Huon l'aperçoit les bras tendus vers lui, et de loin il lui montre le fruit doré. Non; il n'était pas plus beau, ce fruit qui, dans l'enfance du monde, au jardin d'Eden, séduisit la première femme. Il l'élève en triomphe; il expose au soleil couchant son écorce lisse et d'un rouge de feu. Amanda en croit à peine ses yeux rayonnants de joie.

Le ciel est donc touché de nos besoins, s'écrie-t-elle; et une larme mouille sa paupière. Huon est déja dans ses bras. Appuyée sur son sein, Amanda, presque inanimée, d'une voix faible, prie son sauveur de se hâter. Le chevalier s'agenouille et coupe le fruit avec son épée.

Ici la plume échappe à mes doigts tremblants. Trop sévère génie, oses-tu tromper ainsi leur espoir? Ce fruit si beau n'était que du fiel! Les deux amants abusés se regardent; le désespoir est peint sur leurs visages, plus pâles que celui d'un mourant : leurs yeux sont ouverts et fixes. On

dirait qu'ils ont été frappés de la foudre par un jour serein. Un torrent de larmes s'échappe, avec violence, des yeux de Huon : ce sont de ces larmes terribles que le désespoir fait couler, et qui sont suivies de toutes les convulsions de la fureur. Amanda, toujours douce et patiente, mais dont le courage est abattu, les regards éteints, les joues flétries, les lèvres desséchées, lui dit : Laisse-moi, ah! laisse-moi mourir : il m'est bien doux de mourir sur ton cœur! Rendons grace au vengeur de m'avoir, dans son courroux, laissé du moins cette consolation. Disant ces mots d'une voix faible et éteinte, elle tombe sur son sein. C'est ainsi que, durant l'orage, se penche la tête d'un lis. Huon, éperdu d'amour et de douleur, serre dans ses bras cette beauté si chère, et la transporte dans la grotte. Une goutte d'eau! s'écrie-t-il d'un ton demi courroucé et demi suppliant. Je suis le seul coupable; grand Dieu! que ta colère ne tombe que sur moi! que ces lieux sauvages soient, si tu l'ordonnes, mon tombeau; mais épargne Rézia! Guide vers une source mes pas incertains! je ne te demande qu'un peu d'eau pour ranimer sa vie défaillante.

Il s'éloigne de nouveau; il jure de s'ensevelir

dans ces rochers, d'y périr dévoré par la soif et la faim, plutôt que de revenir à la caverne sans quelques faibles secours. Celui, dit-il en pleurant, qui, d'une oreille compatissante, écoute les cris que poussent vers lui, dans leurs besoins, les petits de l'alcyon, ne saurait haïr la plus belle de ses œuvres, sa propre image. A peine il a parlé, qu'il croit entendre le murmure d'une source; il écoute, le murmure continue. Ivre de joie, il remercie le ciel, et cherche. Guidé par la faible lueur du crépuscule, il découvre bientôt le cours de l'onde. Il emplit une large coquille, retourne promptement sur ses pas, et ranime Rézia expirante. Ce n'est que de l'eau, mais elle suffit pour la rappeler à la vie : le vin n'est pas plus fortifiant, le lait n'est pas plus doux. Réjouis, ranimés et pleins d'une foi nouvelle, ils adressent le tribut de leur reconnaissance à celui qui vient, pour la seconde fois, de les arracher à la mort. Assis sur la mousse fraîche, près de cette onde salutaire, ils s'embrassent, et le doux consolateur des maux des humains vient les surprendre au milieu de leurs caresses. Leurs membres fatigués succombent, et les deux amants reposent dans les bras du sommeil.

L'aurore éclaire à peine le front du chevalier, qu'il se hâte de pourvoir de nouveau à leur habitation solitaire; il franchit, d'un saut hardi, de larges ouvertures formées par des roches fracassées; il observe les moindres places; il a soin surtout de ne pas perdre la trace du chemin qui doit le ramener vers Rézia; mais il voit, avec douleur, que cette île est entièrement fermée aux créatures humaines. Cependant un sentier tortueux le mène à une petite baie, et dans un bosquet couronné par une chaîne de rochers. Là son œil découvre un palmier chargé de dattes mûres. Il s'élance légèrement sur l'arbre, cueille ce doux fruit, descend, et vole, rapide comme le vent d'ouest, pour surprendre à son réveil la femme chérie qui, seule, occupe ses pensées. Un paisible sommeil couvrait ses joues de l'éclat des roses, et son vêtement léger cachait à peine une partie de son sein.

Ravi par ce doux spectacle, jouissance si pure pour un cœur amoureux, Huon s'arrête. Penché vers elle, il considère, avec des regards pleins de tendresse, cette figure angélique qui lui offre sans cesse de nouveaux attraits. La voilà celle qui, par amour pour lui, a dédaigné la fortune, la fortune à qui les mortels sacrifient ce qu'ils ont de

plus cher. L'amour, dit-il, t'a flattée de l'espoir d'un trône. Toi qui fus élevée dans la pompe et la mollesse asiatique, tu n'as maintenant pour lit qu'un dur rocher couvert de mousse; pour abri, que la voûte des cieux; tu reposes en butte à l'inclémence des airs, heureuse encore, dans ces lieux où la ronce croît à peine, d'apaiser ta faim avec quelques fruits sauvages! Et moi, que le sévère destin a condamné à attacher mon malheur à tout ce qui m'approche, au lieu de te protéger, je t'ai précipitée dans cet abîme de misère! Voilà comme je reconnais tout ce que tu as fait et hasardé pour moi! Infortuné que je suis! il ne te reste plus que moi dans le monde; et que puis-je, grand Dieu! que fera pour toi l'homme auquel il ne reste plus que la vie?

Ces plaintes touchantes, qu'il exhale à voix haute, arrachent au sommeil son épouse adorée. Le premier objet qu'elle aperçoit, c'est Huon qui, avec des regards où la joie et l'amour cachent à peine un chagrin profond, jette dans son sein les fruits du palmier. Ce chétif repas, l'amour le change en festin des dieux. C'est ainsi que l'amour lui tient compte de toutes ses démarches; pour dissiper les nuages qui obscurcis-

sent le front de son amant, ses beaux yeux brillent de la joie la plus pure. Touché d'un tel excès d'amour, de tendresse, de générosité, baigné de larmes et les joues brûlantes, il se précipite dans ses bras. Oh! s'écrie-t-il, comment échapperais-je au désespoir? comment ne pas me haïr moi-même? pourquoi ne maudirais-je pas les étoiles qui éclairèrent la nuit où je reçus l'être, le jour où je jetai les premiers cris dans les bras maternels? ô la meilleure des femmes! faut-il te voir précipitée, par ma faute, du faîte du bonheur qui te souriait à Bagdad, du bonheur dont je t'avais flattée dans les états de mes pères, et réduite à cet excès de misère? ah! c'en est trop, mes forces n'y peuvent suffire!

Amanda jette sur lui un regard enchanteur. Huon, dit-elle, que ta bouche chérie ne profère plus des paroles que mon cœur déteste. N'adresse pas même des plaintes à celui qui nous opprime pour nous éprouver et pour nous punir: il n'éprouve que ceux qu'il aime, et il aime en père. Tous les événements qui ont suivi cet heureux rêve, berceau de notre amour, n'en sont-ils pas la preuve? Donne, si tu le veux, le nom de Providence, de Destin, d'Obéron, à celui qui nous enflamma l'un

pour l'autre : un prodige nous a réunis, et c'est assez pour moi. Cette union et notre vie ne sont-elles pas autant de prodiges? qui nous a guidés hors des murs de Bagdad? qui nous a garantis des flots prêts à nous engloutir? Échappés presque mourants à leur fureur, quelle autre puissance que celle qui nous protège nous a secourus jusqu'à ce jour? n'est-ce pas à ses bontés que nous devons cette eau miraculeuse qui, dans cette nuit cruelle, a rappelé en moi la vie fugitive? cet aliment qui, dans ce moment, soutient notre faible existence, nous le devons, sans doute, à une main bienfaisante et cachée; pourquoi tous ces secours, si notre perte était résolue? Oui, mon cœur me le dit, je le crois, je le sens, la main qui nous a soutenus dans cet abîme, n'a pas dessein de nous laisser en proie à la misère. Mais si cette main qui nous a protégés jusqu'à ce jour se retirait tout-à-coup, si les années se succédaient sans secours, que la fidèle Amanda trouvât son tombeau sur ces bords solitaires, je préférerais, sans balancer, la misère avec toi. Il ne m'en coûte rien de m'être séparée de tout ce que je possédais : mon cœur et ton amour ont tout remplacé; et si tu me restes, mon bonheur sera si grand que je serai toujours insen-

sible à ces plaisirs que procurent la pourpre et les trésors. Tes souffrances sont les seules souffrances d'Amanda. Un regard sombre, un soupir qui t'échappe, voilà ce qui peut rendre mon destin pénible. C'est à ton amour, c'est au mien à nous aider à supporter notre destinée, quelque pénible et douloureuse qu'elle soit : reçois cette main pour gage du serment que je fais de la subir avec joie. Désormais, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, mes soins se joindront aux tiens; mon bras, tout faible qu'il paraît, t'aidera dans tes travaux, et jamais ne se lassera; l'amour doublera ses forces; il te rendra le moindre service avec empressement; et tant que je serai ta consolation, que je suffirai à ton bonheur, mon sort me semblera préférable à l'empire du monde.

Ainsi parla la plus belle des femmes; et, pour gage de ses paroles, ses lèvres chastes imprimèrent un baiser sur celles de son bien-aimé. Ce baiser ravissant change tout-à-coup en Élysée, aux yeux de Huon, cette masse informe de rochers. Un nouveau courage le ranime; il presse Rézia sur son cœur avec un sentiment de félicité céleste : il invoque la terre, la mer et le soleil qui voit tout, comme témoins du serment qu'il va

prononcer. Je le jure, s'écrie-t-il, sur ce sein, sur cet autel sacré de l'innocence et de la fidélité; si jamais ce cœur, dans lequel ton nom est gravé en caractères de feu, devient insensible à tes vertus et te méconnaît; si jamais, tant que durera ce temps fatal d'épreuve, il t'afflige par son abattement et se dégrade par sa faiblesse; si jamais je pouvais craindre d'affronter, pour toi, les plus grands périls, alors, Soleil, arme-toi de traits pour m'accabler, et puissent la terre et les mers me refuser un asile. Il dit, et, pour récompense, il reçoit un nouveau baiser de son épouse angélique. Leur amour fait toute leur joie; et à quelques épreuves que le maître du destin mette leur vertu, ils s'encouragent mutuellement à les subir avec une fermeté et une patience inébranlables, à se conserver pour des jours plus heureux, à se confier aveuglément dans celui dont la main toute-puissante leur a déja donné tant de marques de sa protection.

Dans ce jour, la vallée des palmiers fut visitée par tous deux : bientôt ils découvrent un grand nombre de ces arbres chargés de leurs grappes dorées. Le couple joyeux, semblable aux enfants, se croit riche à la vue de ce trésor, et maintes soi-

rées se passent à parcourir, en folâtrant, le vallon qui le renferme; mais dans peu ces provisions disparaissent, et il faut une année, une éternelle année pour les remplacer. Chaque jour, hélas! de nouveaux besoins se font sentir. L'amour se contente de peu, pour être satisfait; il lui faut seulement ce que la nature exige pour le soutien de notre vie : mais ce peu leur manque encore; le besoin devient de plus en plus pressant, et la toute-puissance de l'enchantement est prête à se dissiper. Souvent ils sont réduits à se nourrir de racines dont la faim dévorante peut seule se rassasier. Souvent las de chercher, le jeune prince rentrait dans la caverne avec quelques coquillages, quelques crustacées disputés au reflux et à de voraces oiseaux, et c'est là tout ce que le hasard lui avait offert pour soulager celle qui partage sa misère. Cependant l'horrible faim n'est pas le seul besoin qui les tourmente. Il leur manque mille choses dont l'homme qui les possède méconnaît le prix, et sans lesquelles nous aurions à lutter contre une foule d'amertumes. Comment se soustraire à la pluie, aux vents, aux orages, à toutes les injures du temps, à la rigueur d'un long hiver? Déja la parure des arbres devient la proie de l'automne;

un vent âpre siffle déja entre les feuilles desséchées, un épais brouillard couvre les rayons affaiblis du soleil; la mer et les cieux se confondent en teintes grisâtres, le bruit confus des vagues se fait entendre sur le rivage, qui résiste à peine à leur fureur. Souvent couvertes d'écume, elles s'irritent contre une vaste chaîne de rochers; mais bientôt réduites en poussière humide, elles retombent en gerbes brillantes sur leurs fronts sourcilleux.

Le besoin force nos amants à quitter leur paisible asile; mais partout l'image de la faim cruelle les environne et suspend leur marche. A leur situation déplorable se joint encore une circonstance qui tantôt les alarme et tantôt les enchante, qui leur offre des peines mêlées de douceurs, et des plaisirs accompagnés de tourments. Hécate a trois fois renouvelé sa course depuis que Rézia porte dans son sein un gage de l'amour de Huon. Souvent elle s'arrête devant lui, elle prend sa main, la presse en silence sur son cœur, et ses yeux touchants se remplissent de larmes. Il se forme entre eux un lien tendre et nouveau : son sein maternel est agité par un désir secret, et des sensations inconnues jusqu'alors. Un sentiment confus, mais

plus profond qu'aucun de ceux qu'elle a jamais éprouvés, celui de la tendresse d'une mère, la fait tour-à-tour brûler et frissonner; il sanctifie son amour. Ce gage de cet amour en est encore un pour elle qu'elle ne sera pas abandonnée par celui qui aime en père tous ceux qu'il a créés dans son vaste empire. Elle supporte avec courage les souffrances inséparables de son nouvel état, les cache avec soin aux yeux de Huon, et lui dérobe ses chagrins. Ses regards sereins ne lui montrent que la flatteuse espérance, et cherchent à nourrir dans son ame une faible confiance. Il n'avait pas, sans doute, oublié ce serment solennel, prononcé en présence du ciel et de Rézia : ce serment a doublé ses soins et ses devoirs, et le poids qui l'oppresse pèse plus encore sur son cœur. En faut-il davantage pour le déchirer que la vue de cette figure touchante? Si le secours tant espéré ne se montre incessamment, c'en est fait de lui, de ses espérances, de ses amours.

De longs jours se sont écoulés, et Huon, sans cesse assis sur la cime des rochers, a promené ses regards sur la mer, sa dernière espérance : mais, hélas! vainement ses yeux se fatiguent à épier un

navire sur cette vaste étendue. Le soleil se lève, le soleil se couche, la mer est déserte, pas une voile n'a paru! Une seule ressource lui reste encore; elle paraît impossible, il est vrai; mais est-il quelque chose d'impossible à celui qui lutte pour tout ce qu'il aime au monde? Tout dans l'univers lui présenterait la mort sous mille formes différentes que son courage n'en serait point ébranlé.

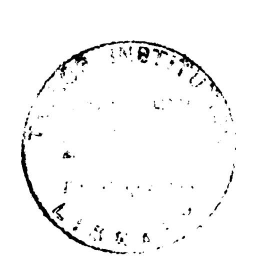
Un des flancs de ce rocher, sur lequel Obéron l'a relégué, lui est entièrement inconnu. Un amas effrayant de pierres et de ruines en défend l'accès, il semble insurmontable: mais la nécessité a doublé les forces de son ame, il franchirait les Alpes elles-mêmes. Si cette entreprise hasardeuse lui réussit, sa constance opiniâtre saura peut-être lui frayer une route au travers de ces remparts sauvages de la nature, et le conduire dans des campagnes fertiles, vers un être sensible et compatissant. Pour épargner mille inquiétudes à sa chère Amanda, il lui cache les périls auxquels leur salut commun l'oblige de s'exposer. Leurs cœurs sont tellement oppressés qu'en se séparant ils ne peuvent se dire qu'un triste adieu. Mais les



regards d'Huon annoncent un avenir qui pénètre dans l'ame de son épouse et suspend ses chagrins.

Il s'avance au pied de ces boulevards de montagnes amoncelées, qui s'élèvent à ses yeux semblables aux débris du monde, comme un chaos de pierres calcinées, dans lequel s'engloutissait jadis une montagne de feu, qui, tantôt, allait porter l'effroi dans l'empire de l'éternelle nuit, et tantôt, avec une magnificence horrible, lançait jusqu'aux cieux des fragments de roches brisées sous mille formes diverses. Dans ce lieu terrible, le désespoir seul peut frayer un passage. Souvent le paladin est obligé de s'attacher aux rochers; souvent, tel qu'un daim léger, il franchit un abîme effrayant par sa profondeur, en s'élançant d'une roche à l'autre. Quelquefois, dans un sentier étroit, des pierres énormes ferment sa route, et lui dérobent la lumière du jour; alors l'extrême fatigue l'oblige à retourner sur ses pas. Tantôt un monceau de pierres s'écroule, et un buisson, qu'il saisit de ses mains déchirées, le préserve de la mort. Quand ses forces sont prêtes à l'abandonner, l'image d'Amanda vient s'offrir à ses yeux, et rappelle en lui la vie fugitive. Res-

pirant à peine, il s'arrête, pense à elle, et se sent un nouveau courage. Elle recevra sa récompense, cette héroïque constance! Le sentier s'aplanit insensiblement sous ses pas, et les obstacles qu'il lui faut vaincre encore ne sont rien en les comparant à ceux qu'il vient de surmonter.



CHANT VII.

Huon a déja franchi la première des montagnes, et devant ses yeux se présente un vallon étroit, couronné de pins antiques et élevés; à peine un faible crépuscule l'éclaire, une sueur froide saisit le voyageur épuisé de fatigues. D'un pas chancelant il avance dans cet asile obscur et solitaire, et croit pénétrer dans l'empire des ombres. Un sentier tortueux, mais doux, et qui va toujours en s'inclinant, le conduit vers un pont sous lequel, au milieu des rochers, roule, avec fracas, un torrent couvert d'une écume blanchissante. L'intrépide Huon s'enfonce dans la montagne située au-delà de ce pont, et se trouve tout-à-coup environné d'une vaste chaîne de rochers, fermée de toutes parts. Le sentier qu'il vient de parcourir disparaît à ses yeux comme par enchantement.

Dévoré d'inquiétudes, il erre et cherche long-temps un passage. Enfin, au travers de broussailles nées dans les flancs d'une roche éclatée, il découvre une ouverture; c'est le commencement d'un sentier étroit qui s'élève en spirale dans les anfractuosités de la pierre. A peine, hors d'haleine, a-t-il franchi la dernière marche, qu'à ses regards s'offre un pays enchanteur, et un homme dont les traits sont nobles et graves. Sa barbe et ses cheveux sont d'une blancheur éblouissante; une large ceinture, à laquelle pend un long rosaire, contient les plis de sa robe brune. Dans ce lieu tranquille, il eût été naturel sans doute de prendre cet homme pour ce qu'il était en effet; mais Huon, affaibli par la faim et la fatigue, Huon qui, depuis long-temps, espère vainement de voir un être de son espèce, se trouvant sur ces hauteurs sauvages où, du sommet des rochers qui l'environnent, de vieux pins balancent sur lui leurs têtes agitées par les vents, Huon, à l'aspect de cette longue barbe blanche qui lui cause un doux effroi, croit voir un fantôme, et se précipite à ses pieds. Non moins effrayé, l'ermite recule quelques pas; mais revenant bientôt à lui : Si tu as encore, dit-il, ainsi que tes traits et tes regards

semblent l'annoncer, quelque espoir d'être délivré de tes souffrances, parle, esprit malheureux, que puis-je pour toi? à quelle pénitence faut-il me soumettre pour t'ouvrir l'asile fortuné où, délivrées de toutes leurs peines, les âmes pieuses jouissent d'un repos éternel?

Le chagrin et le besoin avaient rendu le chevalier si pâle et si amaigri, que l'erreur du vieillard n'était que trop pardonnable. Mais après s'être mutuellement regardés, après que l'ermite eut appris le motif qui l'amenait en ces lieux, motif que son extérieur n'annonçait que trop, il l'embrassa comme un fils, et l'invita, avec bonté, à le suivre dans sa cellule. Il le conduisit d'abord vers une source fraîche, dont l'onde, pure comme l'air et transparente comme le cristal, jaillissait auprès de sa demeure, du sein d'un rocher. Pendant que son hôte apaise sa soif et se repose, le bon vieillard va dans son jardin, et rassemble, dans une corbeille, les plus beaux fruits qu'un ciel tempéré lui donne avec profusion, pour le récompenser des soins qu'il a pris de les cultiver. Il ne cesse de lui témoigner son étonnement de ce qu'il a pu, sans le secours des ailes, s'élever au-dessus de ces montagnes, où, depuis trente

années, il se croit aussi solitaire que s'il était dans sa tombe. C'est la preuve certaine, dit-il, qu'un bon ange vous protège; mais, avant tout, tendons à votre jeune épouse une main consolatrice. Un sentier sûr, mais si bien caché que, sans mon aide, personne ne pourrait le découvrir, doit vous ramener tous deux en un temps moindre qu'il ne vous en a fallu pour pénétrer jusqu'ici. Je vous offre, de bon cœur, tout ce que ma cabane et mon petit paradis peuvent fournir à vos besoins. Croyez-moi : on peut, sur la bruyère, goûter le doux repos de l'innocence; et près d'une table frugale, jamais la santé ne s'altère.

Sire Huon remercie l'excellent vieillard, qui, de son bâton, lui indique le chemin : il parsème le sentier de branches de pin fraîchement cueillies, dans la crainte de s'égarer à son retour. Il arrive, et, avant que le soleil ait plongé son disque d'or dans les eaux de la mer, Rézia a déja franchi la montagne tant désirée sur laquelle elle hume à longs traits un air plus pur. Elle se croit transportée dans un autre monde, dans le séjour enchanté des fées. Jamais l'azur du ciel ne lui parut si beau, la terre si verdoyante, le feuillage des

arbres si frais; car dans ce lieu charmant, qu'une chaîne de rochers environne et garantit des vents du nord, l'automne répand ses dons les plus précieux; l'amandier blanchit encore alors que l'oranger montre ses fleurs. Pénétrée d'une crainte respectueuse, Rézia se prosterne aux pieds du vieillard, qu'elle regarde comme le génie de ce lieu saint; elle honore d'un baiser pieux la main ridée et desséchée par l'âge qu'il lui présente avec bienveillance. Entraînée par un sentiment involontaire, elle le regarde comme un père; elle ose lever sur lui ses beaux yeux, et son effroi se dissipe; il lui semble qu'elle a retrouvé un ami de son enfance. Dans la taille et les traits de ce pieux solitaire, régnait une dignité naturelle que ne pouvait cacher son humble vêtement; son regard ouvert annonçait en lui l'ami du genre humain, il paraissait habitué à contempler fièrement la voûte des cieux, quoique le fardeau des ans eût incliné son cou vers la terre. La paix de l'ame repose sur son front serein, qui tel qu'un rocher dont les nuages n'atteignent jamais la cime, semble planer au-dessus des vanités de ce monde.

Depuis long-temps, le cours rapide des ans

avait effacé en lui la rouille du monde et la trace des passions. Si une couronne fût venue rouler à ses pieds et qu'il n'eût fallu que sa main pour l'arrêter, il n'eût pas daigné l'étendre. Maître de ses désirs, inaccessible à la crainte, insensible à toute espèce de douleur, son ame pure n'est plus ouverte qu'à la vérité et aux doux sentiments de la nature. On le nommait Alphonse avant qu'il eût quitté ce monde orageux, et le royaume de Léon l'avait vu naître. Attaché au service des princes de la terre, et séduit par une flatteuse apparence, il courut, avec mille autres, après une vaine illusion qui voltigeait sans cesse au devant de lui et lui échappait sans cesse; fantôme éclatant, qui exige toujours de nouveaux sacrifices, et n'offre jamais qu'un espoir trompeur. Après avoir, dans l'ivresse de l'erreur, sacrifié les plus beaux jours de sa vie à la cour des rois; après avoir, avec un zèle ardent et une fidélité mal récompensée, prodigué, pour eux, son sang et sa fortune, une chute soudaine le dégagea de ses chaînes au moment où la faveur semblait lui sourire. Heureux encore d'avoir pu, sur une faible planche, soustraire sa vie au naufrage. Cette disgrace, qui lui ravit tout, lui laissa pourtant un

trésor dont, à la cour, on fait peu de cas, mais qui l'indemnisait de toutes ses pertes, une épouse chérie, un ami et une cabane. Dieu puissant! dit-il, conserve-moi ces biens! ce fut le seul vœu de son cœur. Sa prière fut exaucée; mais il ne jouit de ces biens que durant peu d'années. Le destin voulut qu'il leur survécût. Trois fils, l'espoir de ses vieux ans, lui furent enlevés à la fleur de l'âge, et la douleur conduisit leur mère au cercueil. Il vit! et il n'a personne pour pleurer avec lui; car il est abandonné par son unique ami. Il reste seul! ce monde qui l'environne est le tombeau... le tombeau de tout ce qu'il aime, de tous ceux dont il fut aimé; la source où il puisait tout son bonheur est tarie: il reste solitaire! c'est un chêne que l'ouragan a dépouillé de ses feuilles. Cette cabane, où il a si peu joui de sa félicité, comment pourrait-il la voir sans horreur? Mainenant, qu'est le monde pour lui? Un vaste espace vide, une carrière immense où la fortune aveugle se joue des faibles mortels. Qu'y ferait-il désormais? Son heure vient de sonner: il n'a plus rien à chercher qu'une tombe.

Les sens presque égarés par la douleur, Alphonse se retira dans cette île déserte, abandon-

née; il s'ensevelit dans ces montagnes, et y trouva plus qu'il n'osait l'espérer, le repos, et, avec le cours tranquille des ans, le contentement. Un vieux serviteur qui ne voulut pas l'abandonner, le seul ami fidèle que lui laissa son infortune, le suivit dans ces lieux, où le creux d'un rocher leur servit d'asile. Peu à peu son âme s'éleva au-dessus du chagrin. Une vie frugale et tranquille, l'air libre et pur rafraîchirent son sang, vivifièrent ses esprits troublés, et ranimèrent son courage. Souvent l'éclat magique du soleil suffisait pour l'arracher à ses pensées mélancoliques; et lorsqu'il eut enfin rencontré cet élysée qu'environnent des bois, des rochers, et qu'un génie sauvage, mais bienfaisant, semblait avoir créé pour lui, ses sombres chagrins l'abandonnèrent. Il lui semble qu'après une nuit passée dans l'agitation de la fièvre et de songes pénibles, il entrevoit, à son réveil, l'aurore de l'éternité. L'aspect de ce beau lieu l'enchante. C'est ici, dit-il à son ami, qu'il nous faut bâtir une cabane. Elle fut bâtie et pourvue, avec le temps, du simple nécessaire; car, pour les commodités de la vie, le vrai sage exige toujours moins qu'il ne lui faut.

Le travail et les jouissances de l'automne de la vie l'ont fait parvenir à un âge très-avancé. Le soin qu'il donne à la culture de son jardin, source de son modique superflu, est une volupté pour lui. Oublié du monde et ne se ressouvenant de ses malheurs que comme des jeux de son enfance, la santé, le repos, l'innocence, une conscience pure ont béni ses vieux jours. Dix-huit ans après son arrivée dans ce désert, la mort lui enleva son vieux compagnon; il resta seul; mais, d'un esprit tranquille, il dirige plus que jamais ses regards vers ce monde futur, auquel appartient déja ce qu'il a jadis tant aimé, vers ce monde auquel il appartient lui-même plus encore qu'à celui-ci. Souvent, dans le silence des nuits, quand les sens appesantis plongent les corps dans leur premier néant, il sent un souffle divin errer sur son visage. Quelquefois, d'une oreille à moitié assoupie, il croit entendre, du fond du bocage, la voix d'un ange, et son cœur en tressaille et de joie et de crainte. Il lui semble que les frêles parois qui le séparent de tout ce qui lui est cher s'écroulent, qu'une flamme sainte s'élance de sa poitrine, et que son esprit, éclairé par la lumière pure du monde invisible, contemple les figures célestes. Cette illu-

sion ne l'abandonne pas lors même que ses yeux sont ensevelis dans un sommeil doux et profond; lors même qu'en les ouvrant l'aurore étale devant eux le magnifique spectacle de la nature. Un rayon de la félicité céleste embellit encore les rochers, les bosquets : il les pénètre et leur prête un nouvel éclat. Dans tous les objets qui l'environnent, il voit l'image du créateur, comme on voit, dans une goutte de rosée, scintiller l'image du soleil. C'est ainsi que la terre et les cieux s'unissent pour élever son ame; dans cette agitation, qui n'a rien de commun avec les passions, au milieu de cette nuit sainte qui l'entoure, le plus pur de ses sens s'éveille..... Mais quelle main invisible vient fermer ma bouche téméraire prête à divulguer ces profonds mystères?.... Je me tais et m'arrête sur les bords de cet abîme.

Tel était le vieillard aux pieds duquel Rézia vint se jeter, avec tout l'abandon de la jeunesse. Privé lui-même si long-temps de l'aspect d'une figure humaine, il se sent ravi à cette vue touchante et inespérée. Il presse paternellement la main de la jeune fille : il embrasse, pour la seconde fois, son nouveau fils, et les regards levés vers les cieux, il remercie l'Être suprême qui les

lui envoie. Il les conduit dans sa retraite, à sa source, dans son verger couvert de fruits dorés et de raisins couleur de pourpre. Il leur montre, il leur abandonne tous ces trésors. La nature, dit-il, exige moins que nous ne le pensons. D'immenses richesses ne pourront suffire à celui qui ne sait pas se contenter de peu. Durant ces jours d'épreuve auxquels vous êtes condamnés, vous ne manquerez ici que de ce qui ne vaut pas la peine d'être désiré. Le vieillard avait pénétré ce qu'il n'avait pas voulu demander, et ce dont le guerrier n'avait osé l'instruire. Bien que la misère eût presque entièrement flétri la fleur de leur jeunesse, cependant leur air, leur langage, tout annonçait en eux, sinon une origine royale, du moins une naissance dont même la main toute-puissante du sort ne peut effacer le caractère.

Déja le jour s'est levé trois fois depuis leur arrivée dans cet asile, et ils sont, sans cesse, poursuivis par l'idée que ce vieillard, si rempli de bienveillance pour eux, n'est pas ce qu'il paraît être. Ah! sans doute, c'est un génie protecteur: 'est peut-être Obéron lui-même qui oublie leur faute, qui, touché de leur repentir et satisfait de a pénitence sévère qu'il leur a infligée, a résolu

de les rendre au bonheur. Mais bientôt cette douce illusion se dissipe, et avec elle, hélas! l'espoir qu'elle entretenait. Cependant leur cœur ne s'en attache que plus fortement à cet homme bienfaisant. Il était si doux, ce bon vieillard! sa compassion était si tendre, son ame si pure, que, six jours après leur arrivée, il leur fut impossible de lui faire un plus long mystère de leur situation! Le jeune prince, plein de reconnaissance, confie son nom et son état à son hôte. Il lui fait le récit du meurtre du fils de l'empereur à Montlhéry, et des événements qui en furent la suite; du moyen employé par Charles pour se défaire de lui, et comment, à l'aide d'Obéron, il avait su mettre à fin l'entreprise la plus difficile. Il lui raconte le songe qui fit naître l'amour qui l'unit, pour jamais, à Rézia; leur fuite de Babylone; la défense qui lui fut faite par son divin protecteur: il avoue que, l'ayant oubliée dans un instant d'ivresse, la nature entière s'est soulevée contre eux, et qu'aussitôt la faveur d'Obéron a fait place à sa vengeance.

Que le bonheur, dit le vieillard, soit le partage de celui qui dit, avec tant de franchise, les événements de sa vie, et qui, sévère à lui-même, ne

cherche point à excuser les fautes mêmes les plus légères ! sans doute les biens les plus désirables l'attendent. Obéron ne peut être éternellement irrité contre des ames telles que les vôtres. Crois-moi, mon fils, son œil invisible plane sur toi ; mérite sa bienveillance, et, de nouveau, tu l'obtiendras. — Ah ! que dois-je faire pour la mériter ? par quel sacrifice apaiserai-je son courroux ? dit Huon avec enthousiasme ; je suis prêt : parlez, que dois-je faire ? Etre maître de toi, répondit Alphonse, c'est ainsi que tu montreras le repentir de ta faute. — Le jeune homme pâlit. — Je sens, reprit le vieillard, dont un doux incarnat colora les joues, je sens combien ce sacrifice est pénible, mais je sais de qui je l'exige.

A ces mots, un noble sentiment s'empara de l'ame du jeune guerrier. « Reçois ma main pour gage de ma parole. » Il n'en dit pas davantage. Heureux celui qui, plus de deux ans après, put se rendre le témoignage qu'il n'avait pas rompu son vœu ! Jamais Huon ne remporta une plus belle victoire. Souvent il est retenu par la crainte d'avoir à rougir devant le vieillard ; souvent par les regards sérieux et même sévères d'Amanda. Le bon ermite lui persuade qu'un travail assidu est

le seul moyen de contenir, en les fatiguant, les sens dans le calme et la paix, et que l'oisiveté est toujours le plus grand obstacle à la vertu; et, dès que le jour paraît, Huon, armé d'une lourde coignée, s'enfonce dans la forêt, et, jusqu'à la nuit sombre, renverse les arbres sous ses coups redoublés.

Élever une cabane pour Amanda, la rendre impénétrable aux aquilons avec de l'argile et de la mousse, assembler le bois pour l'entretien de son foyer, qui ne doit jamais s'éteindre, tous ces soins donnent mille fatigues au prince, et lui rendent le repos de la nuit d'autant plus nécessaire. Malgré son ardeur au travail, le succès ne répond pas d'abord à ses vœux; et dans ses mains inhabituées, la coignée lui semble plus difficile à manier que l'épée de chevalier. Aussi le plus chétif manœuvre l'eût-il emporté sur lui; mais peu à peu ses talents se développèrent, et l'exercice en fit bientôt un maître. Si parfois il se sent prêt à succomber, une voix secrète lui dit que c'est pour Amanda qu'il travaille; soudain son ardeur se ranime et relève ses esprits abattus.

Tandis que Huon se fatigue dans la forêt, le noble vieillard, qui porte encore d'un pas ferme

le lourd fardeau de quatre-vingts hivers, ne se livre point au repos; il s'éloigne rarement de sa cabane; mais les beaux jours le trouvent sans cesse occupé dans ses jardins. Amanda s'est chargée du soin de la maison. On voit, telle qu'au temps des héros d'Homère, la fille des rois se soumettre, sans murmure, aux plus viles fonctions domestiques. Ce qu'elle n'a jamais su, ce qu'elle n'a jamais fait, avec quelle promptitude elle le conçoit! avec quelle grace elle l'exécute! C'est sans le moindre regret, c'est sans s'inquiéter si sa peau délicate en perd son éclat, qu'elle plonge ses beaux bras blancs dans la cruche placée à la porte de sa cabane. La joie qu'elle éprouve à préserver ce vieillard vénérable, et cet époux qu'elle adore, de ces pressants besoins qu'enfante la pauvreté, élève, ennoblit à ses yeux les serviles occupations de sa journée; c'est là sa plus douce récompense. En revenant de ses travaux, le saint vieillard la voit, la bénit, et le plaisir qu'elle éprouve est plus pur; cet hommage rendu à ses vertus, est plus flatteur pour elle que les adorations dont elle se voyait l'objet à la cour de Bagdad.

Quand la nuit les rassemble tous les trois auprès du foyer, et que la flamme réfléchit son éclat

sur les traits aimables d'Amanda, à demi cachée dans l'ombre, alors les yeux enchantés, ivres d'amour du jeune homme, se reposent, en silence, sur elle; son cœur se gonfle, et de douces larmes roulent le long de ses joues obscurcies par les ténèbres: le désir se tait au fond de son ame; Amanda n'est plus pour lui qu'un être céleste qui lui apparaît pour le consoler; trop heureux encore d'oser l'adorer et de lire dans ses traits, dans ses chastes regards, l'amour qu'elle éprouve. Assis auprès d'eux, le bon ermite leur fait souvent le récit des événements de sa longue vie. Ces ames jeunes et bouillantes l'écoutent avec un intérêt qui réchauffe son imagination: les histoires se succèdent et se multiplient.

Quelquefois, pour conjurer le démon de la mélancolie, qui, du haut d'un nuage de neige, étend ses ailes de hibou sur les malheureux mortels, Huon fait entendre sa voix sur une harpe abandonnée, par hasard, dans un coin de la cabane, et veuve de la moitié de ses cordes; mais dès que les chants d'Amanda se sont mariés à ceux de son amant, Orphée semble animer ce rauque instrument. Souvent, par un beau jour d'hiver, quand, pressée par un froid rigoureux,

la mer mugit au loin, quand la neige épaisse, éblouissante, est teinte en pourpre par les rayons du soleil couchant, attirés par cet éclat admirable, ils quittaient leur retraite pour respirer cet air pur et glacé. Oh! combien alors ils se sentaient animés par une force nouvelle! Mais bientôt l'hiver s'éloigne, la terre sort de son long assoupissement; elle se revêt, de nouveau, de sa verte parure; la forêt n'offre plus l'image d'une ruine abandonnée, où l'on ne voit plus que les colonnes qui soutenaient naguère des voûtes de verdure; elle a repris toute sa beauté, toute sa splendeur, et les arbres se chargent à l'envi de feuillage. Les prairies sont couvertes de fleurs; les airs retentissent du doux chant des oiseaux; la liane couronne la cime des rochers; les ruisseaux épanchent en diamants sur la mousse leurs gerbes liquides, et déja, durant la nuit silencieuse, le rossignol, caché dans les bocages touffus, fait entendre la mélodie de ses accords.

Amanda, qui sent les approches de Lucine, cherche avec ardeur la solitude. Les sentiers sombres et tranquilles, les bois les plus ombragés, sont ceux qu'elle préfère. Là, livrée à ses pressentiments, elle s'appuie souvent contre un tronc

d'arbre chargé de fleurs, que viennent butiner les abeilles; le mouvement, le bourdonnement des insectes, cette vie générale qui règne dans le sein de cet arbre, lui cause une joie inexprimable. Déja elle croit presser sur son sein l'enfant qu'elle a doué, avec toute la prodigalité de la tendresse maternelle, des charmes les plus doux; elle jouit d'avance des heureux penchants qu'elle voit naître en lui; elle jouit déja de son premier sourire, gage de sa reconnaissance pour les maux que, par amour pour lui, elle a soufferts avec tant de constance. Son cœur s'épanouit en contemplant chacun de ses traits, dans lesquels l'image de son père se confond avec la sienne. Mais bientôt à ce rêve enchanteur succèdent les angoisses de la crainte, un sombre chagrin, qu'elle voudrait et qu'elle peut à peine dissimuler aux regards de son époux. O Fatmé! s'écrie-t-elle souvent dans ce pressant besoin, que n'es-tu près de moi! Console-toi, divine Amanda! le destin qui t'a conduite a préparé depuis long-temps les secours qui te sont nécessaires.

Titania, la reine des génies, s'était retirée dans ces mêmes montagnes depuis le jour où le dépit et la contradiction lui enlevèrent si subitement le

cœur d'Obéron. Avec cet époux, dont la prive un serment auquel, sous la voûte immense des cieux azurés, aucun esprit n'oserait être parjure, s'est évanoui tout ce qu'elle aime au monde, tout son bonheur; elle gémit, mais trop tard, de sa vivacité. La rougeur couvre son front, elle sent toute l'étendue du tort dont elle s'est rendue coupable envers son époux et envers elle-même. En vain son orgueil combat sa tendresse, sa tendresse est la plus forte. Ah! elle parcourrait volontiers un espace aussi vaste que le ciel pour aller déposer son repentir et ses larmes aux pieds du génie courroucé. Démarche inutile! il a juré, par les ondes, par les airs, par ces bosquets fleuris dont les branches distillent un baume odorant, par ces lieux où l'horrible griffon, caché dans une caverne, séjour d'une nuit éternelle, veille près d'un trésor enchanté. Vainement il éprouve lui-même un repentir tardif, son serment l'enchaîne à jamais. Toutes les portes de la réconciliation sont fermées pour Titania; quel espoir fonder sur la seule qui lui reste? elle est fermée pour toujours; car un couple aimable tel qu'il n'en parut point, comme il n'en fut, comme il n'en sera jamais, doit seul l'ouvrir! Attendre des faibles en-

fants d'Adam une fidélité inébranlable au milieu même des tempêtes, une fidélité que de nouveaux charmes ne peuvent corrompre, impossible! Désespérée, elle jette, avec peine, ses yeux appesantis par les larmes dans l'avenir le plus éloigné, rien ne peut soulager sa douleur.

Dès-lors, les plaisirs des génies, leur danse au clair de la lune, le beau mois de mai lui-même paré de ses vêtements de roses, tout lui devient odieux. Son front n'est plus orné d'une couronne de myrte, l'image de la joie rouvre ses blessures: elle se laisse entraîner au gré des vents dans les plaines de l'air, ne trouve le repos nulle part, et ses tristes regards cherchent partout un lieu qui convienne à sa mélancolie. Enfin, sur l'immense Océan, cette île s'offre à sa vue. Elle y dirige son vol. La sombre tristesse de ce lieu, formé d'un monstrueux amas de ruines entassées, lui plaît; il est d'accord avec la situation de son ame. Elle descend rapidement du haut des airs, et se précipite dans une caverne obscure pour y pleurer sans trouble son existence, et dans l'espoir d'y devenir insensible comme les rochers parmi lesquels elle habite.

Depuis que Titania traîne cette vie malheu-

reuse, le printemps a sept fois rajeuni la terre, et elle ne s'en est point aperçue. Elle demeure étendue sur une pierre comme une victime qu'attend le sacrifice. Le jour se lève, il se couche, le soleil bienfaisant éclaire de ses rayons les rochers d'alentour; ce magnifique spectacle est perdu pour elle. Son cœur est inaccessible aux beautés de la nature. La seule consolation qui puisse adoucir ses éternelles douleurs, c'est de songer que la situation de son époux est peut-être semblable à la sienne; peut-être même son repentir surpasse-t-il le sien? Sans doute il l'aime encore! combien alors il doit être malheureux! lui, l'auteur volontaire de leur peine mutuelle! Son malheur doit être si grand qu'elle lui pardonne volontiers celui qu'il lui cause.

Cependant, quelque profondes et brûlantes que soient les blessures de l'ame, le temps, ce grand consolateur, possède le baume qui les soulage. L'heure enfin arriva où peu à peu les nuages qui obscurcissaient les esprits de Titania se dissipèrent. Son cœur apprit à souffrir avec plus de patience, son imagination se para de couleurs plus riantes; la flatteuse espérance eut de nouveaux accès auprès d'elle, et devint le plus cher de ses

songes. Elle frissonna tout-à-coup à la vue de ces abîmes, de ces gouffres sombres dont naguère elle se voyait environnée avec tant de plaisir. Bientôt elle voulut qu'une partie de ces masses de rochers disparussent à ses yeux, et soudain on vit des champs fleuris revêtir leurs flancs arides. Au doux son de sa voix, trois aimables Sylphides accourent pour la servir; ce sont trois sœurs destinées à la distraire de son chagrin, et qui se dévouent pour cette femme délaissée, plus par amour que par devoir.

Ce lieu charmant, que la reine des génies créa au milieu des rochers, était celui que depuis trente ans Alphonse habitait. C'était du fond de la grotte où elle se retirait que, durant la nuit, les zéphyrs portaient jusqu'aux oreilles de ce vieillard ces voix semblables à celle des anges. C'était elle qui, invisible à ses yeux, couvrait, en se promenant près de lui, son visage d'un souffle divin. Elle avait aussi remarqué nos amans dès le jour où les vagues irritées les avaient poussés dans cette île. A chaque heure, à chaque instant, elle en recevait des nouvelles. Souvent, quand ils se croyaient seuls, elle était auprès d'eux pour mieux les connaître. Leur conduite, leurs dis-

cours, tout fit naître en elle le soupçon qu'ils pourraient bien être le couple tant attendu. Plus elle les observe, et plus son espoir se confirme. Si Huon et Amanda ne sont pas ces ames inébranlables dans la fidélité qu'Obéron exige, c'en est fait, il faut y renoncer pour jamais. Dès ce moment ils lui sont chers, elle ne les perd pas de vue, et elle forme la résolution de secourir avec ses Sylphides cette jeune et noble femme.

L'heure approchait. Tourmentée par une inquiétude inconnue jusqu'alors, Amanda erre dans ce bocage fleuri qui, près des cabanes, répand à l'aube du jour mille parfums divers. Cette inquiétude la conduit au travers d'un sentier étroit et tortueux jusqu'à l'entrée d'une grotte que couvre un léger tissu de lierre, et sur lequel les rayons du matin répandent une clarté douteuse. Déja, mais en vain, Alphonse avait tenté d'y pénétrer. Son vieux compagnon n'avait pas été plus heureux, et les peines de Huon pour s'assurer du prodige furent également infructueuses. Ils ne purent s'approcher, un obstacle invisible repoussait tous leurs efforts. Ils s'éloignèrent en silence, et depuis aucun d'eux n'osa risquer une nouvelle épreuve. On ignore si Amanda avait essayé d'y

pénétrer; quoi qu'il en soit, elle ne put résister à l'idée qu'elle pouvait être la première à qui l'entreprise réussît. D'une main légère elle écarta la branche de lierre, et entra dans la grotte.

A peine y eut-elle pénétré, qu'un tremblement intérieur la saisit, elle tomba sur un lit de mousse et de roses, et bientôt des douleurs aiguës se manifestèrent. Ces douleurs s'apaisèrent; un calme agréable leur succéda. Ses yeux ne virent plus qu'un jour semblable à cette faible clarté que répand la lune lorsqu'elle se plonge dans les nuages. Ses idées se troublent, et le sommeil s'empare de sess eus. Des figures confuses, mais aimables, s'offrent en songe à son imagination. Tantôt elles disparaissent, et tantôt elles se réunissent en une seule. Elle croit voir trois anges à genoux exercer auprès d'elle des fonctions mystérieuses. Une femme qu'environne une lumière céleste est à ses côtés, et lui fait sentir de doux parfums toutes les fois que la respiration est prête à lui manquer. Une douleur vive, mais courte, la saisit; c'en est fait! les images fantastiques se dissipent et font place au sommeil. Des sons doux, et qui ne parviennent que voilés à ses oreilles, la tirent de cet assoupissement. Elle ouvre les yeux, et

voit au lieu de trois anges, la reine des fées dans tout son éclat. Un doux sourire règne sur son visage; elle tient dans ses bras un enfant nouveau-né, qu'elle présente à sa mère; la déesse aussitôt se dérobe à ses regards, on eût dit qu'elle était enlevée par les vents; mais elle laisse long-temps encore après elle un doux parfum de roses. Amanda, entièrement éveillée, étend les bras pour saisir les vêtements légers de la déesse, et ses bras ne saisissent que l'espace, elle est seule! mais bientôt quelle surprise, quel ravissement! à peine elle en croit ses sens, ses yeux! elle est dégagée de son fardeau; elle tient dans ses bras un enfant frais comme la première heure et beau comme les premières roses; il s'agite sur son sein, elle est tremblante de joie. Les yeux baignés de larmes, elle presse de ses lèvres sa bouche, ses joues, son sein; elle ne peut se rassasier du doux plaisir de le voir! il semble lui-même déja connaître sa mère. Ah, laissons du moins à cette tendre mère cette douce illusion! il la regarde de ses grands yeux avec un air si expressif! et chacun des baisers de sa bouche enfantine semble appeler la sienne! elle devine ses désirs, elle a déja le cœur pénétrant d'une mère, et elle obéit à ses désirs.

sans les avoir jamais appris. Ah! si les anges, qui la contemplent sans doute, pouvaient sentir l'envie, ne seraient-ils pas jaloux de la joie avec laquelle Amanda présente son sein au fils de son amour? Elle suit l'instinct de la nature, et abandonne son cœur au doux épanchement du sentiment le plus tendre.

Cependant Huon, en proie à mille inquiétudes, la cherche vainement dans toute la forêt. Il approche enfin de ce lieu; il approche de cette grotte impénétrable; rien ne l'arrête, il entre: oh quel moment! il voit cette épouse si chère, tenant sur son sein le dieu des Amours. Vous, à qui, dès votre entrée dans la vie, la nature a donné, de préférence à tous les autres biens, le plus beau de ses présents, un cœur sensible, une ame pure, trésor que tous ceux de l'Orient ne sauraient acheter, et qui ne vous abandonnera pas lorsque vous aurez quitté ce monde, regardez, admirez ces amants, ces époux.

CHANT VIII.

Nous avons abandonné Fatmé, seule, désespérée, au moment où Amanda s'est précipitée dans les flots avec son bien-aimé. Jour et nuit elle pleure sur la destinée de sa princesse et sur la sienne: elle gémit, elle pousse des cris, elle arrache ses cheveux; mais en vain, hélas! un souffle a détruit tout le bonheur et l'espoir de sa vie. Quel sera son sort au milieu de ces grossiers enfants de la mer, qui se rient de sa douleur, qui, la dévorant de leurs yeux lascifs qu'anime encore le vin, la regardent déja comme leur proie! La fortune voulut que, dès la seconde nuit, une tempête inattendue soulevât de nouveau les mers, et la mît à l'abri de leur fureur. Une terreur universelle glaça les matelots, le navire erra au gré des vagues; enfin, après sept jours effroyables, la colère des vents

s'apaisa, et le capitaine reconnut que la tempête l'avait jeté sur les côtes de Tunis. Pour tirer parti de ce contre-temps fâcheux, il prit le parti de vendre Fatmé comme esclave.

Fatmé touchait à peine à son septième lustre. Sa figure était du nombre de celles qui conservent long-temps leur fraîcheur, et qui résistent le mieux aux outrages du temps. Certains charmes répandus sur son visage, dans ses yeux une vivacité singulière, et des fossettes sur ses joues la dédommageaient suffisamment des roses de la jeunesse, elle valait au moins quarante tomans. Le jardinier du roi, qui se trouvait sur le bazar, jeta les yeux sur Fatmé. Plus il l'examine, et plus elle lui semble le trésor qui manque à son Gulistan. Sa tête grise ne prend conseil de personne; l'or est bientôt pesé, et la bonne Fatmé ne pouvant changer sa destinée, s'y soumet avec patience.

Cependant, le fidèle Gérasme poursuit avec un vent favorable la route qui lui a été prescrite. A peine arrivé à Marseille, il s'élance sur un cheval, et, comme si sa vie en dépendait, il galope sans s'arrêter vers Paris. Il avait déja franchi les hauteurs qui l'environnent, et ses yeux, au lever de l'aurore, contemplaient cette ville encore plongée

dans le sommeil, quand un doute vint tout-à-coup s'emparer de son esprit. Arrête, lui dit son génie familier; et, avant d'aller plus loin, songe bien, mon fils, à ce que tu vas faire. Il aurait été plus sage d'y réfléchir dans Ascalon. Tout ce qui se passait dans la tête de Huon ne t'en a guère, il est vrai, laissé le loisir; mais parlons l'un et l'autre sans déguisement. Tu aurais dû, dès-lors, opposer plus de résistance à sa volonté; car, cette ambassade choque la raison : elle est de nature à déplaire, au suprême degré, à l'empereur qui nous en veut déja depuis long-temps : en un mot, ce serait fâcheux pour la riche cassette. Ne nous le dissimulons pas; avec cette poignée de poils de chèvre et ces dents prises on ne sait où, ton message fera peu d'impression. Si le seigneur Huon entrait en personne, ayant à ses côtés la fille du calife, suivi d'une nombreuse et magnifique escorte; s'il portait lui-même la parole, et qu'avec l'air et le ton qui conviennent à un chevalier et à un duc et pair, il offrît ses présents sur un coussin de velours rehaussé d'or, cela pourrait réussir. La pompe de la marche, son éclat, la beauté de la fille du sultan, appuyée sur le bras de son orgueilleux époux, tout, en un mot, contribuerait

à confirmer la vérité du récit qu'il ferait. Charles n'aurait rien à répondre, puisque la preuve serait sous ses yeux, dans ses mains : le chevalier ayant, en homme d'honneur, rempli ses engagements, demanderait librement ce qu'aucune justice ne peut lui dénier. Tout est perdu, ami Gérasme, si tu n'es pas plus sage que celui qui t'envoie. — Que faut-il faire? — Partir avec ta cassette, et aller droit à Rome, l'asyle de tout bon chrétien, où, suivant toute apparence, ton maître arrivera dans peu.

Ainsi parle le bon génie de Gérasme. L'écuyer, après avoir mûrement réfléchi, tourne incontinent le dos à la bonne ville de Paris, pique de l'éperon, franchit les Alpes, arrive à Rome, et vole droit à Latran. Il questionne sur son maître l'homme qui veille à l'entrée, puis les valets; mais personne ne peut lui rien dire du chevalier Huon. Il parcourt en vain toute la ville, il va de maison en maison, d'église en église, d'hôpital en hôpital, et le dépeint de la tête aux pieds à ceux qu'il y rencontre : peines inutiles! il perd quatre mortelles semaines, puis deux encore, dans de vaines recherches : il ne se permet de repos ni jour ni nuit, non plus qu'à ceux qu'il a chargés du soin

de chercher son prince. Enfin, las d'attendre, il articule une imprécation, à la manière des Basques, et jure de courir après son chevalier, en habit de pélerin, tant que terre le portera. Il n'avait rien de mieux à faire; sa bourse était épuisée, et il eût souffert les plus grands maux plutôt que de toucher à une seule des perles de la cassette; elle était, avec raison, d'un prix inestimable aux yeux de son maître, puisqu'il la tenait d'Obéron. D'ailleurs, on n'exigeait alors d'un pélerin ni or ni argent, et pour payer son gîte et son écot, il ne lui fallait que des coquilles et des litanies.

Durant deux ans et plus, l'infatigable et fidèle vieillard parcourt, en mendiant, l'univers en tous les sens. Il s'arrête dans chaque port, dans chaque île, il s'informe partout, mais vainement, de son maître et de sa dame. Enfin, son étoile et le secret pressentiment qui nourrit ses espérances, le conduisent à Tunis, devant la porte du vieux jardinier. Fatigué et affaibli par un long jeûne, il s'assied sur un banc de pierre, et bientôt une esclave lui apporte un peu de pain et de vin; elle le regarde avec étonnement; la robe brune dont il est revêtu attire son attention; il la considère à son tour, et tous deux se reconnaissent soudain, se

jettent dans les bras l'un de l'autre, en poussant un cri d'effroi et de ravissement. Est-ce toi, Fatmé? s'écrie le vieillard transporté, en appuyant sa joue contre sa joue baignée de larmes. Est-il possible? ah! depuis long-temps Gérasme avait perdu cet espoir. Est-il possible que nous nous retrouvions à Tunis? quel vent vous a poussée sur cette terre de païens! Huon, Amanda, où sont-ils? Ah! Gérasme, dit Fatmé en fondant en pleurs, ils sont... malheureuse que je suis! ne me le demande pas!... Que dis-tu? s'écrie Gérasme. Dieu puissant! préserve-les! parle : que sont-ils devenus?... — Ah! ils sont... — Elle n'en peut dire davantage : les sanglots étouffent sa voix. — Ils sont..... O dieu! dit le vieillard, sanglotant lui-même comme un enfant; à la fleur de leur âge! cela est trop cruel! Depuis long-temps je tremblais pour eux; ah! Fatmé, l'épreuve était trop difficile!

Dès que la bonne nourrice eut repris ses sens, elle lui fit le récit douloureux et circonstancié de tout ce qui s'était passé depuis son départ pour la France, jusqu'à cette nuit affreuse où, entraînée par la violence de son amour, et guidée par la seule lueur des éclairs, Amanda s'était fait jour au travers des matelots, et après avoir enlacé ses

bras dans ceux de son amant, s'était précipitée, avec lui, au milieu des flots irrités. Après ce triste rapport, ils restèrent encore une heure assis l'un auprès de l'autre à se rassasier de plaintes et de larmes, à chanter les louanges que leur inspirait leur tendresse pour le plus beau couple qui jamais eût fait l'ornement du monde. Non! s'écriait souvent Fatmé, jamais je ne reverrai une femme semblable à celle que j'ai perdue! Et moi, disait Gérasme du même ton, jamais je ne me retrouverai auprès d'un prince comparable au fils de Sévin! Enfin, après s'être fait raconter cet événement trois fois au moins, une faible lueur d'espérance, qu'il embrasse avidement, lui fait penser que peut-être ils sont sauvés: plus il y réfléchit, et moins il peut croire qu'Obéron ait voulu les abandonner pour toujours. Il entrevoit un dessein, un plan secret dans tout ce qu'il a fait pour eux. Ranimé par ce faible espoir qui luit à ses yeux comme une lumière éloignée au milieu des ténèbres, il se résout à ne plus se séparer de Fatmé, et, réunis tous deux par les mêmes peines, d'attendre à Tunis l'arrêt du destin. Par les conseils de la nourrice, il change son habit de pélerin et son bâton contre la bêche et le vêtement

d'un esclave; caché sous ce déguisement, le vieil écuyer travaille à la journée dans les jardins du roi.

Tandis qu'ils arrosent tous deux de leurs larmes les parterres qu'ils cultivent, comme s'ils étaient les tombeaux de ceux qui leur sont si chers, Huon voit avec douleur le printemps renaître pour la troisième fois, depuis que le destin, pour l'éprouver sans doute, l'a relégué dans cet ermitage, où, pour lui, l'horreur se mêle aux charmes de la nature. Il ne peut bannir de son cœur héroïque le désir de reparaître dans le monde avec le pouvoir et l'éclat qui conviennent à sa naissance. Son fils, qui paraît réunir aux doux attraits de sa mère la vigueur paternelle, et qui, suspendu en ce moment au cou de cette femme céleste, semblait destiné par la nature à d'autres travaux qu'à parcourir les bois la hache sur l'épaule, ce fils si cher est encore pour lui un surcroît de douleurs. Et toi aussi, Amanda, ton bon génie t'observe quand, abandonnée par le sommeil, tu pleures dans le silence des nuits. Vous sentez profondément tous les deux que, dans la fleur de votre jeunesse, cette vie solitaire ne doit pas être votre partage. Vous sentez, dans

vos ames, cette force qui engendre de grandes actions, et vous cherchez, en vain, une carrière digne de vous, un vaste théâtre sur lequel vos vertus puissent paraître dans tout leur jour. Vainement ils s'efforcent de cacher au bon vieillard les larmes qui s'échappent de leurs yeux; leur sourire ne l'abuse pas, il lit dans leurs cœurs. Bien que ce monde ne soit plus rien pour lui, il se met aisément à leur place; il partage les regrets qu'ils éprouvent sur leurs pertes, sur les avantages auxquels leur naissance les appelait : il est loin de blâmer les pleurs qu'ils répandent, et qu'ils voudraient cacher. Il emploie tous ses soins à les consoler, à les ranimer, à leur faire entrevoir la douce espérance.

Un soir, le travail étant fini, tous trois étaient assis sur un banc de gazon devant la cabane. Amanda tenait son fils sur son sein. Ils admiraient la magnificence d'un ciel pur et parsemé d'étoiles; leurs yeux levés se promenaient, avec effroi, sur cette immensité miraculeuse, et remerciaient, en silence, leur créateur. Le pieux vieillard, d'une voix plus touchante que de coutume, parla de cette vie mortelle comme d'un vain songe, et de son désir de franchir les portes de la vie réelle.

On eût dit qu'un souffle, descendu du haut de l'empyrée, l'attirait doucement vers les sphères célestes tandis qu'il parlait. Amanda se sent pénétrée, des larmes roulent dans ses yeux, une partie de l'avenir semble se dévoiler à ses regards. Déja, de ces rives lointaines, continua le vieillard, l'éternité me tend les bras; je touche au terme de ma carrière; la vôtre commence à peine : de nombreuses afflictions et des plaisirs bien vifs aussi vous attendent; mais ceux-ci ne servent souvent qu'à préparer à de plus grandes peines, tandis que, sans vous en apercevoir, vous approchez du but. Les afflictions et les plaisirs passent; ce ne sont plus que de vains songes, et rien ne nous reste au-delà de cette vie, rien que le trésor précieux que vous amassez dans votre cœur, la vérité, la bonté, la paix intérieure, et le sentiment profond que ni les plaisirs ni les peines n'ont pu vous faire renoncer à vos devoirs. Il parla longtemps encore, et lorsqu'ils se retirèrent pour jouir enfin des douceurs du sommeil, il leur sembla que ce digne vieillard les pressait contre son cœur plus tendrement que jamais; et lorsqu'il les quitta, des larmes brillaient dans ses yeux attendris.

Cette même nuit, effrayée par les sombres pressentiments d'un avenir fâcheux, Titania éleva ses yeux vers le ciel : elle y lut, et les roses de son teint s'évanouirent. Elle appela la plus chère de ses compagnes, pour examiner avec elle les malheurs sans nombre que l'étoile d'Amanda présageait à cette infortunée. Tout-à-coup, s'enveloppant d'ombres épaisses, elle vole aux lieux où, près de son fils, reposait la fille des rois. Son sommeil était souvent interrompu par de noirs soucis. Pour imposer silence au trouble qui l'agite, Titania la touche de sa baguette de roses, enlève l'enfant sans interrompre son repos, et revenant avec sa belle proie, elle dit aux Graces qui la servaient : Vous voyez quelle étoile funeste est suspendue sur la tête d'Amanda ; hâtez-vous, sauvez cet enfant, cachez-le sous les plus belles de mes fleurs, et aimez-le comme mon propre fils. A ces mots, elle détache trois boutons de la couronne de roses qui ceint son front, elle en donne un à chacune de ses messagères, et leur dit : Partez, déja l'aurore commence à poindre ; exécutez fidèlement mes ordres, et tous les jours, à toutes les heures, regardez ces roses ; quand elles auront la blancheur du lis, je serai récon-

ciliée avec Obéron, et nos liens se seront renoués de nouveau. Alors, sans différer, amenez-moi ce jeune enfant; car les malheurs de sa mère auront cessé avec les miens. Les nymphes s'inclinèrent, et, portées sur un nuage léger, disparurent, emportant avec elles le fils de Huon.

L'aurore est à peine levée, qu'agitée par des désirs mêlés d'inquiétude et d'effroi, Amanda cherche son époux, dont la demeure, durant la nuit, est située dans le creux d'un rocher, loin de celle d'Alphonse et de la sienne : elle le cherche avec tant d'empressement, qu'avant de partir, et c'est la première fois depuis qu'elle est mère, elle oublie de regarder son fils, qui n'a pas d'autre couche que la sienne, son fils, qu'elle croit encore dans le sommeil. Elle trouve son époux errant dans le jardin, et tous deux, se cachant mutuellement leurs inquiétudes, dirigent leurs pas vers l'asile du bon vieillard. Oh combien le cœur de Rézia est agité en approchant de sa couche! Il est étendu sans vie, ses deux mains sont posées sur son cœur; la pâleur règne sur sa figure, mais ses traits n'ont rien perdu de leur noblesse; la vertu s'y montre encore, et l'on n'y voit nulle trace de douleur. Il dort sans doute, dit Amanda,

et de sa main elle touche légèrement la sienne; la sentant froide et privée de mouvement, elle se précipite, avec une douleur muette, sur ce corps inanimé; elle inonde de ses larmes le visage du vieillard. O mon père! s'écrie-t-elle enfin, tu nous a donc abandonnés? Puis elle se relève et se jette dans les bras de Huon. Plongés tous deux dans un silence respectueux, ils se rassasient du douloureux plaisir de répandre des pleurs, et, prêts à quitter ce corps glacé, ils impriment plus d'une fois sur sa main le dernier tribut de leur amour; ils ne peuvent s'en arracher, et restent comme enchantés devant cette image vénérable et chère. Jamais leur ame ne fut remplie d'une telle émotion. Il leur semblait voir sur son visage l'aurore d'une nouvelle vie, et briller autour de son front une lumière céleste, destinée à transformer son enveloppe mortelle en un corps aérien; sur ses lèvres muettes, qui semblent ne s'être fermées qu'après les avoir bénis pour la dernière fois, ils crurent voir régner un doux et léger sourire.

Ne te semble-t-il pas comme à moi, chère Amanda, s'écrie Huon d'un ton exalté et les regards dirigés vers le ciel, qu'un rayon de la vie future pénètre dans ton ame? Jamais je n'ai si bien senti

toute la dignité de la nature humaine! jamais cette vie terrestre ne m'a paru, comme en ce moment, un passage ténébreux, fait seulement pour conduire au séjour de la lumière! jamais, dans mon sein, tant de force pour le bien ne s'est manifestée! jamais je ne fus aussi disposé à toute espèce de sacrifice et de combats, et prêt à supporter, avec fermeté, toutes les épreuves auxquelles on voudra me soumettre! Courage! ô ma bien-aimée! tout cruel qu'est le sort qui nous menace encore, nous approchons du terme de nos maux. Rien ne doit nous abattre, rien ne doit amortir notre foi! Telles furent ses paroles, tandis qu'ils s'éloignaient de ce lieu sacré, et le destin mit aussitôt leur courage à l'épreuve.

A peine furent-ils sortis de la cellule, qu'un spectacle affreux s'offrit à leurs yeux; leur Élysée, le bocage, la prairie, tout avait disparu. Ils demeurèrent immobiles; partout où se portaient leurs regards craintifs, ce n'étaient que des roches fracassées et suspendues sur leurs têtes. Plus de gazon là où naguère était leur jardin! que sont devenus ces charmants bosquets et ce sombre bois, retraite chérie des rossignols? A quel nouveau malheur doit donc les préparer ce

spectacle effrayant? Ah! s'écrient-ils, en levant vers la demeure céleste du saint vieillard leurs yeux chargés de larmes et d'ennuis, ce n'était que pour lui seul que le printemps paraissait sur ces montagnes; c'était pour lui seul que cet Éden fut formé; ce n'est qu'à cause de lui que nous en avons joui : il nous a quittés, et le destin et la nature nous poursuivent de nouveau!

Je suis résignée, s'écrie Amanda, en retenant un soupir prêt à s'échapper; infortunée! le jour qui amène tant de malheurs, ne t'a pas encore montré le plus affreux de tous! Elle court à son fils, qu'elle croit avoir laissé plongé dans un doux sommeil. C'est sa dernière, son unique consolation. Appuyée sur le bras de son époux, elle va courageusement au-devant des coups du sort. Elle vole au lit où près d'elle il reposait, et soudain, comme frappée de la foudre, elle recule, la couche est vide! Eh quoi! s'est-il enfui? a-t-il cherché sa mère? un malheur peut-être? affreuse idée! C'est ainsi que ses pensées flottent entre la crainte et l'espérance. Dans le jardin? ah! le jardin n'est plus qu'un monceau de ruines! Elle s'élance hors de la cabane, et ses lèvres tremblantes appellent à grands cris l'enfant. Attiré par ses cris, le père

cherche en vain à lui donner des consolations dont il a besoin lui-même. Il l'assure qu'elle va le retrouver parmi les rochers. Depuis deux heures ils cherchent, et leurs peines sont infructueuses. C'est vainement qu'ils errent en criant à haute voix, qu'ils s'enfoncent dans tous les halliers, qu'ils pénètrent dans les cavernes les plus profondes, avec le triste et douloureux espoir d'y rencontrer du moins son tombeau. Ah! leurs yeux ne peuvent découvrir la moindre trace de ce fils adoré, et l'écho des rochers ne répète que leur voix. Ce hasard incompréhensible, la perte d'un enfant dans un lieu où ne sont à craindre ni les bêtes farouches, ni les hommes souvent plus barbares qu'elles, redouble leur angoisse et nourrit en même temps leur espoir. « Ah! sans doute il s'est échappé, et las d'avoir marché, il se sera endormi sur une roche, protégé par son innocence. » Ils parcourent de nouveau toute cette vaste chaîne de rochers; ils examinent d'un œil curieux tous les antres, tous les buissons. L'inquiétude et l'espoir de le trouver vivant dans ces lieux, les entraîne jusqu'au rivage de la mer, où ils se séparent sans s'en apercevoir, et se perdent

parmi d'épaisses bruyères et au milieu des dunes formées par les sables amoncelés.

Soudain un bruit inaccoutumé a frappé l'oreille attentive d'Amanda. Elle croit entendre le bruit confus de plusieurs voix; mais ce bruit cesse, et le voisinage d'une cascade, qui du haut d'une roche se précipite sur le rivage avec un fracas assourdissant, lui fait croire qu'elle s'est trompée. Son cœur n'a le pressentiment d'aucun danger, la vie de son fils est son unique pensée; mais à peine a-t-elle fait le tour d'une colline située près de la source mugissante, qu'elle se voit avec effroi environnée d'une troupe d'hommes basanés, et qu'elle aperçoit un bâtiment à l'ancre, que lui cachait une roche élevée.

Ces barbares avaient depuis peu relâché dans ce lieu pour s'approvisionner d'une eau pure, et ils y puisaient encore l'onde limpide lorsque Amanda, qui marchait à pas précipités, s'offrit soudain à leurs yeux. Ils rencontrent dans ces lieux déserts, et qu'évite avec soin le prudent nautonier, une jeune femme semblable à une déesse, et dont la beauté fait honte à toutes les autres, et cet aspect les rend immobiles de sur-

prise. La vue de tant d'attraits adoucit un peu ces ames grossières; des tigres se seraient couchés à ses pieds, mais ceux-ci restent insensibles. Ce sont des pirates dont l'esprit lourd, mais avide, calcule froidement la valeur numérique des femmes les plus belles. Nous tenons, dit le capitaine, dix mille pièces d'or d'un seul coup de filet. Allons, enfants, qu'on la saisisse; un minois comme celui-ci vaut dans Tunis plus que vingt riches ballots. Le dey, vous les avez, fait grand cas de ces charmantes prises, et, dans son harem, il n'en est aucune qui égale en beauté celle-ci malgré son air farouche; la reine Almansaris, toute belle qu'elle est, est à peine digne de lui verser à boire. Oh! comme le sultan va brûler en la voyant! le hasard, il faut l'avouer, ne pouvait mieux nous conduire.

Tandis que le capitaine parle ainsi à son équipage, Amanda s'arrête et réfléchit quelques instans sur le parti qu'elle doit prendre. Si ces hommes, dit-elle, sont des ennemis, la fuite ne saurait être d'aucun secours, ils sont trop près de moi. Peut-être aussi parviendrai-je à les toucher par mon courage et par mes prières; parlons avec confiance comme à des amis et à des sauveurs que le ciel nous envoie. Leur arrivée dans

ce lieu est peut-être un bonheur pour nous. Alors, avec cet air calme que donne l'innocence, la belle Amanda s'avance d'un pas ferme vers les pirates; mais ils sont sourds à ses prières. Ce doux langage qui parle à tous les cœurs, ne fait aucune impression sur ces ames de bronze. Le capitaine fait un signe, on l'entoure, on la saisit, et la troupe se hâte d'embarquer sa proie. A ses cris déchirants que répètent les rochers, Huon, plein d'effroi, quitte la forêt et vole à son secours; et bientôt, s'armant de la première branche qui s'offre à lui, il se précipite comme la foudre sur ces barbares. La fureur s'est emparé de lui, alors qu'il voit son épouse chérie se débattre au milieu d'un vil ramas de brigands; le rameau d'un chêne devient en ses mains une arme redoutable. Les coups pesants se précipitent sans relâche; des étincelles jaillissent de ses yeux, on le prendrait pour un Achille; déja sept Maures ont mordu la poussière.

La consternation, la honte, la colère et la crainte de se voir enlever par un seul homme une si belle proie, aiguillonnent le courage de ceux qui restent, ils s'élancent sur Huon, qui se défend avec fureur; mais enfin l'arme de Roland

échappe à ses mains, et la foule qui l'assiége le saisit et le renverse malgré les coups qu'il porte de tous côtés, et qu'il multiplie dans sa rage. Amanda pousse un cri vers le ciel et perd à la fois tous ses sens. On l'entraîne dans le vaisseau, tandis que sur le rivage, ne respirant que la fureur et la vengeance, les ravisseurs se pressent autour du vaincu. Lui donner la mort sur-le-champ leur semblerait de la clémence. Non, s'écrie leur chef, qu'il vive pour éprouver plus long-temps les horreurs du trépas! On l'entraîne au fond de la forêt, loin du rivage, afin que ses cris ne puissent être entendus par personne; on l'entoure de liens. Accablé sous le poids de sa misère, l'infortuné lève en silence les yeux vers le ciel, et la troupe vogue vers Tunis avec sa douce proie, en poussant des cris d'allégresse.

CHANT IX.

Déja le jour baisse, et la nuit qui n'est plus dans ces lieux la confidente des doux épanchements de l'amour et de l'amitié, déploie avec tristesse et compassion ses voiles les plus sombres autour de cette île déserte où règne le silence, où le lever de l'aurore ne sera plus accompagné des chants de la joie. Il n'y reste plus qu'un malheureux séparé de tout ce qu'il aime, et destiné par sa patience à détruire l'effet du serment le plus terrible. Enveloppée d'un nuage, Titania l'entend pousser à longs intervalles des gémissements dans la forêt; elle voit cet infortuné que consume une sombre douleur; elle pleure et s'enfuit : car, hélas! c'est vainement que son cœur s'ouvre à la pitié; le destin cruel la repousse dès qu'elle veut s'approcher de lui. Elle fuit, et jetant un dernier re-

13

gard sur ce rivage qui lui fut cher un jour, elle aperçoit dans le sable un anneau d'or. En luttant contre les pirates, Amanda l'avait laissé échapper de son doigt. Titania s'en saisit, et reconnaît le talisman devant lequel se prosternent tous les génies. Bientôt, s'écrie-t-elle transportée de joie, la volonté du destin sera remplie : bientôt, ô mon bien-aimé ! les astres vont te rendre à mon amour ! Cet anneau nous unit jadis ; il va, dans peu, te couronner, pour la seconde fois, comme souverain de mon ame.

Cependant les corsaires s'empressent, dans le vaisseau, à rappeler Amanda à la vie. Ses yeux, accablés de douleur, commencent à peine à s'ouvrir, que le capitaine, prosterné à ses genoux, la conjure de ne pas donner un plus long cours à ses ennuis. « Je suis l'unique artisan de ton bonheur, lui dit-il ; dans peu tu seras notre reine. Bannis toute crainte, ne vois en nous que des défenseurs et des esclaves soumis à tes ordres. O la plus belle des femmes ! Almanzor est seul digne de te posséder, car il t'égale en beauté. Crois-moi, le premier regard le fera tomber dans tes chaînes, et tu le verras avec délices à tes pieds. » Il dit ; et voulant éloigner d'elle tous les yeux, il lui pré-

sente un riche voile pour couvrir ses appas. « La mort, continua-t-il avec des yeux et une voix qui firent trembler tout l'équipage, la mort sera le partage du téméraire qui oserait seulement toucher ce voile sacré. Considérez-la, désormais, comme un trésor dont notre souverain est déja le maître. » Après ces mots, il se retire à pas rétrogrades, en fléchissant le genou, à la manière de l'Orient.

Sourde aux discours du corsaire, Amanda reste immobile; elle est anéantie par son malheur; sa tête est appuyée sur ses mains, et ses genoux soutiennent sa tête; ses yeux sont fixes et sans larmes: sa douleur est trop profonde pour qu'elle puisse l'exprimer, et son cœur trop faible maintenant pour la supporter. Ce dernier coup l'accable; elle succombe, mais elle succombe sans se plaindre. Elle cherche autour d'elle des consolations, elle n'en trouve aucune : autour d'elle tout est vide, tout est sombre comme la nuit, c'est l'emblême de son ame. L'univers s'est transformé en un repaire de pirates : elle porte ses regards vers le ciel, et le ciel n'a plus ni anges ni consolations à lui offrir! Au bord de l'abime du désespoir sur lequel elle penche, il n'est plus que la

mort qui la soutienne. Cette dernière, cette fidèle amie des malheureux, lui tend sa main décharnée : elle descend, avec elle, dans le royaume tranquille des ombres, séjour où se taisent toutes les peines et toutes les douleurs, où les ames libres ne sont plus blessées par des chaines, où les événements de ce monde s'évanouissent comme les rêves de l'enfance, où rien enfin ne nous reste que notre cœur. C'est dans ce lieu seul qu'elle retrouvera tout ce qu'elle aimait. Elle soupire, elle attend ce moment suprême; mais Titania s'approche, durant le silence de la nuit, pour lui donner quelques consolations. Une abondante rosée de pavots ranime le cœur abattu de la belle infortunée, et peu à peu endort tous ses sens. Alors la reine des génies se montre à elle en songe, dans tout son éclat.

« Prends courage, lui dit-elle, ton fils et ton époux respirent encore, et ne sont pas perdus pour toi. Reconnais-moi! quand tu me reverras pour la troisième fois, le serment d'Obéron sera rempli par votre fidélité; vos peines seront finies, et vous jouirez d'un bonheur égal au nôtre. » Après ces mots, la déesse se dérobe à ses regards, mais elle laisse long-temps encore après elle un

doux parfum de roses. Amanda s'éveille, et reconnaît au parfum et à l'éclat qui ne s'est pas encore dissipé, cet être divin qui l'a si miraculeusement secourue dans la grotte. Pénétrée de cette nouvelle marque de protection, son cœur reconnaissant accepte en tremblant ce gage de la vie de son fils et de son époux, et s'abandonne à sa destinée. Ah! si elle savait ce que, pour son bonheur, elle ignore; si elle savait que son malheureux ami, attaché par sept liens de cordes au tronc d'un chêne, a vu ainsi paraître les premiers rayons du jour, oh! combien son cœur serait brisé! Et ce génie bienfaisant, dont les longs regards pénètrent dans l'espace, quelles pensées occupent son ame?

Assis près des sources du Nil, sur la cime d'un rocher que n'atteignent jamais les nuages, où règne l'air le plus pur, il tourne ses sombres regards vers cette île où le guerrier languit. Malgré l'espace immense qui l'en sépare, ses gémissements parviennent jusqu'à lui. Il contemple l'étoile du matin, et s'enveloppe, en soupirant, dans ses longs vêtements. Seul de la foule des esprits qui l'accompagnent, celui qui possède sa confiance s'avance, et l'aborde. Pâle et dépouillé de son éclat,

le sylphe le regarde en silence : ses yeux demandent à son roi la cause du chagrin qui l'accable. Le respect lui défend de l'interroger hautement. Regarde! dit Obéron; et, dans un nuage léger qui s'élève devant lui, il montre comme dans une glace au génie troublé, l'image de l'infortuné paladin.

Plongé dans la douleur la plus profonde, et le cœur déchiré, il est abandonné, attaché dans cette forêt déserte, et se meurt au milieu de longs et cruels tourments. Dans cet état désespéré, son ame exhale encore sa colère. « Ai-je donc mérité cet excès d'infortune? Amanda l'a-t-elle mérité? notre misère n'est-elle qu'un jeu pour les êtres placés au-dessus de nous? Comme tout est tranquille autour de moi! pas un être ne prend part à mes maux innombrables! nul mortel ne souffre de me voir souffrir! Le sable est déplacé par les flots, les arbres se dépouillent de leurs feuilles, tout se meut, tout s'agite, et rien ne vient changer l'affreuse stagnation de mon sort! Il ne faudrait qu'un caillou tranchant pour couper mes liens, et, dans le vaste espace du temps, pas une main ne s'offre pour lui prêter le mouvement! Cependant, si tu voulais mettre fin à mes douleurs, ô

toi! qui m'as si souvent arraché au trépas, un seul de tes regards suffirait pour donner à toutes les branches de cette forêt la puissance de me délier. » Ces mots, inspirés par le ciel, sont suivis d'une force divine : les liens tombent; il chancèle, et, dans sa chute, il est soutenu par un bras invisible : c'était celui du sylphe auquel Obéron avait montré les malheurs des deux amants. Profondément attendri par ce triste spectacle, le fils de la lumière s'était précipité aux pieds de son maître, en lui disant : « Tout coupable qu'il est, toi qui l'aimas, peux-tu fermer ton cœur magnanime à la compassion que son infortune inspire? »

« Les enfants de la terre, répondit Obéron, sont aveugles pour l'avenir : moi-même, tu le sais, je ne suis qu'un agent du destin. Élevé au-dessus de nos têtes, il fournit sa carrière, enveloppé d'une sainte obscurité; pour nous, entraînés par une force secrète, il nous faut suivre aveuglément sa volonté suprême. De cet abîme qui me sépare de Huon, il ne m'est plus permis de lui rendre qu'un seul service. Vole vers lui, fais tomber ses liens, et transporte-le sur-le-champ à Tunis, devant le seuil de la porte du vieil Ibrahim, à qui les soins des jardins du sérail sont confiés : pose-le

sur le banc de pierre placé devant sa demeure. Garde-toi surtout de te rendre visible à ses yeux, et de lui dire un seul mot. Pars et reviens promptement.»

Le sylphe vole avec la rapidité de la flèche. Il arrive près de Huon, détache ses liens, le charge sur ses épaules, et, planant au-dessus des terres et des mers, il le transporte au travers des plaines de l'air jusqu'à la porte du vieil Ibrahim. Là, secouant ses épaules empennées, il le pose doucement sur le banc. Cette aventure semble un rêve au bon chevalier. Il regarde, avec étonnement, autour de lui, et tout ce qu'il voit contribue à l'affermir dans sa croyance. Où suis-je? se demande-t-il; et il craint de s'éveiller. Cependant, non loin de lui, un coq fait entendre son chant matinal, puis un second, et bientôt un troisième. Le silence fuit, les portes d'or du ciel s'ouvrent, le dieu du jour paraît; tout s'agite, tout se meut autour de l'humble demeure. On entend gémir la porte sur ses gonds : un homme à barbe grise, mais dont les joues sont fraîches et colorées, sort, une bêche dans sa main. Tous deux se regardent à-la-fois. O prodige incroyable! sire Huon reconnaît son fidèle vieillard sous l'habit d'un es-

clave; le bon Gérasme revoit son digne maître, dont il croyait avoir à pleurer le trépas. « Se peut-il que nous nous retrouvions en ces lieux? » Ivre de joie, le digne vieillard embrasse les genoux du prince; il arrose sa main de ses larmes. Huon se penche jusqu'à terre pour le serrer étroitement dans ses bras; il le relève, et couvre son visage de baisers.

Dieu soit loué! s'écrie Gérasme, je sais maintenant que vous vivez! Quel bon génie vous amène en ces lieux? Mais ce seuil n'est point fait pour un tel récit: venez, mon cher maître, venez dans ma cellule avant que personne ne puisse nous voir ensemble. Dans tous les cas, lui dit-il à voix basse, vous serez mon neveu Hassan, un jeune marchand d'Alep, curieux de connaître le monde, et récemment échappé d'un naufrage qui ne vous a rien laissé que la vie. Hélas oui! dit le chevalier en soupirant, il ne me reste que la vie, et je ne puis la regarder comme un bienfait. Tout cela se réparera, répondit Gérasme en le poussant dans sa cellule, où il s'enferma avec lui. Il le fit asseoir, et lui présenta tout ce qu'il avait de meilleur dans son réduit, du pain, des olives et du vin.

Puis se plaçant à ses côtés, il le conjura de prendre courage.

« Mon cher maître, lui dit-il, après tous les tours que nous a joués la fortune, puisque enfin nous nous retrouvons si miraculeusement devant la demeure du jardinier Ibrahim, croyons que le dessein d'Obéron est de nous réunir tous. Il est vrai qu'Amanda nous manque encore; mais, pour gage de son retour, nous possédons déja la nourrice. Que dis-tu? s'écrie Huon transporté de joie. Elle est esclave de ce même Ibrahim que je sers, reprend Gérasme. Oh! combien cette bonne femme aura de plaisir à vous revoir! Et il lui raconte tout ce qu'il a fait et souffert en différents temps, les motifs qui l'ont déterminé à s'éloigner de Paris, sans avoir exécuté ses ordres, enfin, toutes ses aventures et celles de Fatmé. Je n'ai point oublié, ajouta-t-il, et le ciel en soit loué! la cassette dont le beau nain vous fit don dans Ascalon : elle est intacte; mais, à ce que je vois, la coupe et le cor se sont envolés..... Pardon, mon cher maître, je touche l'endroit sensible; j'ai tort, sans doute, de m'exprimer si librement. La joie que je ressens de vous avoir retrouvé m'en fait dire plus que je

ne le voudrais; mais vous connaissez mon cœur: je me tais. »

Le noble guerrier saisit la main du bon vieillard, et la serre dans les siennes. « Ami, dit-il, je connais ta fidélité : tu sauras tout : je ne veux rien te déguiser; mais, auparavant, j'ai besoin de tes conseils. Cette cassette, que tu m'as conservée, est riche en bijoux; ne crois-tu pas que le meilleur emploi que j'en pourrais faire serait de me procurer incontinent un cheval, une lance; en un mot, l'armure d'un chevalier? Il n'y a pas douze heures encore que des brigands m'ont enlevé mon Amanda; ils l'ont enlevée tandis que j'étais seul avec elle, et sans armes, sur un rivage désert. Ils la conduisent peut-être dans ces contrées, ou bien à Fez, à Maroc, dans un lieu, sans doute, où ils sont sûrs d'en tirer un grand profit; mais quand je devrais parcourir le monde entier, il ne sera pas dit qu'un harem me privera du trésor le plus cher à mon cœur! »

Le vieillard, après quelques instants de réflexion, lui dit : La contrée où vous étiez n'est donc pas fort loin d'ici? Elle en est peut-être à mille lieues, s'écria le jeune prince. J'ai été transporté par je ne sais qui, par un génie sans

doute! et avec une rapidité miraculeuse, du fond d'un bois où ces brigands m'avaient terrassé. Je reconnais là l'ouvrage d'Obéron, dit Gérasme. Je pense comme toi, reprend le guerrier, et je ne doute pas qu'il fera plus encore. Quelque cruelle que soit cette séparation, ce nouveau prodige, ami, a rempli mon cœur d'espoir et de confiance. Il serait indigne à jamais que le ciel daignât s'occuper de lui, l'homme qui, après avoir éprouvé la moitié des événements de ma vie, serait encore capable de faiblesse et de doute. Je conserverai mon courage et ma foi, quand même le chemin que je vais suivre me conduirait au travers des flammes et des ondes. Cher Gérasme, s'il est possible, procure-moi, dès ce jour même, un cheval et des armes : il n'y a que trop long-temps que je suis privé de l'un et de l'autre! J'étais, il est vrai, aux chastes côtés de l'amour..... mais maintenant qu'Amanda est loin de moi, il me semble que mon sang est engourdi et stagnant comme l'onde impure d'un marais, et qu'il sera tel jusqu'à ce que j'aie arraché une si belle proie à ces indignes païens. Songes-y bien; sa vie et mon bonheur dépendent peut-être d'un seul instant.

Le vieillard lui jure qu'il va tout mettre en œuvre pour satisfaire son impatience. Mais un accident inattendu vint ralentir son zèle. Huon, abattu par tant d'événements, passa la nuit entière dans la chaleur et le délire de la fièvre. Les souvenirs qui assiégent sans cesse son esprit, se réalisent à ses yeux. Tantôt il croit se battre, avec acharnement, contre un essaim d'ennemis nombreux, tantôt il tombe sans forces, et presse dans ses bras le cadavre de son fils. Là, il lutte contre les flots, et ne retient que par sa chevelure sa bien-aimée prête à périr : ici, attaché au tronc d'un arbre, il la voit couverte de sang dans les mains des corsaires. La colère et les angoisses qu'il éprouve l'épuisent; il retombe sur son lit le regard fixe. Dans ce pressant besoin, son fidèle ami a fort à propos recours à sa science; car, dans ces temps, un écuyer joignait l'art de guérir au métier des armes. Gérasme devait ses connaissances à son père; et durant ses longs voyages, il avait appris beaucoup de secrets dans le commerce des chevaliers et des sages.

Dès que la belle étoile du matin se montre au firmament, il laisse auprès de son maître la soigneuse Fatmé, et vole au jardin où régnaient en-

core le repos et le silence. Il y cueille des herbes dont un ermite d'Oreb lui a fait connaître la puissance merveilleuse; il en exprime le suc qu'il joint à un autre non moins salutaire. Ce mélange a la propriété d'apaiser, dans un court espace, la fièvre la plus violente. Bientôt un doux sommeil répand ses pavots sur le front du guerrier, et dès le quatrième jour, graces aux boissons rafraîchissantes et surtout aux tendres soins de la fidélité qui veille auprès de lui, il est en état, dès que la lune paraît, de se rendre avec son ami dans le jardin, vêtu d'un habit de jardinier.

Ils avaient à peine fait quelques tours dans les bosquets de roses plantés auprès de la cabane, que la nourrice, qui rôde souvent autour du harem pour épier ce qui s'y passe, arrive avec une nouvelle plus propre que tous les remèdes à ranimer les forces du convalescent; elle lui dit qu'Amanda ne peut être loin d'eux. Où est-elle? s'écrie Huon plein de joie. Où? parle, où l'as-tu vue? — Je ne l'ai pas vue, seigneur; mais je consens à mourir si ce n'est pas Amanda qui vient d'aborder ce rivage. Écoutez seulement ce que dans l'instant même la juive Salomé, qui sort du harem, s'est hâtée de me conter. « On a

vu, vers le soir, en pleine mer, un bâtiment qui voguait avec la plus grande rapidité; un vent frais semblait enfler ses voiles; mais tout-à-coup un rayon de feu qui sillonne les nuages, le rend la proie des flammes. Personne ne songe à éteindre l'incendie dont la fureur augmente: tout ce qui peut s'échapper de ce gouffre enflammé s'élance et se précipite dans la nacelle. Le vent la sépare bientôt du vaisseau, il la pousse sur le rivage; mais tout près de la plage un nouveau tourbillon soulève l'esquif, le renverse, et ensevelit dans les flots tous les passagers. Ils poussent de lugubres clameurs, invoquent en vain leur Mahom, et, pressés par la crainte de la mort, ils font pour se sauver de prodigieux, mais d'inutiles efforts. Une femme seule, sur qui le ciel daigna jeter les yeux, échappe au danger, et, portée sur les vagues comme sur un char, elle atteint le rivage sans accident et même, disent mille témoins, sans porter les traces apparentes d'un naufrage.

« Le sultan était par hasard avec Almanzaris sur une des terrasses du château dont la vue s'étend au loin sur la mer; ils attendaient avec crainte l'issue de cet événement extraordinaire. Un léger zéphyr paraissait conduire cette femme;

cependant n'osant prendre une entière confiance dans ce prodige, Almanzaris fait un signe, et cent esclaves se précipitent dans les ondes pour aller à son secours. On ajoute que le sultan s'est rendu lui-même sur le rivage, et qu'il l'a reçue d'un azamoglan qui la portait sur ses épaules. On n'a point entendu les paroles qu'il lui adressa; cependant on a cru remarquer qu'il lui parlait avec intérêt; mais n'ayant ni le loisir ni la liberté de lui exprimer ses sentiments, la vivacité de ses regards a pu seule l'instruire de l'impression qu'elle faisait sur son cœur. Quoi qu'il en soit, continue Fatmé, il est très-certain qu'Almanzaris a bien accueilli la belle étrangère et lui a dit une foule de choses plus flatteuses que sincères; et quoique ses rares attraits lui aient soumis d'abord le cœur d'Almanzor, la reine a cependant ordonné qu'on lui préparât un appartement dans son palais d'été.

Durant le récit de Fatmé, la crainte, la joie, l'amour et la douleur se peignent tour-à-tour sur le visage de Huon. Plus il y rêve, et moins il doute que ce soit Amanda. Il est évident qu'Obéron, quoique invisible, dirige de nouveau sa destinée. « Allons! mes amis, parlez, conseillez-moi, que dois-je faire? » — « Arracher de force Amanda

des mains du sultan, dit Gérasme, serait une entreprise qui réussirait à peine à Roland, si toutefois il osait la tenter. Bien qu'il soit sage, ignorant ce qui peut ou ne peut pas arriver, de se pourvoir d'armes en secret, je serais d'avis qu'avant tout on employât la ruse. Si, ne rougissant pas de bêcher la terre, vous entriez au service d'Ibrahim en qualité de jardinier?..... Le bon homme fera d'abord de grandes difficultés, il vous examinera de la tête aux pieds, il secouera sa tête grise, je m'y attends, et je m'en inquiète peu. Un beau diamant a déja arrangé plus d'une affaire; laissez-moi ce soin, seigneur : quelles que soient les difficultés, d'ici à demain nous vous verrons couvert d'un tablier de jardinier; abandonnons le surplus au ciel et au temps! » Ce projet sourit au paladin; il ne s'agit plus maintenant que de le mettre promptement à exécution, mais avec prudence.

Le vieil Ibrahim est bientôt gagné; Huon est son neveu, c'est le fils de sa sœur, arrivé depuis peu de Damas, et extrêmement habile dans l'art de cultiver les fleurs. En un mot, le prince est accepté comme jardinier, et, pour un prince, il s'acquitte fort bien de son nouvel emploi.

CHANT X

ET DERNIER.

L'ESPÉRANCE étend de nouveau ses ailes bri lantes sur la tête de Huon, et lui rend bient tout l'éclat et la beauté de la jeunesse. L'idé seule qu'elle est auprès de lui, que ce doux zéph qui le rafraîchit voltige peut-être sur ses jou et sur ses lèvres vermeilles, que les fleurs qu cueille, dont il forme des bouquets ou qu'il tress en couronnes pour le sérail, ornent peut-être l chevelure d'Amanda, et qu'attachées sur son bea sein, elles répandent autour d'elle le parfum l plus doux, le transporte et l'enchante! ce vif in carnat que fait naître le désir et l'amour, color de nouveau son visage; ses regards lancent de traits de feu.

Dans ces climats, l'excessive chaleur oblige consacrer le jour au sommeil et au repos; mai dès que le vent du soir ramène la fraîcheur, Huon

que l'amour tient éveillé, demande sa bien-aimée à toutes les ombres. Il sait que durant la nuit la garde veille en ces lieux, et qu'après le coucher du soleil, aucun homme n'ose se montrer dans les jardins ni sur les terrasses. C'est alors que les sultanes, à la douce et faible clarté du crépuscule, parcourent les allées fleuries. Souvent le chant, les instruments et la danse abrègent encore la nuit rapide; elles vont ensuite se baigner dans une grotte paisible dont Almanzor lui-même n'ose jamais approcher, tant les lois de la bienséance sont sévères en ces lieux.

Pour voir Amanda qu'il croit dans le sérail, notre paladin ne néglige aucun moyen. Il était déja resté dans les jardins plus long-temps que la loi ne le permettait. Plein d'inquiétudes, il avait même passé trois nuits caché dans un bosquet qu'il fallait traverser en sortant du harem : il avait veillé, observé, épié; mais hélas! il n'avait pas vu sa chère Amanda. Vainement Fatmé, Ibrahim et Gérasme s'étaient prosternés à ses genoux pour le conjurer de ne pas exposer ainsi et sa vie et la leur; mais le char du soleil roulant à son gré trop rapidement, il voulut encore s'y rendre pour la quatrième fois, et justement à l'heure la plus

dangereuse. A peine avait-il fait le tour d'un bosquet, qu'il vit Almanzaris à ses côtés.

Accablée par l'excessive chaleur du jour, elle allait, appuyée sur une de ses femmes, respirer le parfum doux et frais d'un bosquet d'orangers. Une tunique légère et d'un tissu si délicat, qu'on l'eût pris pour l'ouvrage de l'industrieuse Arachné, formait une ombre autour de son corps; un ruban d'or était noué au-dessous de son sein, il semblait impatient de rompre l'enveloppe transparente qui le couvrait. Jamais la nature n'a fourni au sculpteur de plus divin modèle! ses contours ravissants offrent à l'œil exercé de l'artiste, et dans les proportions les plus parfaites, les ondulations de la vague mourante; ils sont si mollement arrondis, que le plus froid mortel n'eût pu les voir sans éprouver toute l'ardeur du désir. C'était, dans chacune de ses parties, ce beau idéal que l'imagination d'Alcamène et de Lysippe a su prêter à leurs immortels ouvrages. C'était le sein d'Hélène, le bras de Léda, le genou d'Atalante et la bouche d'Érigone. Mais l'art n'a jamais pu s'élever jusqu'à ces charmes qui lui soumettaient tous les cœurs, quand le désir de vaincre naissait en elle. Alors le génie de la volupté semblait confondre

son haleine avec les émanations légères qui voltigeaient autour d'elle; alors ses yeux lançaient tous les traits de l'amour; malheur à l'homme qui eût voulu les braver! comment eût-il pu résister à ce regard languissant et expressif, aux séductions de cette bouche divine, à ce sourire enchanteur, à cette voix touchante, faite pour éveiller les sentiments les plus secrets, et qui porte dans l'ame un si doux délire? Et si, avant que la sagesse ne vienne le mettre à l'abri de ses coups, elle parvient furtivement à s'emparer de chacun des sens pour en faire les instruments de sa victoire, si elle précipite le dernier moment de l'ivresse..... qui pourra, dites-moi, qui pourra lui résister?

Le naufrage semblait inévitable, le port loin encore et peut-être incertain. La fuite, qui, dans tous les cas, est ordinairement le parti le plus sage, était impossible en ce moment; Almanzaris était trop proche. Cependant, à la place de Huon, un véritable jardinier se serait enfui; mais une corbeille de fleurs et de fruits qu'il porte, par hasard, à son bras, peut au besoin lui fournir une excuse.

Il était naturel que la belle odalisque éprouvât

un mouvement de surprise. Que fais-tu là? demanda-t-elle au paladin, avec un regard qui eût été le coup de la mort pour un véritable neveu du bon-homme Ibrahim. Mais Huon, d'un air noble et respectueux, et les yeux baissés, se prosterne à ses pieds; il y dépose sa corbeille : c'est un sacrifice qu'il semble lui offrir. Dans l'espoir de la lui présenter, dit-il, il avait dépassé l'heure à laquelle les jardins se ferment à ses pareils. S'il en a trop fait, il doit payer de sa tête son zèle téméraire. Tandis que le bel audacieux est à ses pieds, la déesse semble méditer une résolution moins sévère. Elle jette sur lui un regard de bonté, et ce n'est qu'avec peine qu'elle paraît se déterminer à l'éloigner. Ce jeune homme, le plus beau qu'elle ait jamais vu, beau comme les héros qui joignent la force à la dignité, que sa couleur dénonce comme un étranger, couvert de l'habit d'un jardinier, excite sa curiosité. Elle l'eût contentée volontiers, si les lois sévères de la bienséance ne l'eussent arrêtée; enfin, elle lui fait signe de se retirer; mais elle accompagne cet ordre d'un regard très-expressif : puis elle-même s'éloigne en silence, lentement, elle retourne souvent ses beaux yeux pour le revoir encore, et s'irrite de ce qu'il

a si promptement obéi. Était-il trop timide pour comprendre un regard fait pour l'éclairer? son ame est-elle moins belle que sa personne? ce feu qui pétille dans ses yeux n'est-il qu'un feu trompeur? le danger qu'il courait l'a-t-il glacé? peut-être aussi cherchait-il dans ces lieux une autre aventure? Une autre aventure! Ce soupçon lui découvre tout-à-coup ce qu'elle voudrait se cacher à elle-même. L'image de Huon l'agite et la poursuit; elle erre toute la nuit dans les bosquets, dans les allées; elle prête l'oreille au moindre bruit qu'excitent les zéphyrs qui s'élèvent ou les feuilles qui se froissent..... Silence! dit-elle à sa confidente, écoutons! Je crois avoir entendu quelque bruit sous cette touffe de roses! — C'est peut-être le beau jardinier, dit la maligne esclave; il est homme à risquer sa vie et à se mettre en embuscade derrière un buisson, pour jouir, encore une fois, d'une vue qui l'a transporté en paradis. Si nous allions tout doucement le guetter et le surprendre, ce hardi coupable?

La reine du harem impose le silence à l'indiscrète, et cependant elle dirige ses pas légers vers le lieu d'où le bruit s'est fait entendre. Ce n'était qu'un lézard qui venait de se glisser au milieu

du feuillage. Un soupir à demi étouffé, et qu reçoit en partie un bouquet qu'elle tenait sur s bouche, confirme ce que Nadine a lu dans se regards. Elle retourne chagrine, se fâche contr elle-même, se mord les lèvres, soupire, murmur quelques mots, et oublie ce qu'elle a voulu dire Elle s'irrite que Nadine ne lui fasse que des ré ponses vagues et ne devine pas ce qu'elle devrai deviner : la belle dame, en un mot, est amou reuse; son bouquet en fait foi, elle le déchire l'effeuille, l'éparpille, rien n'égale sa distraction

Son mal durait depuis trois jours; la contraint et les obstacles l'augmentaient sans cesse. Dès que le crépuscule colorait les fenêtres du palais, ell l'abandonnait, les cheveux en désordre, et parcourait, d'un pas rapide, les allées, les plaines fleurie des jardins du sérail, tous les lieux enfin où elle espérait rencontrer le neveu d'Ibrahim. Mais vainement, hélas! ses yeux épient, son cœur bat d'impatience: quel qu'en soit le motif, le beau jardinier ne se montre plus. Malheureuse Almanzaris! ton orgueil succombe, se dit-elle; à quoi bon prolonger tes tourments? pourquoi cacher à Nadine, qui, sans doute, le sait déja, le mal qui te dévore? le mystère ne peut le guérir. Elle espère trouver quelque con-

solation dans le sein d'une amie; mais c'est une flatteuse qu'il lui faut, et Nadine excellait dans cet art des cours. Dans le climat brûlant de l'Afrique, les vaines grandeurs étaient moins propres à calmer les sens de la sultane, qui soupire après la volupté, que les conseils de cette amie, et les tendres soins qu'elle prend pour attirer dans ses filets l'homme dont son cœur est épris. L'introduire à minuit dans cette partie du harem sur laquelle le pouvoir d'Almanzaris est sans bornes, n'est pas ce qui lui semble le plus difficile depuis que le sultan, son époux, l'abandonne entièrement à elle-même, pour se livrer à la passion que lui inspire la belle Zoradine. Tel était le nom de cette étrangère, qu'un prodige avait récemment amenée sur ces bords.

La nourrice ne s'était pas trompée en concluant que c'était Amanda, que Titania avait arrachée des mains des corsaires, et conduite heureusement au rivage. On sait qu'Almanzor lui voua son cœur volage, et que la reine l'accueillit avec une tendresse feinte et mêlée d'envie. Le sultan était peut-être le plus bel homme qui jamais eût paru sous la voûte des cieux. Il savait si bien profiter de ses avantages, que nul cœur féminin n'avait pu, jus-

qu'à ce jour, lui résister. Il perdit sa renommée, pour la première fois, près de Zoradine. Il n'est qu'un seul homme pour elle sur la terre : pour lui seul elle a des yeux, des sens, des souvenirs. De la dignité sans orgueil, une indifférence noble et naturelle, une froideur sans contrainte, telles sont les armes avec lesquelles Amanda tient loin d'elle le maître qui a le droit de lui commander : à peine ose-t-il, du muet langage des yeux, se plaindre de tant de rigueur : et voilà ce qu'Almanzaris nomme le chef-d'œuvre de la coquetterie! Habituée à diriger à son gré le cœur du sultan, à le dominer, à commander en souveraine dans le sérail, pouvait-elle, sans douleur, se voir arracher le sceptre par une étrangère? Elle prête à sa haine, il est vrai, un masque souriant, et se conduit comme si Zoradine ne lui causait aucun ombrage; mais les murs du harem sont pleins d'yeux cachés qui observent toutes ses actions. Cependant, depuis que les attraits du beau jardinier ont pénétré dans son cœur orgueilleux, l'amour en a banni la jalousie. Son ambition le cède à un plus doux désir..... la gloire de le retrouver, de le vaincre, est la seule à laquelle elle aspire; l'univers entier peut tomber aux genoux

de Zoradine, pourvu qu'elle serre dans ses bras le mortel qu'elle adore. Elle prête elle-même les mains au projet de loger Zoradine loin d'elle, et plus convenablement, dans une autre partie du sérail, qu'Almanzor s'empresse déja de faire préparer. C'est un devoir qu'il regarde comme indispensable envers cette étrangère, quoiqu'elle ne lui ait pas confié le secret de sa naissance; mais il ne fallait qu'un coup d'œil pour voir qu'elle était habituée à ne rien connaître au-dessus d'elle. C'est ainsi qu'Almanzaris, avec une politesse adroite, éloigne de son appartement un témoin qui lui devient à charge; et, sans s'en inquiéter, laisse Almanzor s'abandonner entièrement à son amour, et former des projets que cent bras, dans le harem, s'empressent d'exécuter.

Cependant, le beau jardinier se désespère; il se plaint de ce que, depuis plus de sept jours qu'il erre autour des murs où gémit Amanda, les astres impitoyables lui envient le bonheur de contempler, au travers d'une grille, cette femme chérie; de voir seulement la trace de son pied léger; trace que, sans doute, il reconnaîtrait au milieu de mille autres! Dans son chagrin cuisant, il a recours à ses amis. « Si vous m'aimez, leur

dit-il, inventez un moyen, ou bien trouvez, à prix d'or, un être qui fasse seulement parvenir mon nom jusqu'à son oreille, qui lui apprenne que je vis dans ces lieux. » Silence! s'écrie Fatmé, il me vient une idée : que ne lui envoyez-vous un *selam* (*)? Je suis maîtresse dans cette langue : allez cueillir les fleurs qui nous sont nécessaires.

Hassan obéit : il court chercher des branches de myrte, des lis, du jasmin, des roses et des jonquilles. La nourrice alors lui demande un de ses cheveux, qu'elle tourne sur un fil de laiton doré qui lui sert à nouer le bouquet. Elle y glisse une feuille de laurier et le pâle nénuphar. Voilà, dit Fatmé en arrosant ce bouquet d'essence de cannelle, voilà la plus belle lettre que jamais amant ait écrite à sa maîtresse. Voulez-vous que je vous la traduise?..... Ne perds pas de temps, s'écrie

(*) Les Selams ou Salams sont tout à-la-fois des présents et des signes dont les amants conviennent pour tromper la vigilance de ceux qui s'opposent à leur bonheur. De tous les peuples de l'Orient, les Persans sont ceux qui sont le plus dans l'habitude de se parler par les différentes espèces de fleurs, leurs couleurs et leur arrangement. (*Voyez* Caylus, tome VII, 1787.)

Huon; je te remercie mille fois! tu ne peux trop tôt m'apporter une réponse. Puisse l'amour te protéger et seconder ton entreprise! Pars, nous t'attendons sur ce banc.

La bonne Fatmé partit; mais n'ayant accès dans aucun des appartements de l'intérieur du harem, le bouquet passa dans les mains de mille esclaves, et tomba enfin par erreur dans celles de Nadine, qui, transportée de joie, le remit à la reine, après avoir pris maintes et maintes informations. Fatmé avait apporté cette lettre, Fatmé était l'esclave d'Ibrahim, le soupçon ne pouvait donc tomber que sur le bel Hassan : il n'est pas moins certain qu'entre toutes les femmes du sérail, il préfère la plus belle, et ce qui s'est passé naguère en est la preuve convaincante. D'ailleurs, que pouvaient signifier ces fleurs mystérieuses, ces chiffres enlacés, sinon Hassan et Almanzaris? Et quand même, ce qui n'est pas vraisemblable, ce message serait pour une autre, ne serait-ce pas un triomphe plus glorieux d'enlever de vive force à son ennemie un cœur qui lui appartient? La jalousie qui, tout-à-coup, s'élève dans l'ame de la sultane, se joint à d'autres sentiments plus doux, et l'engage à ne pas différer plus long-

temps qu'à la nuit prochaine cette belle victoire pour laquelle son cœur soupire.

Cependant, enchantée du succès de son message, et ne soupçonnant pas la moindre tromperie, la nourrice revient hors d'haleine et les joues colorées par la joie. Déja son regard brille au loin, comme un rayon du soleil au travers des nuages lorsqu'ils commencent à se dissiper. « Sire chevalier, lui dit-elle à voix basse, que me donnerez-vous, si les portes du ciel s'ouvrent dès aujourd'hui pour vous? En un mot, vous verrez Amanda! ce soir même, à minuit, la petite porte du bois de myrte restera ouverte. Vous suivrez, avec confiance, l'esclave qui vous y attend. Ne craignez aucune embûche : on vous conduira sans tarder auprès de l'objet de vos désirs. » La bonne nourrice, qui ne se doute nullement de la ruse, regarde comme très-sûr le chemin qu'elle-même a frayé. « O Fatmé! s'écrie Huon, que d'obligations! je la reverrai! cette nuit même! ah! quand je devrais acheter ce bonheur par mille blessures, aux dépens même de ma vie, cet espoir ne m'en causerait pas moins de joie. » Mon cher maître! dit Gérasme, j'ai bon courage; les astres nous sont propices : vous délivrerez Amanda, et tout ira

bien encore. Donnez-moi seulement trois jours, et je m'assure, en secret, d'un petit bâtiment que, non loin d'ici, je ferai mettre à l'ancre dans une baie sûre, et qui, au premier moment favorable, sera prêt à partir. La cassette ne nous laissera pas manquer de richesses. Ayons de l'or, et le monde est à nous; une clef de ce métal, seigneur, ouvre toutes les portes.

Tandis que notre héros compte, avec impatience, les heures qui précèdent celle de sa félicité, et qu'à son approche il sent redoubler le battement de son cœur, non moins impatiente, la belle sultane soupire et attend minuit. Le destin complaisant favorise ses desseins, et la met à l'abri de toute surprise. Une grande fête que le sultan donne, dans son palais, à la belle Zoradine, et à laquelle sont invitées toutes les odalisques, laisse à la reine une entière liberté dans la partie du sérail qu'elle habite. Personne n'est surpris qu'elle se dispense de paraître à cette fête. Une migraine, au contraire, dont elle est attaquée tout-à-coup et fort à propos, semble très-naturelle.

Il est minuit enfin. Le beau jardinier s'approche doucement de la petite porte des bosquets. Oh! combien son cœur bat! la respiration est

prête à lui manquer alors que, dans les ténèbres, il se sent saisi par une main délicate qui l'attire. Il suit en silence; il marche sans bruit, tantôt en montant et tantôt en descendant le long d'un chemin étroit, obscur et souvent tortueux. La main quitte la sienne devant une autre porte. Où sommes-nous? dit-il à voix basse en frappant dans les siennes. Tout-à-coup la porte s'ouvre. A l'aide d'une faible lueur, semblable au jour qu'offre un bosquet de myrtes mariés au sombre feuillage du lierre, il entrevoit une longue file d'appartements. A mesure qu'il avance, la lueur devient plus brillante et fait place à l'éclat le plus vif. Ses yeux sont éblouis d'une magnificence qui surpasse tout ce qu'il a jamais vu. L'or, le lapis et tous les trésors de Golconde et de Siam sont accumulés dans ces lieux avec une orgueilleuse prodigalité. Mais c'est elle que cherchent ses regards amoureux et non satisfaits. Où est-elle? s'écrie-t-il en soupirant. A peine ce soupir échappé, un rideau s'ouvre subitement; l'étoffe d'or se déploie avec fracas, et quel spectacle s'offre à son œil étonné! sur un trône étincelant, une femme telle qu'un statuaire livré à son imagination enchantée peut se représenter la mère de l'Amour. Douze nymphes, em-

bellies de jeunesse et d'attraits, voltigent autour d'elle, semblables à l'aube du jour, qui semble destinée à relever encore l'éclat du soleil levant. Couvertes à peine d'un voile diaphane, elles sont aux pieds de leur reine comme les nuages légers que les poètes nous représentent flottant autour du char de Cythérée. Almanzaris elle-même, richement vêtue et ornée de mille pierreries, montre au mortel qu'elle aime que cet éclat emprunté ne peut obscurcir l'éclat de sa beauté.

Huon lève les yeux et reconnaît Almanzaris. Il se trouble, il s'épouvante, il recule. Quelle est cette vision décevante? Il ne voit pas Amanda! son cœur la demande, ses yeux la cherchent. Almanzaris, erreur trop pardonnable, croit que son éclat seul et le trouble et l'éblouit; elle descend de son trône, vient en souriant au-devant de lui, le prend par la main, et semble prête à déposer, en sa faveur, cette majesté qui l'étonne, à ne profiter que de l'avantage de ses charmes. Peu à peu son air devient plus libre, dans ses yeux brûle un feu tendre, qui pénètre dans le sein du chevalier. Elle presse doucement sa main; elle l'engage à prendre un air plus riant : elle fait signe à ses nymphes de s'éloigner. Le courage d'Hassan

s'envole avec elles. Il semble trop craintif. La scène change : un second rideau s'ouvre. Almanzaris conduit le héros timide dans une salle dont les parois sont décorées de myrtes et de roses. On y voit une table couverte de rafraîchissements. Des voix et des instruments se font entendre. La lyre et les chants sont inspirés par le dieu du plaisir. La sultane invite le bel Hassan à s'asseoir auprès d'elle. Une tendre impatience, un désir timide, une certaine hardiesse mêlée de crainte, qui se peignent dans les regards incertains d'Almanzaris et répandent un vif incarnat sur ses joues, lui apprennent qu'il est vainqueur. Mais les yeux du chevalier ne sont animés que par un feu triste et sombre. Rassurés, il est vrai, ils se promènent maintenant, avec liberté, sur ses charmes; mais l'amour ne s'y montre pas; on n'y voit point ces désirs languissants; ils ne sont point obscurcis par les pleurs de la volupté. Il est distrait; il a l'air de la comparer, et chacun de ses attraits, qui se découvrent successivement à ses regards, lui retrace plus vivement encore la figure noble d'Amanda, et doivent céder à ses chastes appas.

Vainement elle lui présente une riche coupe,

en lui lançant un regard pénétrant. A la table des dieux, la jeune Hébé n'offre pas le nectar au superbe Hercule avec un plus doux sourire. Hassan, d'un air glacé, reçoit la coupe qu'à peine cette belle bouche a touchée. Il boit; mais on dirait qu'il sent déja l'effet d'un poison. La reine fait un signal : aussitôt la troupe des nymphes, qui naguère environnaient son trône, commencent des danses propres à rendre à la vie les ombres elles-mêmes, et à donner aux esprits une enveloppe matérielle. Tantôt formées en groupes, tantôt deux à deux, elles offrent aux regards de Huon les figures les plus aimables sous mille aspects divers. Il est trop évident, peut-être, que tout cet appareil a pour but d'exciter ses désirs. Qu'il le pense s'il le veut, se dit Almanzaris, pourvu seulement qu'il le sente. Oh! combien est riche le spectacle que présente ici la beauté! combien est ravissant ce doux balancement des bras, ces mouvements gracieux, cette souplesse voluptueuse! avec quel abandon elles retombent, les yeux languissants et à demi fermés, comme si, du sein d'une mort douce, elles revenaient par degrés à la vie!

Le noble guerrier sent, malgré lui, ses sens enchantés succomber à tant de délices. Il détourne

la tête; il appelle à son secours l'image d'Amanda telle qu'elle était à cette heure solennelle où, le cœur enivré d'un baiser qu'elle venait d'imprimer sur ses lèvres, il fit serment à l'Être tout-puissant qui créa l'univers, d'être fidèle à l'amour. Transporté par ses pensées devant cette image sacrée, il renouvelle son serment. Alors on eût dit qu'un ange plaçait au-devant de lui un bouclier protecteur contre lequel les traits de la volupté s'émoussaient et retombaient sans force. Almanzaris, attentive à tout ce que ses regards lui décèlent, frappe aussitôt dans ses mains, et, d'un clin d'œil, met fin à ces danses voluptueuses : puis, résistant avec peine au désir qu'elle éprouve d'animer, en le serrant dans ses bras, ce jeune homme aussi froid que le marbre, elle a recours encore au moyen qui lui semble le plus infaillible : elle se fait apporter son luth. Nonchalamment appuyée sur un sopha chargé de coussins, embellie par le feu qui colore son visage enchanteur, quel succès n'a-t-elle pas droit d'attendre de l'appui des muses ?

Avec quelle rapidité ses doigts de rose parcourent à l'envi les cordes qu'ils animent ! combien est ravissant le jeu de ces bras arrondis, que

laissent voir ses voiles rejetés en arrière! Et dès que d'un sein fait pour enivrer les sages eux-mêmes il s'élèvera une voix harmonieuse et tendre, comment notre héros pourra-t-il se défendre de tomber aux genoux de cette divinité?

La mélodie était douce et le sens des vers expressif. C'était la chanson d'une bergère qui cachait, depuis long-temps, une passion qui ne lui laissait aucun repos; mais qui ne pouvant résister davantage à sa force toute-puissante, faisait, en rougissant, l'aveu de son tourment, et déclarait vainqueur celui qui le causait. Le langage d'un sentiment si bien exprimé, des sons clairs et purs, souvent interrompus par des soupirs, le vif incarnat des joues, les battements redoublés de son sein, en un mot, tout décèle dans Almanzaris la passion qui la dévore : vaincue par sa violence, le luth échappe de ses mains; ses bras s'ouvrent.... Huon frémit. Mais inspiré soudain, il saisit, à la hâte, le luth prêt à tomber, et, d'une voix sonore, il chante à son tour : il avoue qu'une autre possède son cœur, et que, sur la terre et dans les cieux, rien ne pourra le rendre infidèle. Sa voix est ferme, et son regard imposant. Malgré elle, l'enchanteresse pâlit, et ses

yeux irrités se remplissent de larmes. L'amour combat sa fierté; elle se couvre aussitôt de son voile; la lumière lui devient odieuse : cette vaste salle lui semble trop étroite; elle regarde ses femmes d'un air glacé, et leur fait signe d'éloigner cet ingrat.

Les premiers rayons de l'aurore commençaient à rougir la cime des monts, quand, le front chargé d'ennuis, notre héros revint près de ses amis. Dès qu'ils le virent, ils lurent, avec effroi, sur son visage, une partie de son aventure. Malheureuse! dit-il à Fatmé, qui, de honte, se laisse tomber sur la terre, qu'avais-tu fait de ta raison? Mais je te pardonne, tu as été trompée toi-même. — Après leur avoir fait le récit des événements de la nuit, il saisit la main du bon vieillard, et jure qu'une fois armé d'une lance et d'un bouclier, tel qu'il convient à un chevalier, toutes les puissances de l'Afrique ne pourront l'empêcher de pénétrer dans le palais, et d'enlever au sultan son Amanda. Tu vois maintenant toi-même, ajouta-t-il, à quoi m'a servi la ruse!

Gérasme, à ses pieds, le conjure long-temps, mais en vain, de se soumettre, avec patience, à l'état obscur, mais nécessaire, qu'il a pris, et de

ne pas compromettre sa vie et celle d'Amanda, par une démarche qui serait, aux yeux de la vaillance elle-même, un coup de désespoir. Il lui demande trois jours seulement pour lever tous les obstacles qui s'opposent à sa fuite. Fatmé, à genoux, joint aussi ses prières aux siennes : elle offre sa tête à sa vengeance, si pendant ce court espace de temps elle ne parvient à pénétrer chez Amanda; elle jure qu'elle n'aura point à rougir d'avoir été trompée deux fois. Le chevalier sent enfin que la colère n'est pas le meilleur guide. Il donne sa parole, et se résigne, en bêchant son jardin, à attendre la fin de cette aventure.

Cependant, sur des coussins de damas, Almanzaris cherche en vain quelque repos; elle recèle dans son sein les feux les plus dévorants... Cette horrible nuit se retrace à sa mémoire; un songe ne l'a-t-il pas abusée? un esclave te méprise, Almanzaris! un homme a pu te voir et brûler pour une autre! il t'a dédaignée, il a même osé te le dire! Cette pensée excite toute sa fureur : elle se promet une vengeance terrible. Oh! combien il lui est odieux! un monstre est cent fois moins horrible que ne l'est à ses yeux cet ingrat! Mais, en un instant, elle oublie son injure : tantôt tout

son sang doit couler goutte à goutte devant elle; tantôt ivre d'amour, elle le presse contre son sein. Oui! le voilà dans toute sa beauté; le premier de tous les hommes, un héros, un dieu! lui le neveu d'Ibrahim! Son air, ses discours, sa personne, tout annonce ce qu'il voudrait vainement cacher. La nature a-t-elle jamais imprimé son sceau sur un roi, d'une manière à le rendre aussi méconnaissable? oui! lui seul est digne d'elle! lui seul est digne de jouir de ses embrassements! oh! que n'est-elle armée de la foudre pour anéantir l'ennemie qui le tient enchanté, et lui dispute la victoire! Eh quoi, Almanzaris, ne sens-tu pas ce que tu vaux? veux-tu lui envier le misérable orgueil de se pavaner de son héroïsme? de te résister à toi-même?..... Ah! tous ces obstacles ne serviront qu'à rendre plus délicieux le plaisir de vaincre : avant de perdre courage, commence par l'attaquer avec chacun de ces charmes dont la beauté s'enorgueillit, et, pour le toucher plus sûrement, renonce à ces ornements étrangers dont l'art t'a surchargée. Que ses yeux voient des trésors qui feraient envie aux dieux mêmes, et que son cœur en sente tout le prix! S'il n'en est pas touché, s'il ose encore te dédaigner..... reine, que

ta fierté s'éveille, livre-toi au doux plaisir de la vengeance!

Tels sont les conseils que, par la bouche d'une suivante, lui souffle, à l'oreille, le petit démon que vous voyez assis en maître sur le globe terrestre, ayant sur son épaule un carquois plein de flèches, qui enivre l'univers de sa coupe magique, et que celui qui le connaît mal nomme, à tort, le dieu de l'amour. Femmes jeunes et belles, mais encore sans expérience, sachez que son véritable nom est Asmodée. Almanzaris qui, dans son ame ardente, a déja vu un séducteur, est moins que jamais en garde contre ce dieu perfide, dont le souffle nourrit et entretient sa flamme : à peine songe-t-elle à feindre la résistance; Asmodée se rend sans obstacles son vainqueur. La flatteuse suivante, son digne organe, forme aussitôt son plan avec beaucoup de sagesse.

O vous, heures! dérobez à l'éclair ses ailes de feu, pour amener au plus tôt ce moment si doux! toute rapide qu'est votre course, elle est encore trop lente pour les ardents désirs. Mais la reine n'est pas la seule qui compte tous les instants. Agité par son impatience, Huon lui-même survit à peine à la marche tardive des trois jours odieux

qui lui sont demandés. Soit qu'il veille ou qu'il dorme, Amanda est, sans cesse, présente à sa pensée.

Ce jour, que la sultane attend si ardemment, arrive enfin : il arrive dans tout son éclat : les fleurs répandent un doux parfum sur son passage; il s'avance, et semble annoncer à la reine la plus belle des victoires. Déja le zéphyr léger murmure au travers des myrtes épais qui ceignent la plus mystérieuse des grottes, et, dans les bois voisins, mille oiseaux divers entonnent leur chant matinal. Les alentours de cette grotte, ces bosquets de myrtes, servent de sanctuaire au repos; un crépuscule éternel la voile de ses ombres. Là, on n'entend que la tendre tourterelle qui murmure des désirs à son époux. C'est dans ce lieu, asyle sombre et tranquille, que souvent, au lever de l'aurore, Almanzaris se rend pour se baigner.

Tandis que le sommeil règne encore, les charmes de la matinée appellent Hassan au jardin pour y remplir les corbeilles que chaque jour il doit envoyer au harem. Il y était à peine, qu'un esclave vint lui porter l'ordre de décorer la grotte de fleurs. Pour exciter son zèle, l'Africain ajouta qu'une odalisque avait l'intention de s'y baigner.

Peu satisfait de cet ordre, Huon se dispose néanmoins à l'exécuter. Il remplit une immense corbeille des dons variés de Flore, et se rend au lieu désigné. Il était loin de concevoir un soupçon. Cependant, à l'entrée de la grotte, il éprouve un frisson extraordinaire : il croit sentir un bras invisible qui le repousse. Surpris et frappé, il pose ses fleurs sur la terre; mais revenu bientôt à lui, il sourit de sa peur. La lumière incertaine, qui, dans ce labyrinthe, luttait contre l'obscurité et scintillait sous mille formes bizarres, lui parut la véritable cause de cette terreur passagère. Guidé par une lueur toujours croissante, il entre hardiment dans l'intérieur de la grotte. Là régnait un demi-jour, que le désir malin semblait avoir choisi lui-même pour éclairer ses plaisirs. Ce n'était point le jour, ce n'était point le crépuscule; il tenait le milieu entre l'un et l'autre, et ce qui manquait à chacun d'eux était ce qui le rendait plus aimable. Il ressemblait à la clarté de la lune, dont les rayons argentés pénétrant au travers d'un bosquet de roses, prennent une teinte d'un rouge pâle. Bien qu'en ce moment aucun danger ne le menaçât, le héros eut de la peine à ne pas se croire enchanté. Il fut surpris que dans

ce lieu, où les fleurs abondaient, on en exigeât encore. Mais qui pourra peindre ce qu'il devint alors que promenant ses regards de tous côtés, il vit une houri couchée sur un lit de repos, et dans tout l'éclat de la beauté parfaite. Il voit un sein dont la blancheur fait honte aux lis; il découvre des appas dévoilés tels que ses yeux n'en virent jamais; des appas cent fois plus admirables que ceux pour lesquels Jupiter prit tant de formes diverses. La gaze, qui ne prête qu'une ombre légère autour d'un corps d'albâtre, et qui voltige sans le couvrir, semble joindre aux charmes de la nudité le charme de la pudeur. Brisez-vous, plume infidèle; Apelle et Titien, troublés, eussent laissé tomber leurs pinceaux!

Le chevalier demeure immobile; il tremble: ses yeux, qu'il eût mieux fait sans doute de fermer, parcourent, avec délices, ce beau corps. Enivré d'une douce erreur, il reste là, et, pendant un instant seulement, il croit voir Amanda, tant ses charmes sont divins: mais se défiant, avec raison, d'un bonheur qui lui semble impossible, il approche, il regarde, reconnaît Almanzaris, se retourne, et il fuit..... Il fuit, et, dans sa course, il se sent arrêté, retenu par deux bras plus blancs

que l'albâtre. Il livre le combat le plus difficile que jamais homme ait livré depuis le temps de Joseph, de chaste mémoire, le combat de la vertu, de la fidélité, de la jeunesse bouillante, contre la beauté, contre les appas les plus touchants et la volupté la plus séduisante. Son cœur est pur, inaccessible à un coupable enchantement; mais pourra-t-il long-temps résister à ces douces prières, à ces baisers pleins de feu, à ce sein contre lequel on le presse si tendrement? Obéron, dans ce pressant danger, où est ta baguette de lis, où est ton cor d'ivoire? Il appelle à son secours Amanda, Obéron, tous les anges, tous les saints... et le secours arrive fort à propos; car à l'instant où les sens, fatigués d'une trop longue résistance, sont prêts à succomber, où la reine, animée par sa fureur amoureuse, l'a presque soumis à ses désirs, Almanzor paraît.

Tel qu'une bête farouche que le chasseur a blessée, furieux d'aimer une femme qui le dédaigne, poursuivi sans cesse par son image depuis une heure, il parcourait les jardins. Conduit par le hasard dans le bosquet de myrtes, il croit entendre la voix d'Almanzaris, il approche, il entre. Le démon qui, par la plus dangereuse de ses prê-

tresses, exposa la fidélité du chevalier, fit bientôt connaître à la reine l'approche d'Almanzor, à sa démarche de sultan. Au secours! au secours! s'écrie cette femme adroite; et changeant tout-à-coup de rôle, elle semble se défendre contre un furieux qui veut la déshonorer. Son regard farouche, ses vêtements à demi déchirés, sa chevelure en désordre, l'effroi du jeune esclave, qui, sur cette accusation aussi hardie qu'imprévue, semble frappé de la foudre; le lieu où le sultan le trouve, tout, en un mot, conspire pour dénoncer l'audacieux coupable. O Allah! s'écrie la perfide, je te rends grace d'être redevable de mon salut à Almanzor lui-même. Puis s'enveloppant dans ses voiles, comme honteuse de sa nudité, elle débite une fausse histoire avec l'ingénuité de l'innocence. Elle raconte qu'à peine arrivée dans ce lieu pour s'y baigner, ce vil chrétien déguisé a eu l'audace de l'y surprendre, et que, malgré ses efforts, elle allait devenir la victime de sa violence, si, par bonheur, le sultan ne l'eût troublé dans son infame entreprise. Pour justifier Hassan du crime odieux dont on l'accuse, un seul regard eût suffi; mais ce regard manque à son juge prévenu. Le héros dédaigne d'acheter sa vie au prix

de la honte d'une femme. Il se tait, tend ses mains généreuses à des fers honteux, et se contente du témoignage secret de sa conscience.

Le sultan, que la situation de son ame rend encore plus prompt à condamner, demeure sourd et insensible à tout autre sentiment. A sa voix, mille esclaves se rassemblent; il veut qu'on emmène ce téméraire chargé de chaînes, et qu'on le jette dans un cachot obscur; il veut que le lendemain, à l'heure où l'iman, du sommet des minarets, appelle les fidèles à la prière, il soit livré, dans la cour extérieure du palais, aux flammes dévorantes, et que ses cendres, chargées de malédictions, soient dispersées par les vents. Le noble guerrier écoute son arrêt en silence; il jette encore un regard sur cette femme odieuse; et se soumet à son sort avec ce courage que donne l'innocence.

Jamais les rayons du soleil n'éclairèrent l'effroyable tombeau dans lequel on le plonge. La nuit qui règne autour de lui ressemble à la nuit du trépas, et, dans son ame, s'évanouit l'ombre même de l'espoir. Fatigué des rudes coups du destin, las d'être sans cesse le jouet de la fortune inconstante, il attend le bonheur du moment qui

va le rendre libre. Si l'aspect du supplice cruel qu'il va subir l'épouvante, bientôt l'amour vient assoupir son effroi; il ranime, avec une force surnaturelle, la nature qui chancelle. Amanda, s'écrie-t-il, j'ai juré de te demeurer fidèle jusqu'à la mort, et je tiens mon serment! O femme adorée! puisses-tu ignorer à jamais le malheur qui m'attend! puisses-tu l'ignorer aussi, ami fidèle et cher! Oh! avec quelle indifférence alors je me soumettrais à mon triste sort! Mais si vous l'apprenez, si vous apprenez de quel crime je fus accusé, et qu'aux regrets que vous donnerez à mon trépas se joigne encore la pensée honteuse que je l'ai mérité!..... ô Dieu puissant! ce serait trop de maux à-la-fois! Cette mort cruelle suffit, sans doute, pour expier mes fautes! Je n'accuse personne; mais, Obéron, défends seulement de cette calomnie la mémoire de celui que tu as aimé. Défends encore mon honneur; protège Amanda: tu sais ce que j'ai fait! Dis-lui que la crainte du bûcher n'aurait pu me faire violer le serment sacré de lui rester fidèle.

Il dit, et la confiance renaît dans son ame avec l'espoir qu'Obéron l'exaucera. Bientôt après, le dieu couronné de pavots le touche de sa ba-

guette, qui a le don d'assoupir toutes les peines de la vie; il berce de songes légers cet infortuné qui n'a pour lit que la pierre la plus dure. Peut-être son génie protecteur lui a-t-il envoyé lui-même ce baume consolateur comme un gage de la fin prochaine de ses maux.

La moitié de notre hémisphère était encore couverte de ténèbres, quand un bruit sourd l'arrache au repos dont il jouissait : il croit entendre une lourde clef tourner dans la serrure : la porte de fer s'ouvre; une pâle lueur éclaire les sombres murs de la prison. Il entend marcher, il se soulève, et voit bientôt Almanzaris à ses côtés. Elle était richement vêtue; une couronne ornait sa tête, et dans sa main elle tenait une lampe. Avec un sourire enchanteur, elle lui présente sa main de lis. « Me pardonneras-tu, lui dit-elle, une faute dont m'a rendue coupable la nécessité et non mon cœur? ah! toi que j'adore, ne sais-tu pas que de ta belle vie dépend la mienne? Je veux, malgré ta résistance, t'arracher au supplice cruel auquel un barbare t'a condamné, et dont il vient d'ordonner les funestes apprêts du haut d'un trône que tu mérites. L'amour va t'ouvrir la carrière de la grandeur, fais-la retentir du bruit de ta

gloire : accepte cette main qui se donne à toi. D'un signe j'anéantirai ton persécuteur, et je ferai rouler, comme la poussière, tout son peuple à tes pieds. Confie-toi aux mains fidèles et sûres de l'amour; ce qu'il osera commencer, ton courage saura l'achever. »

Grande reine, arrête! tes offres ne font qu'accroître mes maux, en y joignant le regret d'un refus. Ah! pourquoi me forcer à te le *dire?* Mais ce n'est point par un crime que je veux racheter ma vie. Est-il possible, s'écrie-t-elle, l'égarement peut-il aller plus loin? Malheureux! à la vue des flammes qui vont s'élancer de ton bûcher, tu peux dédaigner Almanzaris et un trône! Reine, reprit le guerrier, si je puis te servir aux dépens de ma vie, parle : le plaisir avec lequel je verserai pour toi mon sang, te prouvera si je suis un ingrat. Je puis, par reconnaissance, te sacrifier ma vie, mais non pas mon honneur et ma foi. Tu ignores qui je suis, n'oublie pas qui tu es, et n'exige pas de moi ce qu'il n'est point en mon pouvoir de t'accorder.

De plus en plus excitée par sa résistance, Almanzaris a recours à tous les moyens qui peuvent mettre sa fidélité aux plus rudes épreuves, et

éteindre son courage. Elle emploie tous ses charmes, elle menace, elle implore : ivre d'amour, abîmée de douleur, elle tombe à ses genoux; mais le héros intrépide est inébranlable; il demeure fidèle à l'amour qu'il a juré. Meurs donc, puisque tu le veux, s'écrie-t-elle, furieuse et respirant à peine. Je veux être moi-même témoin de tes tourments; mes yeux avides s'en repaîtront avec volupté. Meurs, insensé; meurs victime de ta résistance opiniâtre! C'est ainsi que, l'œil en feu, elle exhale sa fureur, et, les lèvres tremblantes, elle maudit le moment où elle le vit pour la première fois; elle se maudit elle-même : puis se retirant précipitamment, elle fait gémir derrière elle les portes de la prison.

Cependant le bruit de ce fatal événement s'était déja répandu et grossi dans la ville. Gérasme et Fatmé venaient d'apprendre le triste sort de leur maître. Le bel Hassan, disait-on, avait été surpris seul au bain avec Almanzaris, par le sultan; il devait le lendemain, sans aucun espoir de grace, devenir la proie des flammes dans la grande cour du palais. L'innocence de Huon n'était pas douteuse pour ses amis. Ils soupçonnaient la vérité; et d'ailleurs, quand même il eût failli, son sort

n'en serait pas moins digne de compassion. Ah! c'est dans de pareils malheurs que se montre la vraie fidélité! au lieu de perdre le temps à gémir et à pleurer, ils résolurent de tout tenter pour le soustraire à cet affreux supplice, ou de mourir avec lui s'ils échouaient dans leur entreprise. Avant le lever du jour, Fatmé eut l'adresse de tromper la vigilance des gardes, et de se glisser, sans être reconnue, jusque dans l'appartement où la belle Amanda reposait et rêvait à son époux. La joie de se revoir, ce bonheur inattendu leur ôte, pendant un moment, l'usage de la parole, et le premier mot que Fatmé peut articuler, c'est le nom de Huon, de cet époux tant aimé. Que dis-tu? s'écrie Amanda en lui sautant au cou: mon cher Huon serait-il si près de moi? où est-il? Ah! princesse, dit-elle en sanglotant, venez à son secours, brisez ses fers, brisez les portes de son cachot! Par amour pour vous, cet infortuné va subir la mort la plus cruelle. Elle lui raconte tout ce qui s'est passé; elle l'instruit de la fidélité du chevalier et de la vengeance de la sultane.

Déja, dit-elle, le bûcher s'élève dans les airs, et c'en est fait de lui, si Zoradine ne le protège! A ces mots, Amanda se précipite de son lit en pous-

sant un cri déchirant : l'air farouche, égaré, elle jette sur elle, à la hâte, une tunique légère, attache sa ceinture, et vole à l'appartement du sultan, au travers d'une foule d'esclaves qui la regardent avec admiration, et lui font place en silence. Elle entre, sans s'inquiéter si elle trouble son repos, les cheveux épars, la pâleur sur le visage, elle se jette aux genoux du monarque. « Almanzor, dit-elle, si ma vie te semble digne d'être conservée, ne me laisse pas vainement prosternée à tes pieds : fais serment d'exaucer ma prière, mon repos en dépend. Demande, ô la plus belle des femmes ! répond le sultan d'un air à la fois surpris et satisfait : ne me laisse pas plus long-temps flotter dans l'incertitude : te plaire est le plus ardent de mes désirs. Parle sans déguisement. Mes trésors, mon trône, mes états, rien n'est au-dessus de tes souhaits et de ce qu'il est en mon pouvoir de t'accorder. De tant de biens, Almanzor n'en excepte qu'un seul, et c'est toi-même. — Tu le jures ? — L'Africain, ivre d'amour, fait un serment redoutable. — Eh bien ! accorde-moi la vie du jardinier Hassan ! »

Zoradine, s'écrie le sultan irrité, que signifie cette prière ? que t'importe la vie de cet esclave ?

— Almanzor, la mienne en dépend. — Ta raison est-elle égarée? quel désordre a passé dans tes sens? Tu abuses du pouvoir sans bornes que donne la beauté. Demander la vie d'un misérable prêt à subir le châtiment dû à son crime! — Il est puni de sa fidélité! Son cœur m'est connu: c'est un homme inébranlable dans son devoir. Il est innocent, son honneur est sans tache; et Almanzor, tu ne voudrais pas te venger de son crime sur Zoradine? Le regard étincelant d'un courroux qu'il retient à peine, le sultan s'écrie: Cruelle! à quoi bon ces détours qui me désespèrent? quel mystère semble cacher cette énigme obscure, odieuse? quel rapport peut exister entre cet Hassan et toi? parle! — Eh bien! tu le veux, apprends que je suis sa femme! une union que rien ne peut dissoudre, un lien formé par le ciel même, attache mon bonheur, tout mon être à cet homme adoré! La main terrible du destin nous accable de tout son poids: qui sait si bientôt elle ne s'appesantira pas sur ta tête? Tu me vois malheureuse; homme heureux! respecte mon infortune! Sauve-moi... tu le peux!

— Tu es la femme d'Hassan, et tu l'aimes? — Au-dessus de tout! — Malheureuse! il t'est infi-

dèle. — Lui? ah! sa fidélité, je le sais, est la seule cause de sa perte! — Je dois croire ce qu'ont vu mes yeux? — Il fut ainsi trompé le premier, et toi après lui. — Ne prends pas, dit Almanzor, ne prends pas une confiance trop orgueilleuse dans tes attraits; un instant peut en détruire l'effet. Ton Hassan mourra. Je te plains. — Il mourra, tyran, et c'est toi qui oses me l'apprendre! Il mourra, lui, qu'un mot de ta bouche suffit pour rendre à la vie? La mort, reprit froidement le sultan, est le partage de quiconque transgresse les lois du sérail: cependant, puisque tu le veux, je laisse entre tes mains la vie ou la mort de cet esclave. O la plus belle des femmes! rends-moi le repos que tu m'as ravi, rends-toi à mes vœux, et je dépose à tes pieds ma couronne et mon empire; j'accorde sa grace à cet audacieux, et de plus, comblé de mes bienfaits, je le renvoie dans sa patrie! Oh! ne diffère pas plus long-temps un bien que tu désires! un mot va décider de son sort et du mien.

Barbare! s'écrie-t-elle avec la colère d'un ange, Zoradine n'achète pas si cher la vie de l'homme qu'elle aime! Tyran! sais-tu qui je suis? Eh bien! apprends que la dernière des suivantes, qui na-

guère me servaient, aurait dédaigné ton trône à ce prix! Ma vie, je le sais, est en ta puissance; mais n'espère pas en tirer avantage; je puis aussi mourir! Le tyran demeure interdit : le courage de cette femme l'épouvante : son lâche cœur est plus touché de ses menaces que de ses larmes; mais, en même temps, sa beauté attise, dans son ame, le feu du désir. Que ne dit-il pas pour pénétrer jusqu'à son cœur? que d'ardentes prières! que de fois il se jette à ses pieds! mais en vain; ni les menaces ni les prières ne devaient vaincre Zoradine. Elle est inébranlable. La mort lui semble préférable à cet outrage. Le sultan, d'une voix terrible, jure, par le tombeau de Médine, que rien ne peut la soustraire à son courroux, si elle ne se soumet incontinent à sa volonté. Si je me rétracte, dit-il, que le puissant Allah m'anéantisse! De la salle voisine on entend ce prince furieux s'écrier : Sois à l'instant mon épouse, ou meurs dans les flammes avec cet infidèle! Elle se tait. Décide-toi! s'écrie-t-il pour la seconde fois. Délivre-moi de ta vue, répond cette femme divine : les angoisses de la mort m'inspirent moins d'horreur. Maîtrisé par la rage, Almanzor appelle,

il donne l'ordre cruel : le chef des noirs se prosterne jusqu'à terre, et jure de l'exécuter.

Déja l'affreux autel élevé jusqu'aux nues attend les victimes; déja le peuple accourt en foule, le peuple avide d'émotions terribles, qui savoure, l'œil en pleurs, ces spectacles épouvantables et jouit en frémissant! Déja ces amants, réunis pour souffrir, réunis pour mourir, sont attachés au fatal poteau. Couple sublime, qui, ne formant qu'une seule ame, demeura fidèle au premier amour, et préfère une mort cruelle, au milieu des flammes, à un trône acheté par l'infidélité! La foule, le cœur serré, porte sur eux des regards attendris, inquiète peut-être qu'un événement inattendu ne suspende le cours de cette horrible tragédie. Attachés comme le sont ces amants, la consolation de se voir leur est même refusée; mais, malgré la douleur qu'ils éprouvent, et malgré les tourments qu'ils attendent, on voit briller, sur leurs visages, les rayons de la joie la plus pure; c'est leur amour mutuel qui les a conduits au bûcher. Le trépas qui couronne leur fidélité d'un laurier immortel est du choix de leurs cœurs. Ils pouvaient l'éviter.

Cependant, douze noirs s'approchent deux à

deux, chacun un flambeau à la main. Ils entourent le bûcher, et, prêts à consommer le sacrifice, ils n'attendent que le signal de l'aga. Le signal est donné... Tout-à-coup, le tonnerre gronde, la terre tremble, la flamme s'éteint, les liens dont est chargé le couple fidèle tombent, et Huon voit le cor d'ivoire flotter sur sa poitrine. Au même instant, on aperçoit, dans le lointain, le sultan et Almanzaris poussant de grands cris; ils accourent de différents côtés, l'un pour délivrer Zoradine, et l'autre pour délivrer Hassan. Tous deux sont suivis d'une troupe armée de lances et de poignards. Un chevalier couvert d'une armure noire, s'élance aussi l'épée nue au milieu de la foule épouvantée.

Mais Huon possède enfin le gage de sa réconciliation avec son cher Obéron. A peine le voit-il suspendu à son cou que, d'une main tremblante de joie, il le saisit, et sans différer, le porte à sa bouche. Les sons qu'il en tire sont plus harmonieux encore que tous ceux qu'il a fait entendre. Son noble cœur ne veut pas la mort d'un peuple lâche. Danse, dit-il, danse jusqu'à ce que tes forces soient épuisées! Voilà la seule vengeance que le héros daigne se permettre. Le cor retentit

à peine que le vertige s'empare d'abord de la multitude qui entoure le bûcher, populace basanée, à demi nue, à demi couverte de haillons, qui, tout-à-coup, tourne avec la rapidité d'un tourbillon; la folie semble s'être emparée d'elle. Bientôt l'aga s'y joint avec ses nègres. Il est suivi par tout ce qui a des jambes, soit à la cour, soit à la ville, soit au sérail; enfin, depuis le souverain jusqu'au dernier des manœuvres. D'un air maussade, le sultan saisit Almanzaris par le bras; elle s'en défend; mais à quoi sert l'humeur de l'un et la résistance de l'autre? Le tumulte les entraîne tous les deux au milieu d'un essaim de danseurs. En un moment, l'alarme est dans Tunis, et personne ne peut rester en place. La goutte et la paralysie, l'agonie même ne mettent pas à l'abri de cette bizarre frénésie.

Cependant, nos tendres amants, livrés au plus doux ravissement, se tiennent long-temps embrassés sans pouvoir proférer une parole. Ils ne jettent pas même un regard sur ces bacchanales singulières. Leur ame peut à peine contenir l'excès de leur joie. Cette épreuve ne s'offre plus à eux maintenant que comme un rêve pénible. Ils sont réconciliés avec la fortune, leur faute est expiée,

le destin favorable les a réunis de nouveau, rien ne pourra désormais les séparer : voilà ce qui les occupe en ce moment. Le brave Gérasme, encore sur son coursier (c'était le chevalier aux armes noires), jouit intérieurement de la félicité à laquelle ils s'abandonnent. C'est lui qui était accouru avec la violence d'un ouragan, pour arracher ce maître chéri des mains de ces lâches Maures, ou bien, s'il eût échoué, finir une vie qui, sans ce couple aimable, lui eût été insupportable. Il abandonne son cheval, et, suivi de Fatmé, ils pénètrent tous deux au travers de cette foule insensée, pour aider ces jeunes époux à descendre de l'échafaud et les recevoir en triomphe. Oh! que leur joie fut grande! Mais combien elle s'accrut encore, alors qu'ils virent descendre du haut des airs et s'arrêter à leurs pieds ce char attelé de cygnes, si bien connu d'eux! Ils y montent sans différer. Que ces vils Africains dansent tant qu'Obéron le voudra! Le char aérien s'élève légèrement et sans secousses: il plane au-dessus des terres et des mers; ses mouvements sont doux comme le sommeil, et son vol plus prompt que la pensée: des nuages argentés flottent autour de lui et semblent éclairer sa marche.

Déja sur la cime des monts et sur les collines, le crépuscule se confondait avec une vapeur incertaine; déja les amants contemplaient la lune réfléchissant son disque dans le miroir des mers, et le silence s'étendait toujours de plus en plus dans le vaste empire des airs. Les cygnes abaissèrent leurs ailes, descendirent lentement sur la terre, et tout-à-coup s'offrit, aux yeux des voyageurs, un palais aussi brillant que s'il eût été formé par les rayons du soleil couchant. Il était situé dans un bois délicieux, et au milieu de rosiers qui élevaient dans les airs leurs branches chargées de fleurs. Le palais répandait une partie de son éclat sur les bosquets d'alentour. N'était-ce pas dans ce lieu, dit Huon à voix basse et en tressaillant... Mais avant qu'il eût achevé, une porte d'or s'ouvrit, et vingt jeunes femmes en sortirent. Belles comme le printemps, les joues parées d'une fraîcheur qui ne s'éteint jamais, et vêtues d'un blanc lin éclatant comme le lis, elles venaient au-devant des deux époux que chérit Obéron : elles venaient en dansant, et chantaient les louanges dues à leur fidélité immortelle. « Venez, couple fidèle, venez recevoir, disaient-elles, la couronne que mérite une si belle victoire. » Croyant jouir des félicités

du monde à venir, les amants étonnés traversent les danses en se donnant la main, et soudain ils voient le Génie, brillant comme le soleil alors qu'il se montre aux portes de l'orient. Ce n'est plus ce beau nain, cet enfant aimable : c'est un jeune homme dont la beauté est toujours dans sa fleur. Tel se montre à leurs yeux le roi des Génies, la main ornée de l'anneau de Salomon.

A ses côtés, Titania, couronnée de roses, brille d'un éclat plus doux. Dans leurs mains réunies est une couronne de myrte. « Époux fidèles, disent-ils d'une voix douce et touchante, recevez cette couronne si bien méritée; elle est le prix de la plus belle des victoires : tant que vous conserverez ce gage de notre amour, la félicité des cœurs sensibles ne vous abandonnera pas ». A peine Obéron a-t-il prononcé ces derniers mots, que, du haut des airs, on voit s'abaisser un nuage : au son des harpes dorées, trois filles divines en descendent, le sein paré de lis. La troisième porte dans ses bras un enfant d'une beauté admirable : elle le dépose sur les genoux de Titania. La reine s'incline vers lui avec un doux sourire, et le rend à sa mère.

Au milieu des chants d'allégresse des jeunes femmes qui, rangées sur deux haies, parsèment

leur chemin de fleurs, ces heureux époux entrent, par une large porte d'or, dans le palais d'Obéron. Leur bouche n'a jamais rien proféré sur ce qu'ils virent et entendirent dans ce beau lieu. On sait seulement que toutes les fois qu'ils en parlaient, leurs yeux s'élevaient vers le ciel et se remplissaient de larmes de joie. Ce songe fortuné se perdit dans un doux sommeil : en s'éveillant, ils se trouvèrent sur un banc de mousse, dans les bras l'un de l'autre. Près d'eux étaient quatre chevaux richement enharnachés; et sur les bosquets on voyait un mélange éclatant d'armes, de bijoux et de vêtements amoncelés.

Sire Huon, dont le cœur nage dans la joie, éveille son fidèle vieillard; Rézia cherche son fils, qui dormait encore sur le sein de Fatmé. Ils regardent autour d'eux, quel est leur étonnement! « Dans quel pays, seigneur, croyez-vous être? s'écrie Gérasme enchanté. Mettez-vous à cette place, regardez au couchant, et dites-moi ce que vous voyez? » Le chevalier regarde; il en croit à peine à ses yeux, lui qui a vu tant de choses, et que les prodiges ne devraient plus étonner. C'est la Seine sur les bords de laquelle ils se trouvent! c'est Paris qui s'étend au loin devant eux! Il se frotte



et les yeux et le front : il observe encore, examine et s'écrie : Est-il possible que déja je touche au terme de mes travaux ? Mais bientôt un nouveau spectacle s'offre à ses regards ; il lui semble qu'autour du palais tout est en mouvement. Le son aigu de la trompette se fait entendre : une troupe de chevaliers s'avance légèrement vers la place du tournoi : la lice est ouverte. Mon bonheur surpasse mes espérances, s'écrie Huon. Vole, ami : si rien ne m'abuse, on donne un tournoi ; vole, et reviens m'en apprendre la cause.

Le vieillard obéit. Cependant, Fatmé couvre Rézia des vêtements qu'elle avait trouvés sous ses pas, pour la faire paraître avec l'éclat qui convenait à son rang et à sa beauté. Huon, pendant ce temps, tient son fils sur ses genoux, et le couvre de ses baisers paternels. Il voit, avec un plaisir secret, que les charmes de son épouse ne peuvent ni perdre ni gagner à tous ces vains ornements ; que son sein soit ombragé par une rose, ou couvert de l'éclat d'un bouquet de pierreries, beau par lui-même, animé par l'amour, à l'un il n'emprunte rien, et près de l'autre on voit que rien ne lui manque.

Gérasme est de retour. Il annonce que depuis

trois jours la lice est ouverte. « Charles, sans cesse guidé par son ressentiment, dit-il, a fait proclamer un tournoi dans tout l'empire; et devinez, seigneur, quelle récompense attend en ce jour le vainqueur? Rien moins que les états de Huon! car l'empereur est loin d'imaginer que couvert de gloire il vous verra revenir de Babylone ». Allons, donne-moi mes armes, s'écrie le guerrier transporté de joie. Jamais nul message n'aurait pu m'être aussi agréable. Les biens que la naissance m'a donnés, je veux les devoir à mon courage. Si je ne les mérite pas aujourd'hui, que l'empereur les accorde au plus digne. Il dit, et voit Amanda lui donner son consentement par un doux sourire. Le battement de son sein est pour lui le présage de la victoire.

Ils s'élancent tous sur leurs coursiers et s'avancent vers la ville. On les regarde, et partout leur magnificence attire l'admiration. Dans les rues, les gens oisifs courent après eux. Huon arrive enfin avec Amanda, à l'entrée du champ clos. Après avoir pris congé d'elle et laissé Gérasme pour la défendre, il baisse la visière de son casque, et s'élance dans la carrière. Un bruit confus de louanges accueille ce guerrier, qui, par son air et

par sa force, semble surpasser les plus fameux d'entre ceux qui se sont voués aux travaux de la chevalerie. Le paladin qui, dans les trois jours, avait remporté le prix de la course, se tenait à l'une des extrémités de la lice, monté sur un cheval superbe, et d'un œil jaloux regardait cet inconnu. L'empereur entouré des princes, était placé sur le balcon du palais.

Huon, suivant l'usage de sa profession, s'incline profondément devant le souverain, puis devant les dames et les juges. Alors, faisant caracoler son coursier vigoureux tout autour de l'arène, il annonce au vainqueur qu'il vient lui disputer le prix. Il aurait dû déclarer auparavant et son rang et son nom; mais le serment qu'il est Français, et la richesse de son armure, le font dispenser de la loi. Dans un faisceau de lances, il choisit la plus pesante, la balance légèrement dans les airs et se rend, avec confiance, à la place où le combat doit commencer. Oh! combien le cœur d'Amanda est agité! que d'ardentes prières elle adresse au génie Obéron et à tous les anges, quand la trompette bruyante donne aux guerriers impatients le signal du combat!

Le chevalier qui, jusqu'à ce jour, a fait mordre

la poussière à ses rivaux, se sent violemment irrité de l'obligation où il est d'exposer de nouveau sa fortune et sa gloire. Il était fils de Daulin de Mayence, et les combats de lances n'étaient qu'un jeu pour lui. Plein de rage, il fond avec la rapidité de la foudre sur son adversaire; mais Huon, sans chanceler sur ses arçons, l'atteint vigoureusement au milieu de la poitrine, et le renverse avec une telle violence, que tout son corps en est meurtri: il est hors d'état de recommencer le combat, et quatre pages l'emportent évanoui loin de la lice. Un cri de joie et de victoire s'élance jusqu'aux nues.

Huon reste seul en vainqueur sur le champ de bataille: il y demeure quelques instants; mais personne ne se présentant pour lui disputer le prix, il pousse son coursier vers Amanda, qui, élevée sur un superbe palefroi, ressemble à une déesse. Il la conduit au palais, l'aide à descendre dès qu'ils y sont arrivés, et la soutient le long des degrés de marbre, au milieu des cris de joie mille fois répétés de la multitude empressée. Un voile semblable à un nuage argenté, et que tous les yeux cherchent vainement à pénétrer, couvre le visage d'Amanda. La foule, impatiente d'apprendre l'is-

sue de cette aventure, suit à grands flots le noble couple. La salle s'ouvre, et l'on voit le vieux Charles assis sur un trône élevé, revêtu des marques de la dignité impériale, et entouré de ses pairs.

Huon ôte son casque; il entre : ses beaux cheveux flottent en boucles sur ses épaules; tel on peint le dieu du jour! Tous les assistants l'ont bientôt reconnu; ils tremblent pour lui. Le vieux monarque croit voir l'esprit du chevalier. Tenant Amanda par la main, le guerrier s'approche du trône, et dit : « Grand prince! fidèle à ses devoirs, fidèle à son serment, tu revois ton vassal de retour dans tes états. Les conditions que tu as mises à ce retour, je les ai remplies avec l'aide du Tout-Puissant. Cette boîte renferme la barbe et les dents du sultan, pour lesquels, soumis à tes ordres, j'ai exposé mon corps et ma vie. Dans cette jeune beauté, contemple l'héritière de son trône, et mon épouse chérie ». A ces mots, le voile tombe, et les attraits célestes d'Amanda répandent, dans la salle, une clarté nouvelle: on eût dit qu'un ange se montrait aux spectateurs étonnés dans son éclat divin, mais tempéré, de peur de les éblouir. C'est ainsi que la compagne de Huon, vêtue d'un léger

tissu d'argent et la tête ornée de la couronne de myrte, parut à leurs yeux surpris et charmés. Invisible à tous les regards, la reine des Fées se serre contre son amie, et lui soumet bientôt tous les cœurs.

L'empereur descend de son trône, et les accueille avec bienveillance. Les chevaliers, les pairs, se pressent autour de Huon : ils embrassent en frères ce jeune et noble guerrier, glorieusement échappé à une entreprise si difficile. Le courroux expire enfin dans le cœur de Charlemagne. Il prend, avec bonté, la main du héros, et dit : « Puisse notre empire avoir toujours un « prince qui t'égale en vertus ! »

FIN.

NOTES.

(Note première.) BABYLONE. Cette ville est confondue dans ce poëme avec Bagdad, qui fut le siége de la puissance des Arabes, sous les califes Abassides. Wieland imite en cela les anciens romanciers, qui se permettaient tous de grandes licences géographiques et chronologiques. Cette Babylone, en Arabie, n'est connue que dans les vieux romans.

(Note seconde.) La Guyenne n'existait pas du temps de Charlemagne; ce nom même n'était point connu, et ce pays s'appelait Aquitaine. Il n'y a jamais eu de duc Sévin ni de duc de Bordeaux nommé Huon. Quant à Charlot, si fameux par sa méchanceté dans les vieux romans du temps de Charlemagne, ce fut Charles, roi de la France orientale, qui mourut en 811; prince fort peu connu dans l'histoire.

(Note troisième.) Dans les combats à outrance, les juges du camp étaient dans l'usage de partager le soleil, c'est-à-dire d'assigner à chacun des champions une part égale du terrain qu'il éclairait, afin de leur faire partager également les inconvénients et les avantages de cette position.

(Note quatrième.) Cluny. Ceci est encore un anachronisme. L'abbaye de Cluny ne fut fondée qu'en 914 par Guillaume, qui prenait le titre de duc d'Aquitaine, comte d'Auvergne, et seigneur de Nevers. En général, le roman de Huon de Bordeaux paraît fort ancien : la plus ancienne édition est petit *in-folio*, gothique, et malheureusement sans date. La seconde, bien postérieure sans doute, est de 1516.

(Note cinquième.) Acqs *(aquæ Augustæ)*, petite ville de la Gascogne, qui prend son nom d'une fontaine renommée qui se trouve dans ses murs.

(Note sixième.) Le grand Pan. Cette comparaison, tirée de Plutarque, est un peu érudite pour un écuyer du moyen âge; et de plus, l'application qu'en fait Wieland est fausse. Van-Dale et Fontenelle rapportent, d'après Plutarque, que, le pilote Thamus se trouvant un soir vers de certaines îles de la mer Égée, le vent cessa tout-à-fait, et l'on entendit une voix qui appelait Thamus, et lui commanda de crier, quand il serait arrivé aux côtes de l'Épire, que le grand Pan était mort; Thamus exécuta cet ordre; et il eut à peine cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Au retour de Thamus, l'empereur Tibère assembla des gens savants dans la théologie païenne pour apprendre d'eux qui était ce grand Pan; et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope.

Wieland, dans une note de son poëme, semble du reste regarder ce grand Pan comme le *demi-ourgos* des Grecs, l'ame du monde; il s'arrête même avec complaisance à cette idée. Il y a dans l'esprit des écrivains allemands quelque chose de mystique et de compliqué qui passe jusque dans leurs plaisanteries.

(Note septième.) Le pape Sylvestre. Il faut s'accoutumer, dans les romans de chevalerie du temps de Charlemagne, à ce genre d'anachronismes. Il en est ainsi des clairettes et des cordeliers qui figurent dans ce poëme: saint François d'Assise, fondateur des cordeliers, et sainte Claire, sa sœur, institutrice des clairettes, ne vécurent qu'à la fin du douzième siècle. La chronique de Huon de Bordeaux porte toute entière le caractère des romans de la table ronde, auxquels elle emprunte son principal personnage, Obéron, roi de féerie, qui est le *Tronc le Nain du roman d'Isaïe le triste*. Il n'y a dans ces œuvres ni cet ensemble ni cette suite qui constituent le roman de nos jours; et les écrivains qui reprochent aux compositions modernes une *unité factice*, heureux mensonge de l'art, ne s'aviseront pas à coup sûr de contester l'ancienneté de celle-ci

FIN DES NOTES.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

OBERON

OU

HUON DE BORDEAUX

POEME DE WIELAND

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR LE BARON D'HOLBACH

SECONDE ÉDITION

entièrement revue et corrigée, et précédée
d'une notice

PAR A. LOÈVE-VEIMARS

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE ÉDITEUR
M DCCC XXV.

Chaque auteur pourra être acquis sépa

Le prix de chaque volume sera de 3
et de 3 francs 40 centimes franc de por

On pourra envoyer un bon par la p
par une relation à Paris.

Les livraisons une à six sont publiées,
prennent la Jérusalem délivrée en qu
lumes, qui forment les livraisons une à
la cinquième, les Satires de Juvénal,
saulx, revues par M. le professeur Pier
sixième est l'Obéron que nous publions
tième offrira les Sentences de Publius S
huitième, les poésies de Goethe.

Ces poésies jouissent en Allemagne
grande réputation; la traduction est
Madame E. Panckoucke. Nous offrons
nos souscripteurs un choix des product
plus remarquables de cet écrivain célèb

La souscription est ouverte chez l'É
C. L. F. Panckoucke, rue des Poitevins,

